

Hôtel Iris

Ogawa, Yôko

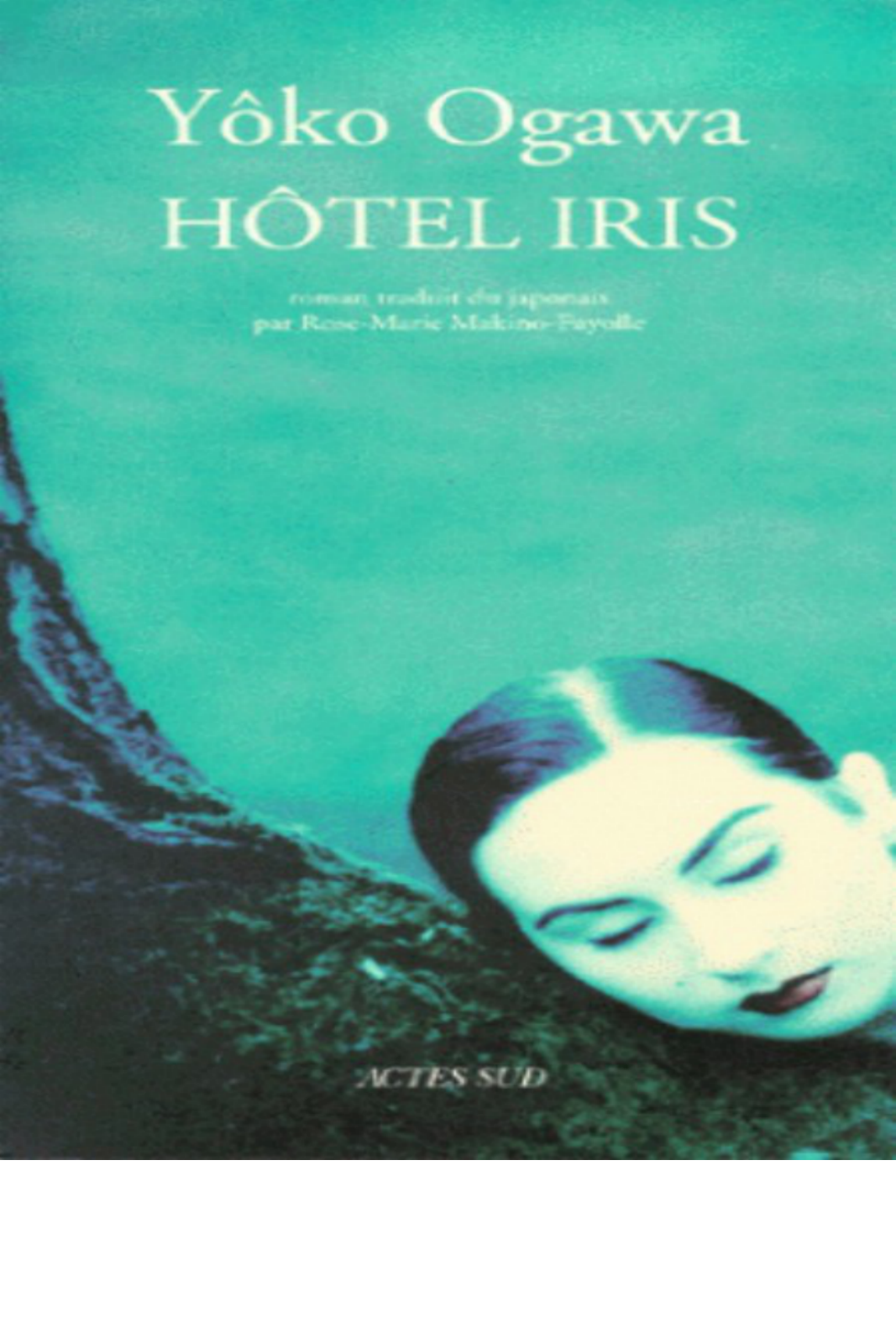
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Yôko Ogawa

HÔTEL IRIS

roman, traduit du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle

A woman's face is shown in profile, resting on a dark, textured surface. Her eyes are closed, and her expression is peaceful. The background is a solid teal color. The overall mood is serene and contemplative.

ACTES SUD

Titre original :

Hoteru Airisu

Éditeur original :

Gakken, Tokyo

© Yôko Ogawa, 1996

représentée par le Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2000

pour la traduction française

ISBN 2-7427-3731-6

Photographie de couverture :

Kajetan Kandler

© Stone, Paris, 2000

Yôko Ogawa

HÔTEL IRIS

Roman traduit du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle

BABEL

I

Il est arrivé à l'hôtel un peu avant le début de la saison d'été. La pluie qui tombait depuis l'aube n'avait pas cessé de la journée, pour redoubler de violence à la tombée de la nuit. La mer était houleuse et d'une morne couleur grise. À chaque allée et venue des clients, la pluie s'engouffrait en rafales qui venaient mouiller désagréablement le tapis du hall. Toutes les enseignes au néon des magasins du quartier étaient éteintes et il n'y avait personne dans les rues. Lorsque de temps à autre une voiture passait, on distinguait les gouttes de pluie à la lumière des phares.

Je n'allais pas tarder à fermer la caisse, puis éteindre la lumière du hall avant de me retirer. C'est alors qu'un bruit effrayant éclata soudain, comme si quelque chose de lourd venait d'atterrir sur le sol, aussitôt suivi d'un cri de femme.

Ce fut un cri long, interminable. Tellement long qu'on aurait pu penser qu'en réalité elle riait.

— Sale pervers !

La femme sortait en trombe de la 202.

— Espèce de vieux salaud !

Elle se prit les pieds dans le tapis, vint rouler sur le palier d'où, toujours dans la même position, elle continuait à lancer ses insultes en direction de la chambre.

— Ça suffit de prendre les autres pour des imbéciles. Tu n'as aucun droit sur moi. Escroc ! Salaud ! Impuissant !

C'était manifestement une prostituée. Même moi je m'en rendais compte. Elle n'était plus si jeune. Ses cheveux roulaient sur son cou visiblement ridé et son rouge à lèvres brillant et visqueux débordait jusque sur ses joues. Son mascara, qui avait coulé sous l'effet de la transpiration et des larmes, bavait au coin de ses yeux. Les boutons de son corsage étaient défaits, son sein gauche sorti, et ses cuisses, qui dépassaient de sa minijupe, semblaient roses de chaleur. Sa peau témoignait en divers endroits de caresses récentes. Elle n'avait qu'un seul de ses talons hauts bon marché en matière synthétique accroché au pied.

Elle s'interrompait enfin lorsqu'un oreiller projeté hors de la chambre l'atteignit en plein visage. Un nouveau cri s'éleva. L'oreiller déboula au milieu du palier, découvrant une taie maculée de rouge à lèvres.

Les autres clients, éberlués par les cris, venaient en tenue de nuit s'attrouper dans le couloir. Ma mère arriva à son tour.

— Pour qui tu te prends, imbécile ! Tu crois que les gens sont prêts

à tout accepter de toi ?! Tu peux me le demander à genoux que ce serait non. Ce genre de chose, ça se fait avec une chatte de gouttière, à la rigueur. Je suis sûre que ça te conviendrait.

La voix de la femme était devenue rauque, il s'y mêlait des larmes et, à la fin, des raclements de gorge, des sanglots et de la bave.

Impitoyablement volèrent à la suite un cintre, un soutien-gorge roulé en boule, l'autre talon haut, un sac à main. Le sac s'ouvrit, son contenu s'éparpilla. La femme voulait descendre l'escalier et s'enfuir, mais elle était sans doute trop agitée ou s'était peut-être tordu le pied, elle n'arrivait pas à se relever.

— Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? Ça suffit maintenant !

— Du calme à la fin ! Comment voulez-vous dormir ?

Avec les réflexions que s'échangeaient les autres clients de l'hôtel, ça devenait de plus en plus bruyant. Seul un profond silence régnait derrière la porte de la 202.

D'où j'étais, je ne voyais pas l'homme. Il n'avait pas encore prononcé un seul mot. Il n'existait qu'à travers le regard haineux de la femme et ce qui était projeté hors de la chambre. La femme continuait à hurler face à cette oasis de calme.

— Dites-moi, monsieur, c'est ennuyeux ce que vous faites là. Si vous voulez vous disputer, allez dehors, intervint ma mère.

— On a compris. C'est pas la peine de me le dire, je fous le camp ! Et je suis pas près de revenir, cria-t-elle, contre ma mère cette fois-ci.

— Pas question de ne pas avertir la police. Il va falloir m'indemniser. Qu'est-ce que vous croyez ? Le préjudice est grand, vous savez. Le prix de la chambre ne suffira pas.

Pendant que ma mère gravissait l'escalier, la femme qui avait ramassé les affaires de son sac à main entreprit de descendre en courant, sans même avoir boutonné son corsage. L'un de ses seins, toujours sorti, pendait, un client émit un sifflement.

— Dis donc, toi. Qui c'est qui va payer ? N'en profite pas pour te défiler ou tu auras affaire à moi.

Jusqu'au bout, ma mère ne se souciait que de l'argent. Sans y faire attention, la femme ouvrit la porte de l'entrée. C'est à ce moment-là que ça s'est produit.

— Tais-toi, putain.

La voix de l'homme a traversé tout droit entre nous. Le brouhaha se calma. C'était une voix épaisse et profonde. Elle ne contenait ni irritation, ni colère. Elle avait plutôt un accent réfléchi. C'était la même impression que lorsque le violoncelle ou le cor interviennent dans l'orchestre sur une note prolongée.

Je me suis retournée. L'homme se tenait sur le palier. On pouvait dire qu'il avait passé l'âge mûr et se trouvait à l'aube de sa vieillesse. Il portait une chemise blanche repassée et un pantalon marron foncé,

et tenait à la main un veston du même tissu que le pantalon. Il n'était ni haletant, ni en sueur, alors que la femme était si éperdue. Il n'était pas non plus embarrassé. Seuls les quelques cheveux qu'il avait encore sur le front étaient mêlés, en désordre.

Je me suis dit que je n'avais encore jamais entendu un ordre résonner d'une manière aussi belle. Il en émanait sang-froid, majesté et conviction. Même le mot "putain" avait un accent aimable.

"Tais-toi, putain."

J'essayai de le faire revivre pour moi seule. Mais l'homme ne rouvrit pas la bouche.

Avant de s'en aller, la femme cracha dans sa direction, alors qu'elle savait pertinemment qu'il se trouvait hors de portée. Son crachat vint s'écraser lamentablement sur le tapis.

— Bon, vous prenez la responsabilité de tout, hein ? Vous allez devoir payer des dommages et intérêts et les frais de remise en état. Sinon, ce n'est pas acceptable. Et puis, je ne veux plus vous voir ici, jamais. Je refuse les clients qui font des histoires avec les femmes. Ne l'oubliez pas.

Cette fois-ci, ma mère se retournait contre lui. Les autres clients regagnaient leur chambre en traînant les pieds. L'homme baissa les yeux en silence avant de descendre l'escalier en enfilant son veston. Puis il sortit une poignée de billets de la poche de son pantalon, en déposa deux sur le comptoir. Ils étaient tellement chiffonnés que ça faisait mal au cœur de les voir. Je les ai pris, ai passé avec soin la main dessus afin de les lisser.

J'avais l'impression qu'ils gardaient une trace infime de la chaleur de son corps. Il s'est éloigné sous la pluie, sans me regarder.

Je me demande toujours avec curiosité qui a baptisé cet hôtel de ce nom bizarre, "Hôtel Iris", et s'il avait une bonne raison pour le faire. Tous les hôtels du coin ont un nom en rapport avec la mer, sauf le nôtre, avec cet iris.

— C'est la fleur. Elle est jolie, non ? Et puis, c'est aussi la déesse de l'arc-en-ciel dans la mythologie grecque. Tu ne trouves pas que c'est élégant ? m'avait expliqué, non sans fierté, mon grand-père quand j'étais enfant.

Mais dans la cour de l'hôtel Iris ne poussent pas de fleurs telles que l'iris. Ni roses, ni pensées, ni jonquilles. En dehors d'un cornouiller envahissant et d'un orme du Caucase, il n'y a que des herbes folles.

La seule excentricité est constituée par la présence d'une petite fontaine en briques, dont l'eau est tarie depuis bien longtemps déjà. En son milieu se dresse une statue en plâtre souillée de fientes. Un garçon aux cheveux bouclés, en queue-de-pie, joue de la harpe, sa petite tête penchée. Il semble mélancolique, à cause de ses lèvres et

sourcils écaillés.

Je me demande où grand-père est allé pêcher cette histoire de déesse. On n'a même pas de bibliothèque à la maison, alors la mythologie grecque !

J'essaie d'imaginer la silhouette de la déesse de l'arc-en-ciel. Nuque gracile, poitrine opulente, regard perçant qui fixe un point au loin, et robe irisée qui se décompose en sept couleurs. Il lui suffit de faire onduler cette robe selon sa fantaisie pour que le monde soit aussitôt recouvert comme par magie de sa beauté.

Je crois que si la déesse de l'arc-en-ciel daignait descendre dans cet hôtel, pour n'y occuper ne serait-ce qu'un recoin, même le garçon de la fontaine ne jouerait pas aussi tristement de la harpe.

Le R de la pancarte sur le toit du deuxième étage, instable, penche à droite. On dirait qu'il a perdu l'équilibre d'une manière un peu ridicule, à moins qu'il ne s'adonne à de funestes pensées. Mais personne n'a l'intention de le remettre d'aplomb.

Grand-père est mort il y a deux ans. D'un cancer du pancréas ou de la vésicule biliaire, dans le ventre en tout cas, qui s'est métastasé aux os du bassin, aux poumons et au cerveau, rendant inutile de savoir quel était le cancer d'origine, et il a rendu l'âme dans son lit après avoir traversé six mois de souffrance.

Notre famille vivait dans trois petites pièces mal exposées derrière la réception. À ma naissance, nous étions cinq en tout. C'est ma grand-mère qui nous a quittés la première, mais comme ça s'est passé quand j'étais bébé, je ne m'en souviens pas. Je crois qu'elle est morte d'une maladie de cœur. Ensuite, ce fut mon père. Ça je m'en souviens parce que j'avais huit ans. Je me souviens absolument de tout, jusqu'au moindre détail.

Et cette fois-ci c'était au tour de mon grand-père. Il dormait dans un lit de la clientèle, devenu inutilisable parce que les ressorts étaient cassés, et à chaque fois qu'il se retournait, ça couinait comme si on avait marché sur une grenouille.

Dès que je rentrais de l'école, je devais désinfecter le tube qui plongeait dans la partie droite de son ventre et vider du liquide qui s'y était accumulé la poche à laquelle il était relié. Sur ordre de ma mère. J'avais peur de toucher la tubulure. Parce que j'avais l'impression qu'elle allait se décrocher au moindre geste un peu brutal, faisant jaillir du trou les viscères ulcérés.

Le liquide s'écoulait aisément. Il était d'une si jolie couleur jaune que l'on aurait pu se demander pourquoi une telle couleur était dissimulée à l'intérieur du corps humain. Je le jetais dans la fontaine au milieu de la cour. C'est pour cela que les doigts du garçon qui jouait de la harpe étaient toujours humides.

La souffrance de mon grand-père se poursuivait tout au long de la

journée. Elle était particulièrement violente au petit matin. Les gémissements et les couinements de grenouille se mélangeaient, qui grouillaient continuellement dans les ténèbres. Les volets de la fenêtre étaient hermétiquement fermés, et pourtant il y eut des clients pour se plaindre de ces cris lugubres.

— Oh, nous sommes absolument désolés. Ce sont toutes ces chattes en chaleur qui se rassemblent la nuit dans la cour, répondait ma mère d'une voix mièvre en tripotant d'un air distrait le capuchon d'un stylo à bille sur le comptoir de la réception.

L'hôtel n'a même pas fermé le jour de sa mort. Nous étions hors saison et il n'y avait pratiquement personne, mais ce jour-là justement, nous avons eu des dames d'une chorale en voyage de groupe. Entre les psalmodies pour le repos de l'âme de mon grand-père, nous entendions des bouffées de la "Lorelei", "Edelweiss" ou "Tanima no Tomoshihi". Le prêtre poursuivit la cérémonie les yeux baissés, comme s'il n'avait rien entendu depuis le début. Lorsque la patronne du magasin de nouveautés, qui était la compagne de bouteille du prêtre, laissa échapper un sanglot, une voix de soprane résonna comme en harmonie. Il y avait toujours quelqu'un pour chanter quelque chose, que ce soit à la salle de bains, au restaurant ou sur la véranda. Les voix dégouлинаient sur le corps. Finalement, la déesse de l'arc-en-ciel, jusqu'à la fin, ne daigna pas faire ondoyer pour grand-père sa robe aux sept couleurs.

La fois suivante où j'ai vu l'homme, c'était au moins deux semaines après l'incident. Nous étions le dimanche après-midi et je marchais en ville pour faire des courses à la demande de ma mère.

Il faisait beau, et chaud au point que je transpirais légèrement. Sur la plage, de jeunes impatients prenaient le soleil en maillot de bain. La mer était basse et les rochers qui vont jusqu'aux remparts entièrement à découvert. On commençait à apercevoir des touristes à l'embarcadère et en terrasse. La mer semblait encore froide mais on savait que l'été approchait à l'intensité de la réverbération sur les remparts humides et à l'écho des bruits en ville.

Cette ville ne revient à la vie que pendant les trois mois d'été, ensuite elle reste tranquille, pétrifiée comme un fossile. L'été, la mer la baigne paisiblement et la plage qui s'étire d'est en ouest brille de reflets mordorés. Les ruines des remparts découverts uniquement à marée basse et les collines verdoyantes au pied du cap donnent à la côte une expression fascinante. Les rues se remettent à grouiller de gens qui profitent de leurs vacances. Les parasols s'ouvrent, les douches éclaboussent, les bouchons de champagne sautent, les feux d'artifice montent dans le ciel. Les restaurants, bars, hôtels, bateaux, boutiques de souvenirs, le port de plaisance et même notre Iris se

parent avec éclat, chacun à sa manière. Même si dans le cas de l'Iris, on ne se contente que de descendre le store au-dessus de la terrasse, augmenter les lumières dans le hall et changer au mur le panneau affichant les tarifs de la saison.

La saison du sommeil arrive brutalement. Le vent tourne, les vagues n'ont plus le même aspect. Les gens sont tous repartis vers des destinations qui me sont inconnues. Les emballages de crèmes glacées qui la veille encore étincelaient au bord des rues se retrouvent en une nuit lamentablement collés sur l'asphalte.

Je l'ai reconnu tout de suite à son profil. J'étais en train d'acheter de la poudre dentifrice chez le marchand de couleurs. Je n'avais pas eu le temps de l'observer tranquillement l'autre soir, mais j'eus une impression de déjà vu en découvrant ses mains et le contour de son corps debout sous la faible lampe fluorescente du magasin. Il choisissait du savon pour la lessive.

Il a hésité longtemps. Il compara toutes les marques, regardant l'étiquette et le prix. Il en avait mis dans son panier lorsque, soudain préoccupé, il relut la notice et le remit à sa place. Il n'avait d'yeux que pour le savon de lessive. Finalement, il choisit le moins cher.

Je ne peux pas expliquer pourquoi l'idée m'est venue de le suivre. Ce n'est pas par goût de ce qui s'était passé à l'Iris.

Simplement, j'avais encore à l'oreille ce qu'il avait dit. C'est la résonance de son injonction qui m'attira vers lui.

Après le marchand de couleurs, il est entré dans la pharmacie. Il a tendu un papier qui ressemblait à une ordonnance et on lui a donné deux sachets de médicaments. Il les a glissés dans la poche de son veston, puis s'est dirigé vers la papeterie, deux magasins plus loin. J'ai observé discrètement l'intérieur, appuyée à un réverbère sur le trottoir. Il semblait demander à faire réparer un stylo à plume et discuta longtemps avec le propriétaire du magasin. Il démontait le stylo, indiquait chaque pièce en reprochant quelque chose avec véhémence. Le papetier semblait manifestement gêné, mais il continuait à parler sans s'en préoccuper. J'avais envie d'entendre sa voix, mais elle n'arrivait pas jusqu'à moi. Enfin, il apparut que le papetier acquiesçait à contrecœur.

Ensuite, il suivit le front de mer vers l'est. Il faisait chaud, et pourtant il portait un veston et une cravate, et marchait d'un pas décidé en regardant droit devant lui, la colonne vertébrale bien étirée. Il tenait dans la main gauche le sac plastique contenant le savon pour la lessive. La poche de son veston était gonflée par les sachets de médicaments. De temps en temps, son savon heurtait des gens qu'il croisait, mais personne ne se retournait sur lui. J'étais la seule à le regarder. Sentir cela me précipita encore plus tête la première dans ce jeu étrange.

Un garçon d'à peu près mon âge jouait de l'accordéon devant le massif de l'horloge sur la place. Était-ce à cause de la vétusté de son instrument ou de sa technique, son morceau avait l'air triste et désespéré.

L'homme s'est arrêté, a écouté un moment. Les autres se contentaient de jeter un coup d'œil en passant sans s'arrêter. Je me tenais un peu à l'écart. Je n'applaudissais pas, ne demandais rien. L'homme était debout dans la musique, le garçon continuait à jouer. Derrière eux les aiguilles de l'horloge fleurie se déplaçaient.

L'homme jeta une pièce dans l'étui de l'accordéon. Elle émit un timide son de clochette. Le garçon s'inclina, mais l'homme, impassible, tourna les talons en silence et reprit sa marche. J'avais l'impression que le visage du garçon avait quelque chose de la statue de la fontaine de notre cour.

Jusqu'où avais-je donc l'intention de le suivre ? Des courses que l'on m'avait demandé de faire, je n'avais encore acheté que la poudre dentifrice. Je commençais à m'inquiéter. Ma mère se mettrait sans doute en colère et me demanderait ce que je faisais à traîner ainsi à l'heure où les clients commencent à arriver. Mais je ne parvenais pas à trouver un prétexte pour détacher mon regard de son dos.

L'homme entra dans la salle d'attente de l'embarcadère. Le bateau, maintenant, me suis-je dit. L'intérieur était animé, plein de couples et de familles avec enfants. Le bateau faisait le tour de la petite île F., y faisait une courte escale et revenait en une demi-heure. Il restait encore vingt-cinq minutes avant le prochain départ.

— Pourquoi me suivez-vous, mademoiselle ? entendis-je soudain. Au début, je n'ai pas compris que l'on s'adressait à moi. Parce que c'était trop inattendu et qu'il y avait du brouhaha alentour. Il m'a fallu un moment pour m'apercevoir enfin que la voix qui m'interpellait était la même que celle qui avait crié : "Tais-toi, putain."

Prise au dépourvu, je bredouillai en secouant la tête :

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

Mais il était encore plus effrayé que moi.

Il clignait nerveusement des paupières et se passait la langue sur les lèvres à chaque mot qu'il prononçait. J'avais du mal à croire qu'il s'agissait du même homme que celui qui avait proféré cette magnifique réplique l'autre soir à l'Iris.

— Vous êtes la jeune fille de l'hôtel, n'est-ce pas ? questionna-t-il.

— Oui, c'est exact, répondis-je en baissant la tête.

— Vous étiez assise à la réception. Je sais que vous êtes là depuis le début, chez le marchand de couleurs.

Des écoliers sont entrés en se bousculant et ce fut la cohue dans la salle d'attente. Poussés par la vague humaine, nous nous sommes

retrouvés l'un à côté de l'autre près de la fenêtre.

Je me demandais avec inquiétude ce qu'il avait l'intention de faire de moi. Je ne m'attendais pas à ce qu'il m'adresse la parole la première fois que je le voyais. Même si je quittais tout de suite les lieux, qu'est-ce que je devais faire, me taire ou lui dire quelque chose avant de partir ? Je n'en avais aucune idée.

— Vous avez encore des reproches à me faire ?

— Des reproches ? Mais...

— Je m'excuse pour l'autre jour. Je vous ai causé des ennuis.

Il parlait poliment, ce qui ne cadrait pas du tout avec l'image de l'homme qui avait insulté la femme à l'hôtel Iris. Cela me raidit encore plus.

— Ne faites pas attention à ce que ma mère a dit. Vous lui avez laissé bien assez d'argent comme ça.

— Quelle nuit terrible.

— Il pleuvait tellement...

— Oui, je ne sais pas ce qui m'a pris.

Notre conversation était maladroite.

Je me rappelais qu'après son départ j'avais jeté le soutien-gorge, toujours en bouchon sur le palier. Il était violet, outrageusement bordé de galons et de dentelles au niveau des bonnets. Je l'avais pris entre le pouce et l'index comme s'il s'agissait du cadavre d'un petit animal, l'avais jeté dans la poubelle de la cuisine.

Les enfants couraient partout en faisant les fous. Le soleil ne semblait pas vouloir s'obscurcir et la mer étincelait de l'autre côté de la vitre. Dessus flottait l'île F., en forme d'oreille humaine. J'aperçus le bateau qui venait tout juste de tourner la pointe de l'île et avançait dans notre direction. Une mouette était postée sur chaque pieu du ponton.

De près, l'homme était plus frêle que je ne le pensais. Il avait à peu près la même taille que moi, et on pouvait presque dire que la ligne allant de ses épaules à sa poitrine était chétive. Ses cheveux en désordre l'autre jour étaient bien lissés, mais on devinait son crâne sur l'arrière de la tête.

Quand la conversation s'interrompt, nous avons regardé la mer, tous les deux. Rien d'autre à faire ne nous vint à l'esprit. Lorsque, ébloui, il plissa les yeux, il eut une expression douloureuse comme s'il avait mal quelque part dans son corps.

J'ai pris la parole la première, car le silence m'étouffait :

— Vous allez prendre le bateau ?

— Oui, me répondit-il.

— Les gens d'ici ne l'utilisent pas, vous savez. Moi-même j'ai dû le prendre une fois quand j'étais petite.

— C'est que j'habite sur l'île.

— Il y a des gens qui vivent là-bas ?

— Oui, même s'il n'y en a pas beaucoup. Ce qui fait qu'on est obligé de prendre le bateau pour rentrer chez soi.

Sur l'île, il n'y avait que la succursale d'une boutique de plongée et la maison de repos d'une entreprise de sidérurgie, et je ne savais pas que des particuliers y habitaient.

Il parlait en tripotant l'extrémité de sa cravate qu'il tortillait. Elle était froissée à cet endroit seulement. La silhouette du bateau grossissait à vue d'œil. Les écoliers qui n'en pouvaient plus d'attendre, se mirent en rang sur le quai.

— Je suis le seul à monter ainsi dans le bateau avec mon sac du marchand de couleurs, parmi les gens qui transportent leur caméra, leur canne à pêche ou leur schnorkel.

— Mais pourquoi un endroit aussi peu pratique ?

— C'est plus facile comme ça. Puisque de toute façon, je travaille cloîtré à la maison.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Traducteur, de russe.

— Tra... duc... teur ?..., ai-je répété.

— C'est bizarre ?

— Non. Ça me fait tout drôle parce que je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un qui faisait ce métier.

— Je suis assis toute la journée à mon bureau, à feuilleter les dictionnaires pour chercher les mots. C'est tout comme travail. Et toi, tu es lycéenne ?

— Non, j'ai arrêté au bout de six mois.

— Tu as quel âge, maintenant ?

— Dix-sept ans.

— Dix-sept..., répéta-t-il cette fois-ci, comme s'il s'agissait d'un chiffre exceptionnel.

— Mais si on y réfléchit bien, c'est chouette de prendre le bateau pour rentrer chez soi.

— C'est une petite maison construite il y a longtemps par quelqu'un qui voulait en faire sa villa. Elle est sur la côte derrière le débarcadère, au niveau de l'oreille, ça donne à peu près ça...

Il avait penché la tête et me montrait la naissance de son oreille. J'ai fixé du regard l'endroit qu'il m'indiquait. Nos deux corps se sont trouvés soudain pendant un court instant très près l'un de l'autre. Nous l'avons tout de suite senti. J'ai détourné le regard, il a éloigné son oreille.

C'est ainsi que j'ai su pour la première fois que les oreilles vieillissent elles aussi. C'était un morceau de chair terne et flasque.

Le bateau arrivait en actionnant sa corne de brume. Les mouettes sur le ponton s'envolèrent d'un coup. La chaîne barrant l'accès fut

enlevée, l'annonce se répercuta dans la salle d'attente.

— Il faut que j'y aille, murmura le traducteur.

— Au revoir, lui dis-je.

— Au revoir, dit-il à son tour.

J'eus l'impression d'avoir échangé avec lui bien plus qu'un simple au revoir.

Je le vis par la fenêtre marcher sur le ponton, absorbé dans la file. Même s'il n'était pas grand, sa silhouette en costume se remarquait tout de suite au milieu des touristes. Il s'est retourné en cours de route. J'ai agité la main, tout en pensant que c'était ridicule de faire cela à un homme qui ne m'était rien, dont je ne savais même pas le nom. Il esquissa un geste pour y répondre, mais remit sa main dans sa poche, embarrassé.

Après un coup de sifflet, le bateau s'éloigna à nouveau du quai.

Ma mère m'a punie. Quand je suis rentrée à l'Iris, il était plus de cinq heures. En plus, comme je m'étais dépêchée, j'avais oublié d'aller chercher sa robe au pressing.

— Comment peux-tu faire ça ? Moi qui avais l'intention de la mettre ce soir pour aller à l'audition de danse ! me fit-elle remarquer.

On a entendu quelqu'un appuyer sur la sonnette de la réception.

— Je n'ai qu'une seule robe de danse. Tu le sais bien. Je ne peux pas danser sans. Et ça commence à cinq heures et demie, je n'y arriverai jamais. J'ai passé mon temps à attendre que tu rentres. Maintenant, c'est foutu. Tout est de ta faute.

— Excuse-moi, maman. En ville, je suis tombée par hasard sur une vieille dame qui se trouvait mal. Elle n'avait vraiment pas l'air bien, tu sais, son visage avait la couleur de la terre tellement elle était pâle, et elle tremblait comme une feuille. Alors je l'ai accompagnée à la clinique. Je ne pouvais quand même pas la laisser là. C'est pour ça que je suis en retard.

J'alignais consciencieusement les mensonges élaborés tout au long du chemin du retour. La sonnette continuait de retentir, comme pour mieux exacerber sa colère.

— Qu'est-ce que tu attends pour y aller ! me cria-t-elle, exaspérée.

De toute façon, l'audition dont elle parlait n'était qu'un rassemblement d'une dizaine de personnes, femmes de commerçants du quartier, employés de l'usine de transformation du poisson, vieillards retraités, qui dansaient mal. Ce n'était pas si important. Si je lui avais rapporté sa robe comme elle me l'avait demandé, elle aurait peut-être dit qu'elle n'avait pas envie d'y aller.

Je n'ai jamais vu ma mère danser. Imaginer ses mollets tremblants quand elle tourne, Ses cous-de-pied boursouflés débordant de ses escarpins, les mains d'un homme inconnu sur ses hanches, son maquillage s'écaillant sous l'effet de la transpiration, me dégoûte.

Évoquer tout ça me donnait la nausée.

Depuis mon enfance, ma mère n'a cessé de se vanter auprès des autres de mon apparence physique. La première chose, bien sûr, qu'elle aime chez les clients, c'est qu'ils paient bien, mais en second, c'est qu'ils lui fassent des compliments, même hypocrites, concernant la beauté de sa fille.

Vous n'avez jamais vu une peau aussi transparente, n'est-ce pas ? On a même l'impression de voir au travers, que c'en est effrayant. Ses grands yeux presque noirs bordés de longs cils n'ont pas changé depuis qu'elle était bébé. Quand je marchais avec elle dans mes bras, on m'arrêtait toutes les cinq minutes pour la regarder et s'exclamer qu'elle était "si mignonne". D'ailleurs il y a même un sculpteur dont je ne me rappelle plus le nom qui la voulait comme modèle. Il a eu un premier prix dans un concours.

Ma mère possède une quantité illimitée de mots pour s'enorgueillir à mon sujet. Mais elle en invente la moitié. Le soi-disant sculpteur était un violeur et j'ai bien failli y passer.

Ma mère a beau chanter mes louanges, pour autant son amour pour moi n'est pas profond. Au contraire, plus elle dit de choses me concernant, plus j'ai l'impression de devenir laide, et c'est insupportable. Pas un instant je ne me suis trouvée jolie.

Maintenant encore, chaque matin elle me noue les cheveux. Elle me fait asseoir devant le miroir, tire de la main gauche sur mes cheveux rassemblés, et je ne peux plus bouger. Elle est si brutale avec la brosse qu'elle racle la peau de mon crâne. Si je bouge un tout petit peu la tête, elle tire encore plus fort sur sa main gauche. Je perds toute ma liberté du seul fait que mes cheveux sont sous son emprise.

Elle trempe le peigne dans la bouteille d'huile de camélia avant de l'utiliser pour faire mon chignon. Elle ne tolère pas un seul cheveu de travers. L'huile sent mauvais. Parfois, elle y met une barrette ou une épingle bon marché.

— Voilà, c'est fait.

Dès que j'entends sa voix satisfaite, je me sens victime d'une blessure irrémédiable.

Je n'ai pas eu droit au dîner ce soir-là. C'était la punition traditionnelle depuis mon enfance. Les nuits où j'avais le ventre vide, le noir semblait nettement plus profond. Dans l'obscurité, j'ai essayé à plusieurs reprises de retracer la silhouette de son oreille et de son dos.

Les lendemains de punition, ma mère faisait exprès de me nouer les cheveux avec encore plus de soin. Elle utilisait le maximum d'huile de camélia. Et elle faisait encore plus grand cas de ma beauté.

C'est lorsque le père de mon grand-père a rénové une auberge pour la transformer en hôtel que l'Iris est né. C'est une histoire ancienne qui

date d'il y a cent ans. Dans le coin, les restaurants comme les hôtels sont en bordure de mer, et plus on est près des remparts sur le front de mer, plus c'est chic. L'Iris ne remplit aucune de ces conditions. Il faut plus d'une demi-heure pour marcher jusqu'aux remparts et il n'y a que deux chambres d'où l'on peut voir la mer. Le reste a vue sur l'usine de transformation du poisson.

Après la mort de mon grand-père, ma mère m'a fait arrêter l'école pour l'aider à l'hôtel.

J'entre tout d'abord dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner. Je lave les fruits, découpe le jambon et le fromage, dispose les packs de yoghourts sur de la glace. Dès que j'entends descendre les premiers clients de la journée, je mouline les grains de café, réchauffe le pain.

Quand on approche de l'heure du check-out, je fais les comptes à la réception. Je travaille en silence. Il y a bien des clients pour m'adresser la parole, mais je leur renvoie une brève réponse accompagnée d'un sourire et je ne bavarde jamais avec eux. Parce que ça m'est difficile de parler avec des gens que je vois pour la première fois, et que ma mère me réprimande lorsque je me trompe dans mes calculs et qu'ils ne correspondent pas à l'argent de la caisse.

La femme de ménage arrive en fin de matinée et commence à nettoyer les chambres avec ma mère. Pendant ce temps-là, je range la cuisine et la salle à manger. Je reçois les téléphones de clients qui veulent réserver, de la société de location de linge, ou du syndicat d'initiative. Dès qu'elle trouve que mes cheveux sont en désordre, ma mère me donne un coup de peigne. Et puis, nous commençons à recevoir d'autres clients.

Je passe la plupart de mon temps à la réception. C'est tellement exigü que j'accède à tout en restant assise. La sonnette d'appel, le vieux modèle de caisse enregistreuse, le registre, le stylo, le téléphone, les brochures touristiques. Le comptoir, sur lequel se sont posées d'innombrables mains, est rayé et noirci.

Lorsque je me recroqueville derrière le comptoir pour rêvasser, je sens monter la désagréable odeur de poisson cru de l'usine de transformation. Je vois filtrer à travers les interstices des fenêtres la vapeur de la cuisson du surimi. Des chats de gouttière sont toujours dans les parages, à attendre le poisson qui tombe des plates-formes des camions.

C'est au moment où tous les clients prévus ont effectué leur check-in et se sont retirés dans leur chambre, à l'heure où ils se préparent à dormir, que mes sens sont aiguisés au maximum. Assise sur le tabouret de la réception, je ressens les bruits, les odeurs, tout ce qui se passe dans l'hôtel.

Le seul fait de m'enfermer à la réception fait revenir avec vivacité à ma mémoire les images de ceux qui passent la nuit à l'Iris. J'essaie de

me débrouiller pour effacer chacune d'elles, trouver un endroit tranquille, et m'y allonger pour trouver moi aussi le sommeil.

Vendredi matin, j'ai reçu une lettre du traducteur. Elle était joliment écrite. Je l'ai lue discrètement dans un coin de la réception.

Chère Mari,

Pardonne l'inconvenance qu'il y a à t'écrire cette lettre.

J'étais à cent lieues de me douter que dimanche après-midi nous parlerions ainsi dans la salle d'attente de l'embarcadère.

À mon âge, tout est à peu près prévisible. On ne néglige pas de se préparer à toute éventualité afin de ne pas trop souffrir, ni perdre la tête inutilement. Tu ne peux sans doute pas comprendre, mais cela devient vite une habitude quand on atteint l'âge auquel on peut s'entendre dire à tout moment que l'on va mourir demain.

Mais dimanche, c'était différent. L'engrenage du temps s'est un tout petit peu déréglé, et m'a conduit dans un endroit dont je n'avais pas idée.

Tu dois certainement me mépriser à cause de l'incident abject que j'ai provoqué à l'hôtel Iris. En réalité, j'aurais voulu pouvoir m'en excuser convenablement. Mais le regard que tu tournais vers moi était tellement sans défense que cela m'a complètement bouleversé, si bien que je n'ai rien pu dire. Je te renouvelle toutes mes excuses.

Je vis seul depuis longtemps. Je n'ai pratiquement pas d'amis, parce que je ne fais que traduire à longueur de journée cloîtré sur mon île. Par ailleurs, je n'ai jamais eu auparavant une belle jeune fille comme toi.

Que quelqu'un m'accompagne de cette façon en agitant la main est une expérience que je n'ai pas eu le loisir de goûter depuis plusieurs dizaines d'années. Combien de fois ai-je pris le bateau, toujours seul. Pas une seule fois il ne m'a été nécessaire de me retourner sur le ponton.

Tu as bien voulu me faire un petit signe de la main, comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Tu ne peux pas savoir ce que ce geste, banal pour toi, signifie pour moi.

Je t'en suis reconnaissant, et je voulais te remercier.

Tous les dimanches, je sors en ville faire des courses. Vers deux heures de l'après-midi, je suis devant l'horloge fleurie sur la place. Aurais-je encore le bonheur de t'y revoir ? Je n'ai pas l'intention de te contraindre à un rendez-vous. C'est uniquement un souhait murmuré par un vieillard. Que cela ne t'inquiète pas.

La chaleur augmente de jour en jour. Je suppose que tu vas avoir de plus en plus de travail à l'hôtel. Prends soin de toi.

P.-S. : J'ai pris la liberté de vérifier ton prénom. Il se trouve que par hasard l'héroïne du roman que je suis en train de traduire s'appelle Marie.

II

— Tu es venue, a-t-il dit en premier.

— Oui, ai-je répondu.

Il paraissait plus désorienté qu'heureux. Il gardait les yeux obstinément baissés sur ses pieds et ne semblait pas vouloir les reporter sur moi. Il tripotait sans raison l'extrémité de sa cravate, comme s'il cherchait les mots à dire ensuite, qu'il n'avait pas préparés.

Nous sommes restés là un moment à écouter l'accordéon. Le garçon, dans la même tenue que la semaine précédente, se tenait au même endroit. Je ne sais plus s'il interprétait aussi le même morceau, mais il n'y avait aucun changement dans les accents rauques de sa musique.

Il n'y avait pratiquement pas d'argent dans sa boîte. La grande aiguille de l'horloge arriva au chiffre cinq, qui était fait en sauge.

— Si nous marchions un peu ? proposa le traducteur en sortant une pièce de sa poche. Avant de partir, nous avons vérifié au son qu'elle était bien tombée dans la boîte.

Le front de mer avait déjà son ambiance d'été. Les restaurants et les cafés avaient tous ouvert leur terrasse, les marchands de crème glacée se succédaient, et sur la plage on avait commencé à monter les cabines de douches. Beaucoup de yachts étaient sortis en mer, et la lumière se réverbérant sur les voiles était si éblouissante qu'elle faisait mal aux yeux.

Cependant, le flamboiement de l'été n'arrivait pas jusqu'à lui. Il était vêtu d'un costume sombre assorti d'une cravate à sobres motifs. Il semblait l'avoir longtemps porté, car le tissu en était élimé, mais il gardait une certaine prestance de par sa belle attitude.

Nous avons marché dans la direction opposée à l'embarcadère. Nous ne savions pas très bien quel était notre but, mais en tout cas, nous avançons tout droit sur la route.

— Aujourd'hui, l'hôtel est complet ?

— Non. Nous n'avons que trois réservations. C'est dommage pour un dimanche, que les remparts soient dissimulés par la pleine mer...

— Ah, c'est vrai.

— Depuis quand êtes-vous sur l'île ?

— Ça va faire plus de vingt ans.

— Vous avez toujours été seul ?

— Oui.

La conversation, hachée, ne prenait pas facilement. Les silences étaient interminables. Pendant ce temps-là, j'avais conscience du corps du traducteur à mes côtés. Je suivais du coin de l'œil le moindre de ses mouvements, qu'il évite un réverbère, enlève un fil sur sa poitrine,

ou se racle la gorge, tête baissée.

Je crois que c'est parce que je n'ai pas le souvenir d'avoir marché à côté de quelqu'un. Mon père est mort très vite et ma mère marchait toujours devant moi. Je n'avais pas de camarades ni de petit ami pour déambuler en ville en discutant. C'est pour ça que j'étais si apeurée à l'idée de sentir à côté de moi la chaleur de ce corps inconnu.

— Je pensais que tu ne viendrais pas.

Après avoir marché jusqu'au bout du cap, nous nous étions enfin assis sur un banc.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas très drôle pour une jeune fille de dix-sept ans de passer son dimanche avec un vieux comme moi.

— De toute façon, quand je reste à la maison, on me fait faire le travail de l'hôtel. En plus, c'est pas compliqué avec quelqu'un qui a l'air si heureux quand on lui fait un petit signe de la main pour lui dire au revoir.

En réalité, je n'avais pas voulu imaginer la silhouette du traducteur pétrifié devant l'horloge fleurie. Si j'avais ignoré sa lettre et attendu assise à la réception qu'il soit plus de deux heures, j'aurais sans doute passé mon temps à penser à lui. Je ne voulais pas superposer sa silhouette alors qu'il m'attendrait à celle qui, sur le palier, avait été exposée aux regards curieux des clients.

— Comment est cette Marie, dans le roman russe ? lui demandai-je.

— C'est une femme distinguée, intelligente et belle. Elle monte à cheval et fait de la dentelle. Il y a une phrase qui dit qu'elle est aussi belle qu'un pétale de fleur recouvert de rosée...

— Alors la ressemblance ne porte que sur le nom.

— Et Marie tombe amoureuse. De son maître d'équitation. C'est l'amour le plus intense et prodigieux qui soit au monde.

— Ça me ressemble de moins en moins.

— Quand je t'ai aperçue à l'hôtel Iris, j'ai tout de suite pensé à elle. Tu ressemblais beaucoup à l'image que je m'étais faite d'elle en traduisant. C'est pour cela que j'ai été surpris par la suite quand j'ai su que tu t'appelais Mari. Il y a tellement d'autres noms...

— C'est mon père qui me l'a donné.

— C'est un joli nom. Il te va bien.

Le traducteur a recroisé ses jambes puis a regardé la mer en plissant les yeux. J'étais aussi heureuse que si mon père m'avait fait un compliment.

Peu de touristes venaient jusqu'au cap et tous les bancs étaient vides sauf celui où nous étions assis. Les coteaux étaient envahis de fleurs des champs dont les tiges ondulaient au moindre souffle de vent. Un chemin pour piétons, bordé d'un garde-fou, montait vers le sommet, et où que l'on s'y trouvât, on pouvait voir la mer.

Le front de mer que nous suivions s'étendait sur notre gauche. Les remparts étaient toujours immergés. On distinguait l'île dans le lointain.

— Je n'ai jamais lu de romans russes.

— Quand je l'aurai terminé, c'est à toi que je le montrerai en premier.

— C'est certainement trop difficile pour moi.

— Mais non. Il suffit de le prendre tel quel.

— Si je vais à la bibliothèque, je peux trouver des livres que vous avez traduits ?

— Non, malheureusement... À dire vrai, je ne suis pas un authentique traducteur, comme ceux auxquels les maisons d'édition font appel pour traduire des livres.

À mes yeux, la définition du traducteur n'était pas un problème important, mais il secouait la tête d'un air désolé.

— Tout au plus me demande-t-on de traduire des guides touristiques, brochures commerciales et autres rubriques de magazines. Ensuite, il y a les notices des médicaments, modes d'emploi des appareils électriques, lettres administratives, recettes de cuisine russe, enfin toutes ces petites choses qui n'ont rien à voir avec le domaine artistique. Personne ne m'a demandé de traduire ce roman, je le fais uniquement pour mon plaisir.

— Je trouve que c'est un travail merveilleux de donner un sens à des mots qu'autrement on ne comprendrait pas.

— Personne ne m'a jamais dit ça.

Le malaise se dissipait petit à petit. Je commençais, tout en lui posant des questions, à pouvoir jeter un coup d'œil à son profil de temps à autre. Il ne tripotait plus autant sa cravate.

Mais sa timidité était toujours là. Celle-ci était en relation avec sa politesse et sa discrétion, mais prenait racine beaucoup plus profond en lui. Au début, je croyais que c'était à cause de ce qui s'était passé à l'hôtel, mais cette histoire était maintenant terminée depuis longtemps. On aurait dit qu'il craignait, pour un simple écart de parole ou de regard, de voir la fille qui se trouvait devant lui se fendiller en mille morceaux.

Je me demandais avec curiosité de quoi il pouvait bien avoir peur à son âge. Il balaya d'un geste un brin d'herbe échoué sur le banc, déplaça doucement ses jambes croisées afin de ne pas déranger une piéride sur une fleur à ses pieds. Ses mains étaient tavelées, et le nœud très serré de sa cravate disparaissait à moitié au milieu des rides de son cou. Son visage était banal, mais ses oreilles étaient impressionnantes. Elles avaient la forme de l'île, et en plus c'étaient elles que j'avais eu le loisir d'observer en premier sur son corps.

— Vous n'avez personne ? questionnai-je.

— Non, me répondit-il.

Il ne donnait pas l'impression d'avoir un foyer. Il était difficile d'imaginer l'atmosphère de la famille au sein de laquelle il avait grandi, ses liens avec ses parents, ou encore l'aspect de la maison qu'il disait se trouver sur l'île. J'avais l'impression qu'il était apparu soudain sur le palier à l'hôtel, surgissant d'un endroit lointain, indépendamment de l'écoulement du temps.

— Je me suis marié une fois, à trente-cinq ans, mais la mort nous a séparés au bout de trois ans. C'est après que je suis venu m'installer sur l'île.

Le soleil était de plus en plus vif et la température avait augmenté. Un couple est passé devant nous. Le bruit de leurs pas sur le gravier du chemin s'approcha, puis s'éloigna. Comment se reflétait notre silhouette à leurs yeux ? Avions-nous l'air d'un grand-père et sa petite fille ? Un maître et son élève ? Ni l'un ni l'autre, sans doute. Il n'y avait pas le moindre lien entre nous.

La brise de mer soufflait de manière ininterrompue, si bien que j'étais obligée de retenir le bord de ma jupe. La crête des vagues écumait ça et là avant de disparaître.

— Si vous avez chaud, vous pouvez enlever votre veston, ai-je suggéré.

— Non, ça va. C'est bien comme ça.

Nous regardions la mer en silence. Mais celui-ci n'était pas aussi pesant qu'auparavant. Il semblait s'être transformé en un voile léger qui nous enveloppait tous les deux.

Le bruit des vagues s'écrasant contre le cap s'élevait à nos pieds. Des oiseaux de mer criaient haut dans le ciel. Le corps à l'abri sous ce voile, chaque bruit alentour me paraissait détaché, en relief. La respiration de l'homme elle aussi était reçue par mes tympans comme quelque chose de particulier, choisi avec soin.

— Bon, me suis-je décidée la première.

— Merci pour aujourd'hui, dit le traducteur.

Peut-être parce que l'heure était plus tardive que la semaine précédente, il n'y avait pas autant de monde dans la salle d'attente. L'annonce invitant les passagers à embarquer se poursuivait.

— Est-ce que tu voudras bien me faire encore un signe ?...

— Bien sûr.

Il a souri. D'un mouvement de la bordure des yeux qui remonte légèrement avant de s'estomper aussitôt.

— Je te remercie, vraiment.

Il a tendu la main vers moi. L'extrémité de ses doigts effleura ma joue. Je me suis raidie, la respiration bloquée. Ce n'était pas désagréable, dans la mesure où il s'agissait d'un geste naturel pour

montrer de la reconnaissance. Simplement, les battements de mon cœur s'étaient précipités au point de provoquer une douleur.

Ne sachant pas quelle expression adopter, j'ai baissé la tête. Ses doigts frôlèrent mon oreille avant de caresser mes cheveux.

— Quelle belle chevelure, murmura-t-il.

Ses doigts tremblaient. J'étais tout près de lui, et il ne s'agissait que de mes cheveux, mais il avait quand même l'air terrifié.

J'avais toujours la tête baissée, j'étais incapable de bouger. Je ne pouvais pas m'empêcher d'être inquiète à la pensée que l'odeur d'huile de camélia était peut-être encore présente. Et si, comme moi, il ne l'aimait pas ?...

Le soleil couchant illuminait le ponton. Fidèle à ma promesse, j'ai agité la main derrière la vitre de la salle d'attente. Je ne me trouvais plus ridicule. Je sentais que je faisais la chose la plus importante qu'il m'était possible de faire à ce moment-là.

Arrivé devant la passerelle menant au bateau, il s'est retourné. Je ne distinguais pas l'expression de son visage, car les rayons du couchant étaient trop forts, mais j'étais certaine qu'il me voyait. Il a levé la main droite, m'a renvoyé mon salut.

Après le départ du bateau, j'ai posé la main sur mes cheveux, à l'endroit où il les avait caressés. Ils avaient gardé la trace des sillons du peigne lorsque ma mère les avait noués le matin même.

Oui, elle a été très gentille. Elle m'a offert du thé avec plein de gâteaux. Des choux à la crème, un cake aux fruits, un sorbet, tu te rends compte ? Rien que des gâteaux étrangers dont on n'a pas idée. C'est une vieille femme distinguée et gentille. Elle habite dans une résidence luxueuse derrière la place. Il y a au moins cinq pièces, et il paraît qu'elle y vit seule. Elle n'a pas arrêté de me remercier. C'est la première fois qu'on me montre autant de reconnaissance. Alors que je l'ai juste aidée à se rendre à la clinique. Elle doit se sentir seule. Elle a sorti de vieux albums, m'a montré ses recueils de dessins, a mis des disques, a tout fait pour me distraire. Je lui ai dit plein de fois qu'il fallait que je rentre, mais à chaque fois elle m'a retenue, et c'est pour ça que je suis en retard. Tu m'excuses, hein, maman...

Les mensonges défilaient bien plus facilement que je ne l'aurais cru. Je n'avais pas mauvaise conscience. C'était plutôt amusant de voir le premier mensonge prendre ainsi de plus en plus d'ampleur. Tout en parlant des gâteaux et de la résidence que je n'avais pas vus, je pensais dans mon cœur au traducteur. Je me souvenais de sa cravate chiffonnée, de la piéride qui avait volé à ses pieds.

— Ah, vraiment ?

Ma mère ne se montrait pas très intéressée. Mais elle n'oublia pas d'ajouter :

— Et elle ne t'a rien donné à emporter ? Elle aurait pu, tout de même !

J'ai cru qu'elle se doutait de quelque chose, et me suis empressée de conclure :

— J'ai tellement mangé que je n'en peux plus. Ce soir, je ne dîne pas.

J'avais envie de me retrouver seule le plus vite possible. Je voulais, enfermée à la réception, faire revivre en mon cœur ce qui s'était passé ce jour-là. J'avais l'impression que sinon, tout ce que j'avais vu risquait de se volatiliser.

Bientôt, ma tâche journalière fut d'attendre le facteur qui passait tous les matins à onze heures. Le traducteur avait réfléchi à un nom de vieille femme riche. Si ma mère me posait des questions, je lui répondrais que je correspondais avec la vieille dame. Mais par chance, à onze heures, ma mère était toujours loin de la réception.

Le facteur était un jeune très gentil qui apportait le courrier jusque sur le comptoir. Il m'adressait quelques mots au sujet du temps qu'il faisait ou de la marche des affaires de l'hôtel. Je me contentais d'acquiescer.

Je ne tendais pas la main vers le paquet de courrier posé sur le comptoir, même après que la bicyclette du facteur eut disparu au bout de la rue. Je trouvais que c'était dommage de découvrir aussi facilement une lettre du traducteur. À moins que je n'aie eu peur d'apprendre tout de suite qu'il n'y avait pas de lettre.

Il me semblait qu'auparavant j'avais déjà attendu quelque chose de cette façon. Ah oui, le retour de mon père. Soir après soir, je priaïis pour qu'il rentre sans être complètement ivre. Dans mon lit, j'épiaïis le moindre bruit. La nuit, mon travail c'était d'attendre. Mais la plupart du temps je m'endormais, épuisée par cette attente. Réveillée à l'aube par les cris de dispute de mes parents, je savais que ma prière n'avait pas été exaucée.

Un jour, mon père n'est pas rentré. Le lendemain soir, on ne savait toujours pas ce qu'il était devenu. Je me suis fait disputer par ma mère parce que je ne faisais qu'entrer et sortir du hall pour être la première à le découvrir quand il se profilerait au bout de la rue.

Finalement, tard dans la nuit, c'est son cadavre qui nous est revenu. Son visage tuméfié était boursoufflé, souillé de sang séché, on aurait dit quelqu'un d'autre. À partir de là, je n'ai plus rien eu à attendre.

Les lettres ne contenaient rien de bien important. L'évolution du temps, la progression de son travail, l'état de Marie, le souvenir du jour où nous nous étions promenés tous les deux au cap, son souci de ma santé, toutes ces choses étaient écrites dans un style empreint de politesse, presque guindé.

Pour moi cependant, le moment où, ayant reconnu son écriture, je

lisais subrepticement sa lettre dans l'ombre protectrice du comptoir était le plus important de la journée. J'ouvrais l'enveloppe en la découpant avec précaution et lisais la lettre trois ou quatre fois avant de replier soigneusement la feuille de papier dans ses plis.

Je n'arrivais pas à me souvenir de son visage. Il ne possédait aucun signe particulier en dehors de l'ombre de la vieillesse. Je me rappelais seulement son regard malgré sa tendance à garder les yeux baissés, un geste imperceptible de ses doigts, son souffle, certains accents de sa voix. Ainsi, je pouvais ressusciter assez exactement les plus subtiles nuances, mais dès que je voulais tout mettre ensemble, le contour devenait flou.

L'après-midi où ma mère était partie à sa leçon de danse et où je disposais d'un peu de temps avant l'arrivée des clients, je ressortais la lettre de ma poche pour regarder à nouveau les lignes écrites à l'encre bleu-noir, qui commençaient par "Chère Mari" et se poursuivaient en bonne et due forme jusqu'à la dernière ligne.

Quand je faisais cela, il m'arrivait de me sentir observée par chaque mot. C'était la même sensation que celle de ses doigts lorsqu'il avait esquissé un geste pour me caresser les cheveux. Je sentais qu'il me désirait. Et je continuais à lire sa lettre pour goûter encore une fois à cet instant qui s'était produit dans la salle d'attente.

— Allez, mange donc un peu plus. Je vais te resservir.

La femme de ménage était une vieille amie de ma mère. Son mari l'avait laissée assez rapidement, et elle vivait de travaux de couture et de son job à l'Iris. Ma mère disait dans son dos que c'était une travailleuse mais qu'elle avait le défaut de bien manger. Parce que leur accord stipulait qu'elle était nourrie à midi.

— Les jeunes doivent manger. C'est ce qu'il y a de plus important, disait-elle en me proposant le reste de salade de pommes de terre, et elle en profitait pour en reprendre.

Pendant qu'elles mangeaient, ma mère et la femme de ménage bavardaient. Elles buvaient chacune deux verres de vin. La plupart du temps, elles disaient du mal des gens. Lorsque le téléphone sonnait à la réception ou qu'un camion de livraison se présentait à l'entrée de service, c'était à moi d'y aller.

— Mari-chan, tu as un petit ami ? me demandait-elle parfois, et je la laissais parler.

— Ce n'est pas une vie de rester enfermée dans cet hôtel à longueur de journée. Tu devrais essayer de t'arranger un peu. Une fille a beau être mignonne, ce n'est pas en restant assise à ne rien faire qu'elle va attirer le regard des garçons. Je vais te faire une robe, tu vas voir. Sexy, échancrée sur la poitrine et dans le dos, ajustée sur les hanches. Qu'en dis-tu ?

Elle riait bêtement, après avoir avalé une gorgée de vin. De toute façon, elle n'a jamais rien fait pour moi.

Je sais bien qu'elle a la manie de voler. Elle ne subtilise que des choses pas intéressantes, qui n'ont aucune valeur. Mais elle ne touche jamais aux affaires de ma mère ni au mobilier de l'hôtel. Elle calcule soigneusement les choses qu'elle emporte chez elle en cachette, de manière à ce que ma mère ne s'en aperçoive pas.

La première fois que je m'en suis aperçue, il s'agissait de mon compas. C'était celui de l'école, pour le cours de mathématiques, qui traînait dans un tiroir car je ne l'utilisais plus depuis longtemps, et j'ai réalisé soudain qu'il avait disparu. Comme cela ne me gênait pas de ne plus l'avoir, je ne l'ai pas cherché.

Ensuite un couteau à beurre dans la cuisine, un rasoir rouillé dans le cabinet de toilette, du coton hydrophile dans la boîte à pharmacie, et mon petit coffret en perles. C'est à peu près à partir de ce moment-là que j'ai commencé à trouver ça bizarre. Le choix des objets se concentrait petit à petit sur mon environnement. Mouchoirs, boutons, bas, jupons... Mais elle ne prenait rien de ce qui touchait de près à mes cheveux, peigne, barrette, huile de camélia. Sans doute parce qu'elle sait à quel point ma mère tient à me nouer les cheveux.

Un jour, j'ai aperçu mon coffret en perles par l'ouverture de son sac posé négligemment dans un coin. Je l'avais acheté dans une fête foraine quand j'étais petite. Elle y avait mis son rouge à lèvres, des tickets de caisse, de la petite monnaie.

Je ne l'ai pas dit à ma mère. Cela risquait de rendre la situation encore plus compliquée. Au contraire, j'avais tellement peur qu'elle s'en aperçoive que j'ai discrètement refermé le sac. C'est pour cela que des petites choses continuent toujours à disparaître l'une après l'autre autour de moi.

— Mari est encore une enfant, disait ma mère avant d'allumer une cigarette.

— À propos de ce client qui a causé un scandale l'autre soir avec la prostituée, commença la femme de ménage en tendant la main vers un morceau de poisson frit que ma mère avait laissé.

Ma fourchette s'est immobilisée involontairement au milieu de la salade de pommes de terre.

— D'après ce que m'a dit une vieille dame venue me demander de refaçonner son manteau, il aurait déjà provoqué un incident de ce genre.

— Ce n'est pas étonnant. Les hommes comme lui ne capitulent pas. Il a sans doute voulu faire faire des choses dégoûtantes à cette pauvre femme.

— Par exemple ?

— Je ne sais pas, moi, qu'est-ce que vous croyez.

Elles ont éclaté de rire toutes les deux avant de finir le vin qui restait dans leur verre. Je baissais la tête, plantant et replantant ma fourchette dans mon assiette.

— Il a la réputation d'un excentrique. On ne sait pas trop comment il gagne sa vie, il est toujours tiré à quatre épingles et ne salue personne.

— Beaucoup de pervers sont comme ça.

— Il paraît que la vieille dame l'a croisé une fois au supermarché, où il était venu se plaindre que le pain qu'il avait acheté était moisi. Il était arrogant, tenace, pas dans son état normal. Il avait un air terrible, comme s'il était question de vie ou de mort, et il protestait avec tellement de véhémence que ses poings serrés en tremblaient et que la jeune vendeuse a fini par se mettre à pleurer. Tout ça pour un pain, quand même.

— Les clients détestables le sont partout.

— En plus, vous savez qu'il habite sur l'île ?

— C'est vraiment un détraqué.

— Le bruit court qu'il aurait tué sa femme et qu'il serait venu se faire oublier par ici. Ce serait à cause de ça qu'il vit retiré sur cette petite île.

— Quoi, un meurtrier ? Il ne manquerait plus que ça !

— Oui, vraiment.

Ma mère soufflait la fumée de sa cigarette sur la table en désordre, tandis que la femme de ménage suçait ses doigts gras.

Je triturais ma salade de pommes de terre. J'étais moins choquée par l'idée que le traducteur était peut-être un assassin que par les réflexions qu'elles échangeaient toutes les deux à son sujet. Je me suis forcée à introduire de la salade dans ma bouche et voulu l'avaler. La pomme de terre m'étouffait, j'avais du mal à respirer.

III

C'est une femme étrangère s'appelant Iris qui m'a marquée le plus parmi les clients de l'hôtel.

Un jour est arrivé un fax en anglais.

“S'il vous plaît, une single avec petit déjeuner, pour deux nuits, les 17 et 18 septembre. J'arriverai en taxi vers cinq heures du soir”, ai-je traduit pour ma mère.

Cette personne est arrivée à l'heure dite, une valise à la main et sur la tête un grand chapeau à rebord avec un épais ruban.

— C'est vraiment gentil d'être venue de si loin. Nous vous avons préparé la meilleure chambre. Allez, je vous y emmène.

Les clients étrangers étant rares, ma mère, contrairement à son habitude, était très aimable.

— Moi je ne parle pas du tout les langues étrangères. Mais ma fille comprend un peu, vous pouvez lui demander tout ce que vous voulez.

Je ne sais pas si elle avait compris ce que ma mère venait de lui dire, mais la femme enleva son chapeau et passa la main dans ses cheveux châains avec un beau sourire. Elle était fine, avec des bras et des jambes tout en longueur, et portait une robe toute simple.

À ce moment-là, il y eut comme un léger grincement, un instant de malaise palpable entre nous. Pas au point de provoquer une douleur, mais on ne pouvait pas ignorer sa présence. Elle était aveugle.

— Je suis très contente à l'idée de séjourner dans un hôtel qui porte mon nom. Pourriez-vous me faire une description exacte de l'agencement de l'ensemble du bâtiment et de ma chambre ? Ensuite il n'y aura pas de problème. Je peux tout faire seule, dit-elle. Elle avait une belle prononciation.

— Oui, bien sûr, lui répondis-je. Comme ma mère me tapotait le bras, je lui ai indiqué ce qui était important. Ma mère, accoudée au comptoir, la dévisageait par en dessous. Elle fronçait les sourcils, un doigt sur la tempe, et il n'y avait plus trace du sourire amical qu'elle arborait tout à l'heure encore. Ensuite, elle lui tendit non pas la clé de la meilleure chambre que nous lui avions préparée, mais celle de la plus petite, la moins bien lotie question vue, ventilation et eau chaude.

Je lui ai monté sa valise, ce dont elle m'a poliment remerciée. Je voulais lui dire que si elle avait le moindre problème, elle ne devait pas hésiter à m'en parler, mais mes capacités en anglais n'étaient pas suffisantes. À la place, j'ai pris sa main alors qu'elle venait d'enlever son chapeau, pour la guider vers le crochet sur le mur. Au milieu de la chambre sombre, le ruban se mua en une discrète décoration.

J'ai manqué l'occasion de quitter la chambre et suis restée un moment debout devant le chapeau. Ses pupilles bleu ciel étaient aussi belles que des objets.

— Pourquoi on ne lui donnerait pas la 301 ? Puisqu'on a toutes les chambres de libre qu'on veut, ai-je rouspété auprès de ma mère.

— Quelle idiote tu fais ! Tu sais bien qu'elle ne voit pas. Alors, que la chambre ait vue sur la mer ou pas, qu'est-ce que ça change ? me répliqua-t-elle à mi-voix, comme si elle voulait me signifier qu'il fallait montrer de la prudence, car si elle ne voyait pas, du moins elle entendait.

Miss Iris s'aventura d'un bout à l'autre de l'hôtel. Elle compta les marches de l'escalier, mesura la longueur des couloirs en nombre de pas, vérifia l'emplacement de l'entrée de la salle à manger. Rien n'échappa à ses doigts. Boutons électriques, cadres poussiéreux, gonds de portes, rideaux et embrasses, égratignures des rampes, papier décollé... Elle recueillait chaque chose oubliée depuis des lustres, les caressait et les réchauffait dans sa paume. C'était comme si, à la place de la déesse de l'arc-en-ciel, elle était venue offrir sa tendresse à ce lieu.

Elle est la seule qui a vraiment aimé l'hôtel Iris.

Ce fut l'unique journée où je fus reconnaissante à ma mère de m'avoir noué les cheveux.

J'avais rendez-vous avec le traducteur pour déjeuner. Il avait réservé dans le restaurant le plus luxueux de la ville, où je n'avais jamais mis les pieds.

Grâce à ma mère, je n'eus pas à me soucier de ma coiffure. En fait, j'aurais bien aimé qu'elle y mette un ruban, mais je ne pus le lui demander, de crainte qu'elle ne m'interroge sur la raison pour laquelle je voulais me faire aussi belle alors que j'allais voir ma vieille dame.

J'avais décidé de mettre ma robe jaune à petites fleurs. Elle était un peu démodée, mais je n'avais que cela pour sortir. Mon sac était un modèle bon marché, un peu enfantin, tandis que mon chapeau de paille était un peu fané.

Seules mes chaussures étaient en cuir véritable. Elles avaient été oubliées par des clients. L'adresse sur le registre était fantaisiste, nous n'avions pas pu les joindre, et ma mère m'avait dit de les "garder". Mis à part le fait qu'elles me serraient un peu au bout du pied, il n'y avait rien à redire dessus.

J'ouvris discrètement le tiroir de la coiffeuse de ma mère. J'y trouvai quelques tubes de rouge à lèvres entamés. Ils me paraissaient tous un peu trop criards, mais je me suis dit qu'il suffisait d'en mettre un tout petit peu, et j'en pris un pour essayer. Son extrémité usée épousait exactement la forme de ses lèvres. À mon tour j'ai appliqué

ma bouche dessus. Il en émanait une odeur d'interdit qui précipita les battements de mon cœur. Je me suis alors demandé si c'était cela que la femme de ménage ressentait quand elle volait quelque chose.

J'ai étalé soigneusement le rouge. En un clin d'œil, mes lèvres sont ressorties avec un éclat de vulgarité au milieu de mon visage. Je me suis précipitée pour les essuyer avec un mouchoir en papier, ça l'a fait déborder, si bien que c'était encore plus disgracieux.

J'étais sur le qui-vive, m'attendant à ce que ma mère entre d'un moment à l'autre. D'autant plus que l'heure de mon rendez-vous approchait. Je me concentrai sur ce travail comme si le souhait le plus cher du traducteur était de me voir peindre mes lèvres avec virtuosité.

J'avais peur de le décevoir. L'ayant vu s'approcher de moi aussi craintivement, je craignais d'imaginer à quel point il serait triste si je ne me montrais pas à la hauteur de ce qu'il attendait de moi.

J'ai enfin réussi avec le rouge à lèvres. J'ai mis des bas, mon chapeau, et vérifié une dernière fois que la fermeture à glissière de ma robe était bien fermée. Une autre personne que moi s'apprêtait à venir le même jour et à la même heure au même endroit. J'étais heureuse de cette petite réalité.

J'ai seulement crié "à tout à l'heure" à ma mère qui faisait les chambres au deuxième avec la femme de ménage, avant de traverser la cour et me mettre à courir de l'entrée de service jusqu'à l'horloge fleurie sur la place.

— Tu as bien reçu ma lettre ? me demanda le traducteur.

— Oui, sans problème, répondis-je.

— C'était la seule chose qui m'inquiétait. J'avais tellement peur qu'elle disparaisse quelque part sans que tu aies le temps de la voir.

Il releva un peu le bord de mon chapeau, comme s'il voulait découvrir mon visage. Éblouie, j'ai plissé les yeux. Le soleil avait déjà pris ses quartiers d'été. Derrière nous, le garçon jouait toujours de l'accordéon sans rien dire.

— Tu as faim ? me demanda-t-il. J'acquiesçai. Mais en réalité, je ne savais pas très bien. Tous mes nerfs étaient mobilisés vers mes yeux, ma peau et mes oreilles, afin d'observer celui que je n'avais pas vu depuis longtemps, et n'allaient pas jusqu'à mes viscères.

Nous avons suivi le front de mer jusqu'au restaurant. Plusieurs parasols étaient déployés sur la plage. Les remparts étaient à découvert et les gens s'y rendaient en file indienne par les rochers. L'avenue était encombrée de gens avec du sable collé sur le dos, en T-shirt et maillot de bain mouillé, ou portant une bouée gonflée. Nous nous sommes rapprochés l'un de l'autre pour ne pas nous perdre.

Il portait toujours son costume de laine. Il avait des boutons de manchettes décorés d'une perle, avec une épingle de cravate assortie.

La cravate était la même que la dernière fois.

— Je n'ai jamais mangé au restaurant. Alors, en plus, dans un endroit aussi luxueux...

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Tu n'auras qu'à manger ce qui te fait plaisir.

— Vous y allez souvent ?

— Non, très rarement. Quand mon neveu vient me voir.

— Vous avez un neveu ?

— C'est le fils de la sœur cadette de mon épouse décédée. Il doit avoir trois ou quatre ans de plus que toi.

J'étais surprise d'apprendre qu'il avait de la famille, mais surtout, ce "mon épouse décédée" me prit au dépourvu.

— Ah, aujourd'hui on voit bien les remparts.

Il désignait la mer. Celle-ci avait sa couleur la plus belle de toute l'année. De la plage vers le large, le bleu devenait de plus en plus profond, et les yachts qui la sillonnaient, une écume blanche s'élevant à la proue, faisaient ressortir encore plus la pureté de sa couleur. Les remparts recevaient le soleil jusqu'à leurs fondations, tandis que les rochers recouverts d'algues et de coquillages étaient encore humides.

— Oui, c'est vrai...

Je regardais dans la même direction que lui. Je pensais que l'expression "mon épouse décédée" n'avait pas sa place dans cette scène.

Nous arrivâmes à l'entrée du restaurant. Au moment où le concierge nous invitait à entrer après s'être incliné en souriant, une voix s'est élevée soudain dans notre dos.

— Ah, ça fait longtemps !

Il me semblait avoir déjà vu cette femme quelque part.

— Vous allez bien ? Je vous remercie encore pour l'autre fois.

Elle faisait exprès de prendre une voix caressante. Passant son bras autour de mes épaules, il a voulu entrer en l'ignorant.

— Alors, on fait comme si on ne me connaissait pas ? C'est un peu cavalier, tu ne crois pas ?

Elles se sont regardées, elle et la femme qui l'accompagnait, ont échangé un clin d'œil railleur. Elles avaient toutes les deux un visage rond non maquillé, les cheveux ébouriffés attachés derrière et, pieds nus, portaient une jupe incroyablement courte. J'ai réalisé qu'il s'agissait de la cliente de l'Iris, l'autre nuit.

— C'est ça, fais semblant de m'ignorer. Quel poseur, voyez-vous ça. Mais tu rigoles ! T'étais plutôt content quand tu me fourrais la langue dans le cul.

Elle éclata d'un rire strident. Les passants se retournèrent. Les clients le long des fenêtres du restaurant s'étaient rendu compte eux aussi qu'il se passait quelque chose et regardaient dans notre direction

d'un air réprobateur. Le sourire avait disparu du visage du portier. Je ne savais pas quoi faire et, frileuse, me raccrochais désespérément à son bras.

— Allez, me chuchota-t-il à l'oreille, afin que je sois la seule à l'entendre, et il se comporta comme s'il n'avait rien entendu. Lorsque nous avons franchi la porte de verre, il regardait droit devant lui et me tenait par les épaules avec élégance.

— Et voilà que tu t'attaques aux petites filles maintenant ! Qu'est-ce que tu comptes faire avec elle ? Petite, tu ferais mieux de faire attention !

Elle ne renonçait pas, continuait à crier. Au lieu de me boucher les oreilles, j'ai essayé de m'enfoncer encore plus profondément dans ses bras.

— Bonjour.

Le maître d'hôtel nous accueillait. Il s'était aperçu de l'altercation et son visage était soucieux, mais il faisait son possible pour garder une attitude polie de professionnel.

Le traducteur a donné son nom. À travers la vitre je voyais la femme s'éloigner sur une dernière parole blessante. Le flot des passants, aussitôt désintéressés, avait repris son cours. Mais l'atmosphère délétère qui nous entourait était toujours là.

Le maître d'hôtel n'en finissait pas de consulter le registre des réservations à couverture de cuir. Son regard allait de haut en bas puis revenait de bas en haut, en nous jetant de temps à autre un coup d'œil discret. Ses regards, mêlés aux cris de la femme, me mettaient de plus en plus mal à l'aise. Soudain je me suis sentie misérablement vêtue et j'ai caché le sac dans mon dos.

— Je suis absolument désolé. Nous n'avons pas de réservation à ce nom..., avança prudemment le maître d'hôtel.

— Ce n'est pas possible, protesta le traducteur. Voudriez-vous vérifier encore une fois ?

— C'est ce que je fais depuis tout à l'heure...

— J'ai réservé par téléphone il y a cinq jours. Une table pour deux donnant sur la mer, le 8 juillet à douze heures trente.

— Je crois qu'il y a eu un malentendu.

— Vous croyez vraiment à un malentendu ?

— Je suis absolument désolé.

— Mais enfin nous sommes là. Vous pouvez bien faire quelque chose.

— Malheureusement, nous sommes complet.

J'ai vu la sueur qui perlait sur le front du traducteur couler le long de ses tempes. Ses lèvres étaient sèches, froide sa main sur mon épaule. Le maître d'hôtel s'inclina mais il n'avait pas l'air tellement désolé. Il paraissait plutôt ennuyé.

— Je vous prie d'appeler la personne qui prend les réservations. Ainsi nous serons fixés. Il est inutile de feindre l'ignorance. Je me souviens très bien de la voix au téléphone. Et pas seulement de la voix. Je me souviens de l'intégralité de notre entretien. Allez me chercher la personne qui m'a répondu au téléphone. Vous préférez peut-être me montrer votre registre ? À moins que cela ne vous ennueie encore plus ? Que comptez-vous faire en effet si mon nom est bien inscrit dans la colonne de douze heures trente ?

Sa voix, de plus en plus forte et de moins en moins contrôlée, était devenue rauque et tremblante. Dans le fond, un homme aux allures de gérant arrivait, accompagné d'un garçon. Tous les regards étaient tournés vers nous. J'avais peur. Bien plus que jamais jusqu'alors. C'est pour cette raison que je ne bougeais pas. J'avais l'impression que si je remuais imprudemment une partie quelconque de mon corps, je risquais de provoquer quelque chose d'irréparable.

— Monsieur...

— Pas d'outrage ! s'exclama-t-il. Sa main, tout à l'heure encore enlaçant mes épaules, se sépara de moi, prit le registre, l'envoya cogner contre le sol.

Sa main, vide à présent, pendait, frémissante. Il ne cherchait pas à se débarrasser de la colère, mais d'une souffrance de nature différente. La fêlure qui s'était produite en lui à son insu avait pris des proportions telles qu'il était difficile d'y remédier et qu'elle semblait affecter la totalité de sa personne. S'il avait seulement été en colère, j'aurais pu le calmer, mais je ne savais pas comment procéder pour le remettre en état alors qu'il s'effritait de partout.

“Arrête. Ça suffit. On n'est pas obligés de manger ici. Qu'il y ait une réservation ou non, on s'en moque. Tu ne crois pas ? Je t'en prie, arrête. N'aggrave pas la situation.”

J'étais cramponnée à lui. Les larmes montaient naturellement à mes yeux.

Tout en pleurant, je me souvenais de sa voix lorsqu'il avait dit : “Pas d'outrage !”

C'était bien ça. Elle avait le même accent que celle qui m'avait ensorcelée la première fois à l'hôtel Iris. Un éclair striant le chaos. Elle seule livrait le passage à une force inébranlable.

J'étais censée pleurer parce que j'avais peur et je souhaitais du fond du cœur entendre à nouveau les ordres qu'il donnait.

Nous avons été chassés vers un endroit différent. Alors que la couleur de la mer et le soleil estival étaient toujours aussi éclatants et joyeux, nous ne pouvions plus retrouver la lumière exaltante d'avant notre entrée dans le restaurant. Un instant, j'ai cru que nous étions tombés dans une grotte obscure et humide.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il. Il était rapidement sorti de la confusion de tout à l'heure. Il formait à nouveau un seul bloc au contour défini. Sa transpiration avait séché, son bras enlaçait à nouveau mes épaules.

— De rien, ce n'est pas grave.

Seules mes larmes ne s'arrêtaient pas.

Les vociférations de la femme, le traitement infligé au restaurant, sa réaction, le désir secret qu'elle avait provoqué en moi... Toutes ces choses m'étaient arrivées en si peu de temps que j'étais complètement perdue.

— C'est inexcusable de t'avoir fait subir cela. J'étais loin de me douter que ça se passerait ainsi.

— Je vous en prie, ne vous excusez pas.

— Nous allons essuyer ces larmes.

Il avait sorti de la poche de son veston un mouchoir qu'il posait sur ma joue. C'était un mouchoir immaculé, impeccablement repassé.

“Tu n'as pas à t'excuser. Ce n'est de la faute de personne. C'est un simple contretemps. Ce n'est pas la tristesse qui me fait pleurer.”

Je sentis l'odeur de son mouchoir, et mes larmes redoublèrent.

Ils s'étaient tous contentés de nous regarder quitter le restaurant sans rien dire, avec une expression de mépris et d'indignation mêlés. Les clients avaient repris leur repas comme si de rien n'était et le maître d'hôtel avait ramassé le registre dont il époussetait la couverture. Le portier, peut-être par compassion, nous tint néanmoins la porte.

Dans un premier temps, nous avons marché jusqu'à ce que le restaurant disparaisse de notre vue puis, assis sur la jetée, avons attendu que mes larmes se tarissent. Il n'y avait pas l'ombre d'un nuage dans le ciel, et le soleil dardait ses rayons de plus en plus fort. De temps à autre, un coup de vent venu du sud retroussait le bord de ma robe.

Voulant se rendre utile, il m'épiait sous mon chapeau. Il me caressa le dos, replia le mouchoir, enleva le sable qui s'était collé à mes chaussures.

Un ballon de plage vint échouer à nos pieds. Un enfant, le visage barbouillé de crème glacée, nous observait d'un air plein de curiosité. Un groupe de jeunes en combinaison de plongée marchaient en mouillant tout sur leur passage. On entendit le sifflet du bateau quittant l'embarcadère.

— Qu'est-ce que tu veux faire maintenant ? On fera tout ce que tu voudras, dit-il. J'ai poussé un long soupir, en attendant que les dernières larmes tombent de mes yeux.

— J'ai faim, répondis-je en toute franchise. Je n'avais pas faim avant d'entrer dans le restaurant, et maintenant que tout avait

basculé, j'avais une envie impérieuse de manger quelque chose.

— Ah, c'est vrai. Il est déjà plus d'une heure. On va manger quelque chose de bon. Il y a tout plein d'autres restaurants. Dis-moi, qu'est-ce que tu veux manger ?

— Ça !

Je désignai une pizzeria minable qui se trouvait devant nous.

— Si tu veux une pizza, je connais un endroit où elle sera meilleure et où nous serons plus tranquilles. C'est tout près d'ici. Je t'y emmène.

— Non. Là, c'est bien. Je ne bougeai pas la main qui la désignait.

J'avais envie de me gaver de nourriture grasse jusqu'à l'étouffement. Il me semblait qu'un repas aussi élémentaire était ce qui nous convenait le mieux à ce moment-là.

Nous avons pris une pizza et un Coca debout au coin du comptoir. Il mordait précautionneusement au bord de sa pizza, tête baissée, comme s'il réfléchissait. Dès qu'il se salissait un peu les doigts, il les essuyait à une serviette en papier qu'il roulait en boule avant de la jeter dans le cendrier. Il me regardait de temps en temps, prêt à dire quelque chose, mais y renonçait aussitôt, avalant ses mots avec une gorgée de Coca.

Silencieuse moi aussi, j'ai expédié vite fait ma pizza. Mes bouts de pied, serrés dans mes chaussures en cuir, me faisaient horriblement mal.

Le comptoir en bois était encore plus vieux que celui de la réception de l'Iris. Il était poisseux de taches d'huile d'olive, sauce tomate et Tabasco. Il faisait sombre à l'intérieur, envahi par la fumée de cigarette, et le serveur était renfrogné. Des blattes minuscules se faufilaient entre les pots d'épices.

Le fromage fondu me collait aux dents, et je m'étais brûlée avec les champignons trop chauds. Le rouge sur mes lèvres, que j'avais eu tant de mal à étaler le matin, était complètement parti. J'eus beau me goinfrer, je fus incapable de combler le gouffre dans lequel nous avions plongé.

IV

Je ne sais pas très bien si ce que le traducteur a fait à mon corps est normal ou non. Je ne sais pas non plus comment le savoir.

Mais je crois que c'était sans doute quelque chose de spécial. Parce que c'était assez différent de tout ce que j'ai pu imaginer dans ma tête d'après l'ambiance et les bruits discrets qui flottent la nuit aux environs de la réception de l'hôtel.

— Enlève tes vêtements, me dit-il. Ce fut le premier ordre qu'il me donna. Ma poitrine frémit à la pensée que cette intonation si particulière s'adressait uniquement à moi.

J'ai secoué la tête. Pas pour dire non, mais parce que j'étais honteuse à l'idée qu'il perçoive mes tremblements.

— Enlève tout, répéta-t-il. L'impatience et le désir stagnaient au fond de son expression pleine de sang-froid. Alors que tout à l'heure encore il était si craintif, dès que nous étions arrivés sur l'île, sa tyrannie avait commencé à s'exercer sur moi.

— Non...

J'ai traversé la pièce, essayé d'ouvrir la porte. Les tasses à thé qu'il avait sorties se sont entrechoquées.

— Tu veux t'en aller ?

Je ne l'avais pas entendu bouger, et pourtant il se tenait debout devant la porte, me barrant le passage, en train de me serrer le poignet.

— Le prochain bateau ne part que dans une demi-heure.

La douleur à mon poignet se faisait progressivement de plus en plus forte. L'extrémité de ses doigts s'enfonçait dans ma chair. Je me demandais avec curiosité comment un vieil homme aussi frêle pouvait avoir autant de force.

Je savais qu'il allait sans doute m'empêcher de partir de cette façon. Je savais dès le début que je ne pourrais pas partir d'ici.

— Lâchez-moi.

Je ne prononçais que des mots en contradiction avec mes sentiments. Parce que, ainsi, ses ordres s'imposaient avec beaucoup plus d'autorité.

Il tenta de me traîner jusqu'en plein milieu de la pièce. Son geste fut si violent que mes jambes s'emmêlèrent, me faisant chuter sur le sol. J'entrevis le pied du sofa, une pantoufle qui volait, et un coin de mer entre les rideaux.

— Je vais t'apprendre à enlever tes vêtements.

Il me plaqua à plat ventre, visage contre le sol, tira brusquement sur la fermeture à glissière de ma robe. Il y eut un bruit aigu, comme si

mon dos était tranché par une lame. Surprise, je voulus instinctivement me contorsionner, mais il ne me le permit pas. Il ne me laissa pas remuer ne serait-ce qu'une paupière ou un doigt.

Sa colère n'était toujours pas retombée. Il voulait s'emparer de mon corps à sa manière, se venger à la fois de la femme et du maître d'hôtel.

Mes oreilles étaient tordues, mes seins écrasés, ma bouche à demi entrouverte et je n'arrivais pas à la fermer. Les poils du tapis qui me blessaient les lèvres avaient un goût amer.

J'aurais dû avoir mal partout. Cependant, je ne sentais rien. Mes nerfs s'étaient désespérément noués quelque part. La douleur qu'il me procurait libérait une douce langueur dès qu'elle franchissait la barrière de ma peau.

Il retira ma robe, la jeta. Elle se retrouva, petit chiffon jaune, abandonnée dans un coin de la pièce. Il venait de faire disparaître en un clin d'œil le dernier rempart lui interdisant d'accéder à mon corps.

Ensuite, il enleva la combinaison, les bas et le soutien-gorge. Il savait très bien à quel endroit il fallait tirer ou dégrafer. Ses jambes, ses bras et ses dix doigts s'affairaient sur moi sans interruption. Sans hésiter ni se tromper.

Lorsqu'en dernier mon slip a glissé sur mes chevilles, j'ai poussé un cri. J'avais compris qu'il m'avait tout enlevé et que je n'étais plus qu'un bloc de chair impuissant.

Je voulais crier de toutes mes forces, mais seul un gémissement s'échappa de ma bouche. Il repoussa encore plus fort ma tête contre le sol. Mon visage enlaidi se reflétait sur la vitre de la bibliothèque. Derrière la vitre s'alignaient des livres en russe.

C'était la première fois que je voyais du russe. Quand il m'a introduite dans cette pièce, la première chose que j'ai vue, c'était son bureau. Il était simple et vieux. Cinq crayons bien taillés, deux dictionnaires usagés, un presse-papiers, une loupe, un coupe-papier, un épais livre ouvert et un cahier étaient rangés dessus en bon ordre.

De la même manière, l'écriture sur le cahier ne variait pas d'un millimètre. Les petits caractères étaient tracés avec une exactitude calculée. Aucune rature ni rajout. On aurait dit une délicate miniature.

— C'est le roman de Marie ?

Il a retenu ma main, l'empêchant d'atteindre le livre. Était-ce parce qu'il ne voulait pas que j'y touche ? À moins qu'il n'ait simplement voulu tenir ma main dans la sienne.

— Oui, répondit-il.

— Le russe est une langue amusante à regarder même si on ne la comprend pas.

— Pourquoi ?

— On dirait un langage crypté destiné à des secrets romantiques.

Il ne semblait pas vouloir me lâcher la main.

— Et Marie, qu'est-ce qu'elle fait maintenant ?

— Elle a enfin rencontré son maître d'équitation. Ils s'embrassent dans un coin de l'écurie, il a toujours sa cravache à la main. Les chevaux hennissent faiblement, leur harnais bouge. La paille bruisse sous leurs pieds. La lumière qui pénètre par les interstices des murs strie la pénombre en diagonale. Et ils...

Il m'attira vers lui, m'embrassa sur la bouche. En un éclair, j'ai tout senti sur ses lèvres. La température de son corps, la sécheresse due à l'âge, tout.

Ce fut un baiser calme. Même le bruit des vagues s'était arrêté. Le silence était si profond qu'il formait un gouffre au fond duquel nous aurions pu être aspirés.

Son désir augmentait peu à peu. Ses mains posées sur mes épaules vagabondèrent sur mon dos et, arrivées sur mes hanches, suivirent le relief de mes os. Je me demandais comment réagir.

Mais je n'avais rien d'autre à faire que de me soumettre à ses ordres.

Lorsque son désir arriva à son point culminant, il m'ordonna :

— Enlève tes vêtements.

Il faisait froid à l'intérieur, alors qu'il faisait si chaud dehors. Pas parce que j'étais nue, mais peut-être à cause de l'atmosphère délétère qui planait dans la maison. Le rideau de la fenêtre large ouverte côté sud volait de temps à autre, mais le vent chaud n'arrivait pas jusqu'à moi. La terrasse peinte en blanc que l'on voyait par cette fenêtre, ainsi que la pelouse du jardin et la mer qui s'étendait tout au bout me semblaient appartenir à un paysage lointain. Nous étions seuls au monde.

L'homme me prit par les cheveux, me tira jusque sur le sofa. Je voulus aussitôt retenir ma tête entre mes mains, mais je n'en eus pas le temps. Les cheveux noués par ma mère se défirent, retombant sur mon visage. Des épingles restaient accrochées un peu partout.

— Inutile de résister.

C'était sa voix qui me donnait du plaisir en même temps que la douleur. J'ai voulu acquiescer, mais je n'arrivais pas à remuer la tête.

— Réponds-moi.

— Oui, ai-je enfin réussi à dire d'une voix faible.

— Plus fort.

— Oui, j'ai compris.

J'ai répété plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce que l'homme soit satisfait.

Un lien étrange avait fait son apparition, comme surgi de nulle part, avec lequel il entreprit de me ligoter. Il était beaucoup plus flexible,

épais et solide que le raphia en plastique qui sert à ficeler les paquets. Il en émanait une légère odeur de produit pharmaceutique. La même que celle qui flottait dans la salle de sciences après les cours. À moins qu'il ne s'agît de l'odeur de mon grand-père juste avant de mourir. D'ailleurs, je trouvais qu'il avait aussi une certaine ressemblance avec la tubulure qui aspirait le liquide jaune de son ventre.

Le lien mordant mes chairs boursouflait mon corps. L'homme était habile. Du début jusqu'à la fin, dans un beau mouvement, ses gestes furent parfaits. Tous ses doigts remplissaient fidèlement leur rôle et je paraissais l'objet d'un tour de magie.

Je n'arrivais pas à me figurer l'aspect pris par mon corps. Pour le savoir, je ne disposais que de la vitre de la bibliothèque.

Mes bras étaient attachés dans le dos au niveau des poignets. Mes seins, difformes, écrasés, mais leur extrémité avait légèrement rosi comme s'ils désiraient être caressés. Le lien qui serrait mes genoux fléchis contre mes cuisses et mon bassin ouvrait largement mon entrecuisse. Au moindre mouvement pour le refermer, il serrait un peu plus, s'incrustant dans mes muqueuses les plus secrètes. La lumière pénétrait profondément dans des replis qui n'avaient connu jusqu'alors que les ténèbres.

Il n'avait toujours pas confiance en moi, alors que je ne fuyais plus et faisais tout ce qu'il me demandait. Il ne pouvait s'empêcher de me déposséder de la totalité de ma liberté.

— Pourquoi trembles-tu ?

L'homme m'avait pris le menton. Le léger changement d'orientation de mon visage suffisait à faire crisser mes liens. Je comprenais bien qu'il fallait que je lui donne la réponse qu'il désirait, mais en réalité je n'arrivais qu'à laisser échapper un soupir. Il tira encore plus fort sur le nœud derrière la tête. Mon corps reçut une décharge douloureuse.

— Pardon.

Ma voix sortait enfin, poussée par la souffrance. L'homme ne cédait pas.

— Pardon. Excuse-moi.

C'étaient des formules que je n'avais cessé de répéter à ma mère depuis mon enfance. Je ne savais même pas ce qu'elles voulaient dire, je les prononçais comme des cris. Maintenant, j'en connaissais enfin la signification. Je voulais du fond du cœur qu'il me pardonne.

— Je t'en prie. Excuse-moi. Je ne tremblerai plus. Je me tiendrai tranquille.

L'homme me toisait du regard. Il m'observait jusque dans les moindres recoins, sans cligner des paupières.

Dans cette pièce où tout, absolument tout, des étagères à vaisselle jusqu'au dessus-de-lit, en passant par le bureau et l'écriture du cahier, était parfaitement rangé, j'étais la seule à troubler cet

ordonnancement. Ma robe et mes sous-vêtements étaient disséminés un peu partout, et j'étais moi-même un corps étranger qui avait roulé sur le sofa.

Mon reflet sur la vitre avait l'apparence d'un insecte en train de mourir. J'étais un poulet accroché dans la chambre froide d'un boucher.

En descendant du bateau, il fallait suivre le chemin qui longeait la mer dans la direction opposée à celle qu'empruntaient les touristes pour aller au club de plongée, et l'on arrivait bientôt à une petite anse. C'est là qu'il habitait.

C'était une petite maison au toit vert. La pelouse était bien tondue, la terrasse, récemment repeinte, étincelait, et des rideaux de dentelle immaculée pendaient aux fenêtres, mais cela ne dissimulait pas certaines faiblesses nichant çà et là. Les murs, encadrements de fenêtres, et porte d'entrée, étaient très abîmés, sans doute parce qu'ils avaient été longtemps exposés aux embruns.

Des marches en ciment incrustées de coquillages menaient à l'entrée.

— Allez, fais attention.

Il m'a tendu la main. Le bout de mes pieds comprimés par les chaussures en cuir me faisait mal d'une manière insupportable.

Mais ce n'était pas ça la vraie douleur. Je ne me doutais pas que la main qui m'avait aidée à ne pas tomber serait aussi celle qui m'aimerait de cette façon.

— Quelle charmante pièce, ai-je dit en m'asseyant sur le sofa. Mais je n'étais pas sincère. Parce que, dès l'entrée, je m'étais sentie oppressée par l'atmosphère délétère.

— Merci, a-t-il néanmoins répondu, flatté. La tension qui ne l'avait pas quitté du restaurant jusqu'à la pizzeria s'éloigna enfin. Tout en souriant, n'était-il pas en train de réfléchir au moment où il me donnerait son premier ordre ?

La pièce faisait à la fois fonction de salle de séjour et bureau. La bibliothèque occupait tout un mur. La petite pièce qui s'ouvrait au fond devait être sa chambre, car j'apercevais une armoire et un lit. On voyait aussi la cuisine derrière la porte vitrée coulissante qui était ouverte. L'équipement ménager en était dépassé, même si tout était propre et bien rangé.

Nulle part il n'y avait trace d'ornements superflus. Pas de tableau, vase ni objet. Il n'y avait que des choses utiles qui servaient réellement.

Mais ce qui avant tout était particulier à cette maison, c'était son aspect radicalement méticuleux. Aucun des livres de la bibliothèque ne dépassait la place qui lui était attribuée, la gazinière était astiquée

de fond en comble, le couvre-lit n'avait pas un pli. Cette méticulosité, loin de rendre l'endroit agréable, vous mettait légèrement mal à l'aise. J'ai remis discrètement à sa place le coussin posé sur mes genoux.

— Je vais préparer à boire.

Il s'est levé pour se rendre à la cuisine, a rapporté le service à thé. Sur le plateau étaient alignées en bon ordre les choses nécessaires.

Je l'ai bien regardé préparer le thé. Il a réchauffé les tasses, mis les feuilles dans la théière, versé l'eau bouillante. Il a recouvert la théière, attendu un peu. Sa main, qui se reposait sur le bord du plateau, s'est remise à bouger, a versé la quantité adéquate de lait dans les tasses, enlevé la housse, versé le thé d'assez haut afin de bien le mélanger au lait.

— Tiens.

Il a enlevé le couvercle du sucrier et a terminé sa suite de gestes en faisant faire à la tasse un demi-tour dans ma direction.

C'est alors que j'ai remarqué pour la première fois l'élégance du mouvement de ses doigts. Il n'y avait en eux rien de forcé, ils étaient semés de taches et grains de beauté, les ongles pâles, à tel point qu'on aurait presque pu dire qu'ils étaient magnifiques. Cependant, dès qu'ils se mettaient à bouger, ils troublaient ce qu'ils touchaient, et il en émanait comme une menace de domination.

J'ai bu une gorgée de thé. Le bateau de plongée pour les touristes traversait la baie au loin. La ville était estompée par le scintillement des vagues. Un petit oiseau marron s'est posé sur la terrasse, qui s'envola aussitôt.

L'homme n'était-il pas déçu par les poils de mon pubis transpirant légèrement, la trace de ceux des aisselles après le rasage, la forme et la couleur de certains endroits secrets dont on ne pouvait vraiment pas dire qu'ils fussent beaux, mes seins trop enfantins ? Tout en me ligotant, n'était-il pas désorienté par la laideur qui en résultait ? Ne pensait-il pas que c'était mieux avec l'autre, malgré ses injures ?

Il était venu me recouvrir de son corps. Il ne se pressait pas. Il bougeait lentement, comme s'il savait pertinemment que le lien ne se déferait pas, comme s'il voulait prolonger son plaisir au maximum.

Ses lèvres, après avoir rampé sur mon cou et mes oreilles, aspirèrent les miennes. C'était complètement différent du baiser que nous échangeions tout à l'heure encore. Les muqueuses se frottaient aux muqueuses, produisant une salive à l'odeur de fromage de la pizza.

Ses mains jouaient avec mes seins. Grâce à leur déformation causée par le lien, ils réagissaient avec beaucoup de sensibilité au moindre effleurement et mes tétins saillants se dressaient, prêts à être cueillis entre ses doigts.

Il n'avait toujours pas enlevé son veston. Ni sa cravate, pas plus que

ses boutons de manchettes. Il avait la même apparence que lors de notre rencontre devant l'horloge fleurie. La mienne seule avait complètement changé.

Ne me touchaient que ses lèvres, sa langue et ses doigts. Mais c'était plus que suffisant.

Il ne négligea aucune partie de mon corps. J'ai senti pour la première fois que j'avais des omoplates, des tempes, des chevilles, des lobes aux oreilles et un anus. Il les caressa soigneusement, les mouilla de sa salive, les goûta de ses lèvres.

J'avais fermé les yeux. Parce que ainsi je pouvais sentir beaucoup plus crûment à quel point il me faisait des choses déshonorantes. Le vinyle du sofa me collait désagréablement au dos. J'étais censée frissonner, mais je suais à grosses gouttes.

À un moment, il s'est aventuré au milieu de mes poils pubiens : La seule proximité de son souffle tourmentait mes nerfs. J'étais déchirée entre l'angoisse de savoir ce qu'il avait l'intention de faire et le désir d'être bafouée encore plus impitoyablement. De cette déchirure sourdait comme du sang un flot de plaisir.

Les doigts écartèrent les plis un à un. La langue fit rouler le petit grain se trouvant tout au fond. N'en pouvant plus, j'ai essayé d'y échapper en criant. Mais la langue n'a pas lâché prise. Sur la muqueuse humide, ce petit grain fragile se rétractait, effrayé.

Les doigts se posèrent à tâtons au bord des ténèbres. Nous y arrivions enfin. Tout dans ma toison allait être mis en pièces. J'ai voulu essayer de refermer tant bien que mal tous ces replis, de peur de les voir se désintégrer avant le plaisir. Mais le lien qui serrait mes jambes ne bougea pas d'un millimètre.

Les doigts s'étaient introduits dans le noir. L'homme pénétrait sans hésiter là où moi-même je ne m'étais jamais aventurée. L'extrémité de ses doigts tournait dans l'interstice entre deux parois de chair tiède.

— Arrête ! ai-je crié pour la première fois de toutes mes forces. Il m'a giflée sur les deux joues. Les résonances de ma voix se sont interrompues, j'ai été assaillie d'une douleur nouvelle. J'ai pensé à Marie dans son écurie. N'était-elle pas elle aussi frappée à coups de cravache ?

L'homme essayait sur mes joues les doigts qui tout à l'heure encore se trouvaient au cœur des ténèbres. Mon visage était humide de quelque chose de gluant.

— Ça te plaît ? me demanda-t-il. J'ai bougé le menton. Je ne savais même pas si c'était pour acquiescer ou pour nier, et de toute façon, ça m'était égal.

— Ça te plaît, hein ?

Il plongea soudain quatre doigts dans ma bouche. Suffocante, je tentai de réprimer un haut-le-cœur.

— Alors, qu'est-ce que ça a comme goût ?
J'essayais de les repousser avec ma langue. De la salive coulait du bord de mes lèvres.
— C'est si bon que ça te fait saliver ?
J'acquiesçai, avec l'énergie du désespoir.
— Débauchée !
Il me gifla encore une fois.
— Oui, c'est bon. S'il te plaît, continue. Je t'en prie.

Quand je suis rentrée à l'Iris, le soleil était sur le point de plonger dans la mer. On entendait un peu partout dans les chambres résonner les douches que prenaient les clients qui revenaient de se baigner. Des maillots de bain séchaient aux fenêtres donnant sur la cour. Les boucles du garçon jouant de la harpe étaient colorées par le soleil couchant.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?
Ma mère s'était tout de suite aperçue de quelque chose d'anormal.
— Ils sont restés accrochés à mon chapeau..., répondis-je en essayant de rester naturelle.
— Quel gâchis ! Tu ne vas quand même pas t'asseoir à la réception dans cet état ?

Elle m'a emmenée devant le miroir, a renoué mes cheveux en suivant le même processus que le matin, comme s'ils n'allaient pas se défaire quand je prendrais mon bain.

Allait-elle s'apercevoir de ce qu'on avait fait à ces cheveux dans l'après-midi ? Non, il n'y avait pas de raison qu'elle s'en rendît compte.

Aujourd'hui, j'étais allée très loin. Très loin sur la mer, là où ma mère ne pouvait pas me rattraper.

Avec l'homme, j'avais essayé de me recoiffer du mieux que je pouvais, dans le cabinet de toilette.

— Ça ne va pas, elle va être furieuse après moi.
Je soupirais.
— C'est très joli, tu sais, me consolait-il, comme s'il avait oublié que c'était à cause de lui si j'étais comme ça.

— Non, ma mère est tellement maniaque pour les cheveux ! Rien ne lui échappe, pas même une épingle.

Là aussi, dans le cabinet de toilette, la moindre trace avait été essuyée. Que ce soit sur le lavabo en émail blanc ou au-dessus, sur l'étagère surmontée d'un miroir. Robinet de style ancien, sans eau chaude. Ensemble pour se raser et se brosser les dents. Savon fraîchement râpé.

Le peigne qu'il avait était trop petit pour rassembler des cheveux longs. En plus, il n'y avait pas d'huile de camélia, si précieuse dans ces

cas-là.

Après avoir réussi tant bien que mal à rassembler mes cheveux qui avaient tendance à retomber sans cesse, j'entrepris de les rouler joliment. Ne voulant pas me gêner, il tendait craintivement la main pour remonter des cheveux ébouriffés sur ma nuque.

Il était redevenu timide, comme si nous avions tout d'un coup changé d'univers. Mais je n'avais pas oublié comment j'étais un moment plus tôt. Je fixai soigneusement les épingles l'une après l'autre, contractée, me demandant quand la tempête allait à nouveau se déchaîner.

— Comme tu es mignonne..., dit-il, s'adressant à mon reflet dans le miroir. Puis il posa gentiment ses mains sur mes hanches pour m'attirer vers lui. J'entrevis l'espace d'un instant un geste empreint d'autant d'élégance que lorsqu'il léchait mon corps nu ligoté. C'est ainsi que nous nous sommes quittés à regret.

— Tu sais quoi ? Tu ne devrais pas mettre de chapeau. Pourquoi faudrait-il laisser dans l'ombre un si joli minois ?

Ma mère me disait la même chose que lui.

— Je te le dis tout le temps, n'est-ce pas ? Les cheveux, c'est tout ce qui compte. Il faut de l'argent pour les vêtements, le sac, le maquillage, mais ça ne coûte rien de se peigner.

Des clients devaient sortir pour le dîner, car il y avait de l'agitation dans le hall. Nous entendîmes le bruit d'une clé posée sur le comptoir et des voix d'enfants qui disaient des bêtises. Ma mère tira si fort sur mes cheveux que mes yeux remontèrent. Pourtant, cela ne me fit pas mal.

“Ta jolie Mari s'est exposée sous son jour le plus laid”, ai-je murmuré au fond de mon cœur.

V

Maintenant, c'était la combinaison que j'avais l'autre jour qui avait disparu. Je l'avais pourtant rangée au fond de mon tiroir, et il y avait bien d'autres sous-vêtements, alors pourquoi justement a-t-il fallu qu'elle prenne ça ?

C'était une combinaison bon marché dont la dentelle était complètement abîmée à force d'être lavée. Mais cela ne lui fait rien. Elle n'a besoin que de l'excitation de se procurer mes affaires.

L'a-t-elle mise et s'est-elle contemplée avec satisfaction dans le miroir avant de venir travailler à l'Iris ? Elle est maigre, malgré tout ce qu'elle mange. Elle a un menton qui pointe, des bras et des jambes minces comme des baguettes et seules ses côtes ressortent sur sa poitrine. Un sous-vêtement volé doit bien aller à un corps pareil.

Ma combinaison ne m'a pas du tout manqué. Ce jour-là, après m'avoir été arrachée en un clin d'œil, elle s'était retrouvée en bouchon sous le sofa. Elle n'avait servi à rien. Entre le traducteur et moi, il n'y avait pas besoin de combinaison.

Nous étions maintenant en pleine saison, et il y avait du travail à l'Iris. Les jours se succédèrent où nous étions complet. Les clients arrivaient puis repartaient les uns après les autres après avoir nagé, s'être promenés sur les remparts, avoir dormi dans les lits de l'Iris. La femme de ménage ne venait pas uniquement dans la journée, mais aussi le soir, pour aider à diverses tâches.

Une lettre du traducteur arrivait tous les trois jours. Sa manière de s'exprimer et son écriture étaient toujours les mêmes. Dans ses lettres, il était très éloigné de l'attitude qu'il avait eue avec moi ce jour-là. J'aimais lire ses phrases polies et réservées en me remémorant ce qui s'était déroulé chez lui.

Quand j'avais fini de les lire, je les mélangeais aux détritres des chambres des clients qu'on allait brûler dans l'incinérateur de l'arrière-cour. J'aurais préféré les garder, mais nulle part à l'Iris n'existait de cachette où ma mère ne les aurait pas trouvées et où la femme de ménage ne les aurait pas volées.

Plus nous avions du travail, plus il devint difficile pour moi de disposer d'un moment seule, tranquille à la réception. Dès qu'elle m'apercevait, ma mère me donnait des choses à faire, et les clients en vacances demandaient beaucoup. Il fallait leur apporter de la glace pour leur rafraîchir la peau, l'eau ne coulait plus parce qu'il y avait du sable dans les tuyaux, il faisait trop chaud dans la chambre, ou trop froid, les moustiques les empêchaient de dormir, le taxi n'en finissait pas d'arriver... On avait beau arranger tout cela, il y avait toujours

quelqu'un pour se plaindre. Je m'en chargeais en silence.

Je pensais que c'était important de garder le silence. Ainsi, ce secret qui n'appartenait qu'à moi se trouvait encore plus en sécurité.

Un peu après midi, je suis montée changer les serviettes de la salle de bains de la 202. Dans cette chambre séjournait un jeune couple avec un bébé, qui venait de sortir pour aller à la plage se baigner.

Leur sac de voyage grand ouvert débordait de couches en papier, de petits pots pour bébé, de chaussettes sales et de disques démaquillants. Un biberon vide avait roulé sur la table de nuit où du lait en poudre avait été renversé. À l'Iris, on mettait des lits d'enfant même dans les petites chambres bon marché, si bien qu'il n'y avait pratiquement pas où mettre les pieds. Les rideaux étaient décolorés par le soleil de l'après-midi, le papier des murs déchiré par endroits.

J'allais déposer dans la salle de bains les serviettes et gants de toilette qui venaient tout juste de nous être livrés par le service de blanchisserie lorsque je me rappelai soudain que c'était dans la 202 que le traducteur était descendu. Même s'il l'avait quittée en pleine nuit, sans y avoir dormi.

Avait-il fait avec cette femme la même chose qu'avec moi ? Il n'avait rien sur lui, mais n'avait-il pas dissimulé quelque part ce lien étrange ? Sur quel lit, celui de droite ou de gauche, la femme avait-elle été plaquée ? À moins que cela ne se fût passé sur le sol, inconfortable ?

Le corps de la femme était plus rond que le mien. Le lien pénétrait facilement entre les chairs. Dans cette chambre où maintenant un bébé tétait, s'élevait une odeur de parfum et de sueur mêlés. La femme jouait merveilleusement bien son rôle et poussait des gémissements de plaisir. Je pouvais me représenter avec exactitude le mouvement de ses lèvres, langue et doigts.

Je n'étais pas la seule à avoir été aimée. Le traducteur ne s'était pas comporté de cette manière uniquement avec moi. C'était la première fois que je m'en rendais compte. Et j'étais jalouse de cette femme.

J'ai accroché le linge au porte-serviette avant de refermer la porte de la salle de bains. J'ai jeté dans la corbeille un morceau de papier traînant sur le sol, me suis assise au bord du lit, ai sorti de ma poche la lettre qui venait tout juste d'arriver. J'avais une envie irrésistible de la lire.

«... Mon cœur se met à battre plus vite dès que je me souviens de toi montant l'escalier de coquillages, buvant du thé dans cette tasse, se regardant dans le miroir du cabinet de toilette. Le matin, en me rasant, je ne me rends même pas compte que ma main s'interrompt et, toujours pleine de mousse, se met à caresser tendrement le miroir.

Si l'on me voyait ainsi, on me prendrait certainement pour un fou.

Peut-être même y aurait-il des gens pour me détester. Mais ceux qui ont le cœur pauvre ont du mal à reconnaître les miracles. Qui peut se sentir ainsi envahi d'une joie miraculeuse en plein rasage ?

Lorsqu'on nous a refusé l'entrée du restaurant, j'étais désespéré à l'idée de t'avoir perdue toi plutôt que ce déjeuner de luxe. C'est pour cela que j'étais fou de rage.

La femme était déjà là lors de notre première rencontre. Et elle réapparaissait sur la scène de notre premier repas.

Mais tu as bien voulu me sauver. Tu m'as protégé avec une énergie chaleureuse que je n'avais jamais ressentie jusqu'alors.

En apparence, ma vie n'a pas changé. Je me lève le matin à sept heures, et je traduis pendant trois heures dans la matinée et deux heures l'après-midi. Quand j'ai fini mon travail, je me promène dans l'île, fais la sieste, prépare le dîner. Jusqu'à ce que je me couche à onze heures du soir, personne ne vient me rendre visite. Pas de facteur, ni encaisseur, ni vendeur.

Mais chaque instant de cette vie si morne en apparence est rempli du bonheur de t'avoir touchée. Et dans le même temps, je suis torturé par l'angoisse qui l'accompagne.

Je me demande ce qui m'arriverait si tu mourais, fauchée par une voiture, si tu disparaissais de ce monde sans un mot, sans un sourire. Je me demande également si je n'ai pas rêvé tout cela. L'horloge fleurie, l'Iris, une petite fille nommée Mari, n'existent peut-être pas, après tout... C'est cela qui me fait peur.

Plus mes sentiments envers toi sont forts, plus je m'angoisse. Plus je souffre de me torturer avec des hypothèses sans fondement, plus je m'abandonne à la profonde joie de t'aimer.

Je t'en prie, existe dans le monde où je suis. Tu trouves que c'est un souhait bien étrange, n'est-ce pas ? Et cela te fait peut-être rire ? Mais mon vœu le plus cher, en cet instant, est uniquement que tu veuilles bien exister..."

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais là ?

La femme de ménage avait fait irruption dans l'entrebâillement de la porte.

— Rien du tout.

Je m'étais levée, surprise. L'enveloppe, posée sur mes genoux, était tombée.

— Veux-tu me dire ce que tu fais dans cette chambre ?

— On avait oublié de changer les serviettes.

J'avais ramassé l'enveloppe où j'essayais de remettre la lettre, mais plus je m'impatiençais, moins j'y arrivais.

— J'en doute. Il me semble que pour remplacer les serviettes, tu t'assois sur le lit avec un visage bien grave. C'est quoi, cette lettre ?

Elle tendait la main vers l'enveloppe avec un rire sournois.

— Arrêtez !

Je voulus cacher la lettre au fond de ma poche, mais elle me saisit le poignet et s'en empara de force, sans s'inquiéter de la déchirer.

— Puisque je vous dis d'arrêter !

— C'est louche, de se mettre dans un état pareil. Allons, ne sois pas mesquine. Laisse-moi en lire un peu. Dis, tu veux bien ?

Nous nous bousculions dans la petite chambre. Les couches en papier se sont éparpillées, le biberon est tombé. Elle a brandi la lettre bien haut sans quitter son mince sourire sarcastique, avant de filer dans le coin de la chambre.

— Alors... "Chère Mari. J'espère que tu n'as pas pris froid... Mari, je suis si heureux à l'instant où j'ajoute ces mots..." Mais c'est une lettre d'amour ! s'exclama-t-elle.

— C'est vraiment nul, de lire les lettres qui ne vous sont pas adressées.

— C'est de ta faute aussi, tu n'avais qu'à pas te cacher pour échapper au travail. Alors, c'est qui ? D'après l'écriture, il doit avoir un certain âge. Dis-moi, hein ? Ne me fais pas rire. Un nom de femme. C'est de plus en plus suspect. Quelle idée d'utiliser un artifice aussi éculé.

— Ça suffit, maintenant !

— T'en fais pas, j'ai compris. Ton histoire de correspondance avec une vieille dame riche, c'était du bidon, hein ? C'est un homme, ça ne fait aucun doute. Alors, où et quand ? Allez, dis-moi tout.

Elle sautait sur place, comme si ça l'amusement au plus haut point.

— Cela ne vous regarde pas.

— Une affaire aussi grave, je suis obligée d'en parler à ta mère. C'est un problème qui concerne ton éducation, et je te considère comme ma fille. Quand ta mère le saura, ça va faire du bruit, tu peux me croire. Elle, quand on touche à sa fille...

— Rendez-moi ma combinaison, dis-je.

D'un coup, toute expression a disparu de son visage. Le silence s'est installé entre nous.

— Taille 80, elle est bien trop grande pour vous.

Elle me fixait d'un œil mauvais, tétanisée.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Cette enfant dit des choses bizarres.

Sa voix tremblait légèrement.

— Ne faites pas semblant de ne rien savoir, continuai-je sans m'en préoccuper. Compas, mouchoirs, boutons, bas, petti-coat, ma boîte en perles, rendez-moi tout.

Les mots sortaient tout naturellement, alors que je croyais avoir oublié tout cela depuis longtemps. Elle se mordillait les lèvres en silence.

— C'est facile pour moi d'en parler à ma mère qui vous mettra à la porte. Et si on dit à tout le monde que c'est parce que vous êtes kleptomane, plus personne ne voudra vous employer. On ne vous donnera plus non plus de travaux de couture.

— Ah oui ?

Elle a haussé les épaules, froissé et jeté la lettre sur le sol avant de quitter la chambre.

Je l'ai ramassée, puis comme d'habitude l'ai brûlée dans l'arrière-cour.

— Ça arrive souvent ce genre de choses ? ai-je demandé en faisant rouler sur la pailasse une gomme manifestement oubliée là par un élève. Le traducteur a répliqué :

— Quoi ?

— Passer une seule soirée avec quelqu'un qu'on ne connaît pas du tout...

J'avais soigneusement choisi mes mots. Il a baissé les yeux en silence vers la gomme usagée. J'ai regardé si son visage ne changeait pas de couleur en me demandant avec inquiétude si je ne l'avais pas contrarié, mais il n'avait pas du tout l'air mécontent. Il semblait simplement peiner pour essayer de trouver les mots les plus justes.

— On ne peut pas dire que ce soit souvent, me répondit-il après un long silence. Ce serait difficile de donner des chiffres, tant de fois en tant de mois par exemple, mais c'est quelque chose qui se produit vraiment rarement.

Il n'y avait pas un chat dans l'école en cette période de grandes vacances et la cour était déserte. Le ciel au-dessus du parking à bicyclettes se teintait progressivement de garance, tandis que les rayons du couchant pénétraient obliquement dans la salle de sciences. La dizaine de tables rectangulaires alignées, le tableau noir, les vitrines de produits chimiques, son profil, tout baignait dans la même couleur lumineuse.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— Elle attendait le client au bord de la route. Alors je lui ai adressé la parole.

— Comment sait-on qu'il s'agit d'une professionnelle ? Elles n'ont pourtant pas de pancarte autour du cou.

Il a relevé la tête, la bouche tordue dans une grimace gênée.

— Ça se voit tout de suite. À l'atmosphère qu'elles dégagent. Elles sont toujours en attente d'hommes. Elles sont là uniquement pour ça.

S'introduire dans la salle de sciences avait été d'une facilité déconcertante. La serrure de l'entrée de service qui se trouvait à l'opposé du portail principal était toujours cassée, comme du temps où je fréquentais l'école. De là, il fallait contourner la piscine, puis

traverser le champ de tir à l'arc et le tennis avant de gravir l'escalier de secours le long de la salle de musique, et l'on trouvait la salle de sciences tout au bout du premier étage. Nous n'avions entendu aucun bruit, ni croisé personne.

Après notre rendez-vous secret dans sa petite maison, nous avions l'intention de nous séparer à l'embarcadère de l'île, mais finalement, nous avons pris tous les deux le bateau. La tristesse de la séparation nous avait paru insurmontable. Je n'avais pas eu le cœur de prendre l'initiative de lâcher sa main. Ainsi, en attendant l'heure du prochain départ, nous avons erré en ville, et finalement échoué dans l'école.

— Parfois, il m'arrive des choses épouvantables, avait repris le traducteur. Je termine un travail, et comme je dois l'envoyer, je prends le bateau pour aller jusqu'à la poste. Il peut s'agir d'un dépliant qui présente un aliment diététique fait à base de graisse d'esturgeon. C'est un petit morceau de papier qui explique dans un russe mal dégrossi que dix pilules par jour prises régulièrement augmentent la vitesse de la circulation du sang et la fonction de détoxification du foie. J'achète des timbres que je colle sur l'enveloppe avant de la faire tomber dans la boîte. La peur me prend comme une crise à l'instant précis où j'entends le léger bruit de sa chute en fin de course.

— Le léger bruit ? répétais-je en écho.

Il attira à lui la lampe à alcool qui se trouvait sur la table. Elle épousait parfaitement la courbe intérieure de sa main. La mèche était imbibée à souhait, le verre résolument transparent.

— Je ne me sens pas triste parce que solitaire. J'en ai fini avec la tristesse depuis bien longtemps déjà. Ce n'est pas ça, c'est plutôt la sensation que moi aussi je vais disparaître sans bruit, aspiré par une fissure dans l'atmosphère. À une vitesse ahurissante, à laquelle nul ne pourrait s'opposer. Si l'on y est entraîné, impossible de revenir en arrière. Je le sais bien.

— C'est mourir, peut-être ?

— Non, ce n'est pas ça. Tout le monde meurt. Ce dont je parle est quelque chose de beaucoup plus particulier. Je suis entraîné vers cette invisible fissure comme si j'étais le seul à recevoir un châtiment. Même la mort ne m'est pas permise, et je suis obligé d'errer éternellement aux confins du monde. Et personne ne se rend compte de ma disparition. Alors bien sûr, personne n'est triste. Le seul à me chercher sera peut-être l'importateur qui m'a commandé le travail sur l'esturgeon, pour me payer ma traduction. Mais il ne tardera pas à renoncer. Les honoraires des traducteurs sont tellement modestes.

Sa voix était un murmure qu'il adressait au reflet de son visage sur le verre de la lampe. Quand il bougeait la main, son visage oscillait avec l'alcool.

— C'est pour échapper à cette peur que je paie des femmes. Me

noyer dans le désir physique me permet de vérifier que je suis toujours là. Et tôt le lendemain matin, je reprends le premier bateau. Je jette les feuilles de brouillon utilisées pour la traduction de l'esturgeon, le dépliant, le buvard, tout. C'est à ce moment-là que je sais que je suis enfin sorti de la crise.

J'ai hoché la tête. Je n'avais pas tout compris de ce qu'il avait dit, mais je ne voulais pas troubler la paisible atmosphère qui régnait dans la salle de sciences. Il a poussé un soupir, comme s'il venait tout juste de voir s'éloigner cette crise.

C'était l'heure étale, et le vent de mer avait cessé. Tout s'était tu, les feuilles des arbres, la bannière de l'école au sommet du poteau, les filets des buts de football.

Nous sommes entrés dans la pièce attenante à la salle de sciences, où l'on rangeait le matériel. Il y avait là plusieurs rangées de hautes étagères, se dressant dans la pénombre étouffante. Toutes sortes de choses y avaient été déposées pêle-mêle. Flacons, becs Bunsen, mortiers, amiante, balances et poids, tableau des symboles chimiques, projecteur de diapositives, squelette articulé, tubes à essai, microscopes, insectes naturalisés, coupelles... Nous marchions dans l'étroit passage. Il y flottait une odeur de produit pharmaceutique. Elle me rappela le lien qu'il avait utilisé.

— Tu me méprises ? demanda-t-il.

— Non, répondis-je. Je sais depuis que je suis enfant que les femmes se vendent pour de l'argent. Ce genre de clientèle vient aussi régulièrement à l'Iris.

Une épingle s'est décrochée, un capricorne est tombé au fond de sa boîte en verre. Ses pattes de derrière se détachèrent, ses antennes se tordirent. Ses petits yeux fixaient un point dans l'espace.

— Avec les femmes achetées pour de l'argent, vous faites les mêmes choses qu'avec moi ?

— Il ne peut pas y avoir la même chose.

Il secoua plusieurs fois la tête.

— Mari...

J'aime l'instant où il chuchote mon nom. Quand c'est lui qui le dit, il prend des accents merveilleux.

— C'est impossible de te comparer à quelqu'un d'autre. Tout en toi est spécial. De l'ongle jusqu'au cheveu, tout.

Je ne savais pas quoi lui répondre. J'avais seulement envie de l'entendre répéter mon nom. Je n'avais pas besoin d'autres mots signifiant quelque chose. J'ai ouvert et refermé les tiroirs des étagères. J'entendais s'entrechoquer des pipettes dans mon dos.

Ce jour-là, j'avais été ligotée sur le lit. Il a des montants en fer qui sont juste bien pour y attacher les poignets et les chevilles.

Il découpa ma combinaison avec une grosse paire de ciseaux de

couturière. Les lames, terriblement aiguisées, étaient d'un noir luisant. Il les actionna plusieurs fois en l'air, comme pour mieux en vérifier l'affûtage et apprécier le bruit.

Les ciseaux se déplacèrent vers le haut à partir de mon entrejambe ouvert. Les lames l'avaient à peine effleurée que ma combinaison se fendit d'un coup, sans offrir de résistance.

Les lames se posèrent sur mon bas-ventre. Une froide décharge me traversa le corps, me faisant perdre pied. Il aurait sans doute suffi d'une petite impulsion du bout de ses doigts pour qu'elles percent mon ventre sans défense. La peau se serait soulevée, la graisse aurait fait son apparition, et en gouttant, le sang aurait sans doute souillé le couvre-lit.

Ma tête était pleine du pressentiment de la frayeur et de la douleur. Sa femme avait peut-être elle aussi été tuée de cette manière.

Plus le pressentiment se concrétisait, plus le plaisir me déchirait violemment.

Dans ces moments-là, je savais ce que j'allais devenir. Mon corps se mouillait.

L'homme trancha tranquillement les bretelles sur mes épaules. Tout en sachant que c'était inutile, je ne cessais d'agiter les bras et les jambes pour tenter de détendre les liens. Les montants du lit grinçaient, et le bruit sourd l'excitait encore plus.

Ma combinaison, transformée en mince chiffon, glissa sur le sol. Je venais d'en perdre une deuxième.

— Le dernier bateau ne va pas tarder à partir, dis-je. La corne résonnait dans le lointain. Le traducteur soupira, comme s'il s'agissait du dernier bruit qu'il aurait voulu entendre.

Nous nous serrâmes dans les bras l'un de l'autre. C'était toujours ainsi que nous faisions durer les derniers instants. Nous n'avions pas d'autre moyen de nous arracher à la tristesse. Nos corps avaient mémorisé la meilleure façon de combler l'écart entre nous. Nos joues se frôlaient, nos souffles atteignaient nos paupières.

Mon corsage adhéra à mon dos moite. Parce que je n'avais plus de combinaison. Les liens avaient laissé sur mes poignets une trace rouge.

— Pourquoi faut-il rentrer chacun de son côté ?...

— Moi non plus je ne sais pas...

Il avait secoué plusieurs fois la tête.

VI

Cela devenait de plus en plus difficile de trouver des prétextes pour échapper à mon travail. Il y avait des limites à faire intervenir la “vieille dame riche”. Ma mère ne s’était réjouie du mot “riche” qu’au début. Au moment où elle avait réalisé que dans la pratique elle n’en retirerait aucun avantage, elle était devenue pour elle une simple vieille femme gênante.

— Qu’est-ce que ça t’apporte, de t’occuper d’une vieille ? Elle devrait au moins te donner une gratification en espèces. On dirait qu’elle te fait venir uniquement quand elle a besoin de toi pour tromper l’ennui. À cause d’elle, on est bien embêté, juste au moment où il y a le plus à faire. Laisse-la donc tomber, disait-elle.

Depuis toujours, je n’avais jamais eu de vacances déterminées. Parce que l’Iris était ouvert toute l’année sans interruption.

Quand j’étais de garde à la réception, ma mère me disputait même si j’allais juste acheter une glace à côté.

Pour une simple crème glacée on a peut-être perdu le prix d’une nuit, me serinait-elle. Et elle confisquait ma glace entamée qu’elle allait jeter dans l’évier.

Quand je désirais sortir, je devais choisir le moment où elle était de bonne humeur et aborder le sujet avec diplomatie. L’important était de ne pas perturber son emploi du temps. C’était toujours elle qui avait la priorité, même s’il s’agissait simplement d’aller dans un bar avec ses amis du cours de danse.

D’ailleurs, jusqu’à tout récemment encore, aucune obligation réelle ne m’avait poussée à sortir. Tout au plus allais-je assister à un match de foot, rapporter des vidéos de location, ou acheter des serviettes hygiéniques, mais rien d’autre.

Maintenant, c’était différent. J’étais prête à n’importe quel odieux mensonge pour sauvegarder mes rendez-vous.

— J’ai mal aux dents.

J’avais décidé d’avancer ce mensonge au cours du déjeuner, en présence de la femme de ménage. J’avais l’impression qu’il passerait plus facilement en sa présence.

— Je peux aller chez le dentiste ?

— Quelle dent ?

— À droite au fond.

— Elle te fait vraiment mal ?

— Bien sûr que oui.

— Tu n’as qu’à mâcher des feuilles d’houttuynia, ça va passer.

— Ce n’est pas un remède aussi empirique qui va me soulager. Ça

me lance tellement que j'ai l'impression que ma mâchoire va éclater.

— Demain c'est le jour du centre aéré. Ces chambres vont être pleines d'enfants, tu sais bien. C'est vraiment pas le moment d'avoir mal aux dents, tout de même.

Ma mère se plaignait encore. J'ai mordu avec précaution du côté gauche dans mon club sandwich au concombre.

La femme de ménage enfournait consciencieusement la double épaisseur de pain dans sa bouche avant de l'avaler avec une gorgée de bière. Elle ne se mêla pas de donner son avis sur une éventuelle visite chez le dentiste. Elle ne faisait que regarder les miettes éparpillées sur la table, comme si elle voulait fuir mon regard.

— Je suis désolée de vous embêter avec ça, lui dis-je.

— Ah..., répondit-elle d'une voix exprimant la mauvaise humeur.

— À propos, l'autre jour vous aviez une jolie petite boîte. Faite avec des perles. Vous ne voudriez pas me la montrer ? lui demandai-je. C'était pour m'assurer que notre promesse tenait toujours.

Elle a avalé le reste de sa bière avant de jeter la canette dans la boîte à ordures. Celle-ci produisit dans sa chute un bruit discordant.

— Je ne l'ai pas avec moi aujourd'hui.

— Ah bon ? Dommage.

J'ai défait le dernier sandwich pour en retirer le fromage que j'ai mangé avec les doigts. La femme de ménage a fumé une cigarette, ma mère a roté.

La cuisine, mal aérée, était étouffante. Sur le réfrigérateur, le ventilateur cliquetait mais se contentait de brasser l'air ambiant, chaud et humide. Les clients, tous à la plage, créaient un vide. La stridulation des cigales du jardin résonnait désagréablement dans l'Iris vidé de ses résidents. Le soleil dardait ses rayons sur le dos du joueur de harpe, qui avait l'air encore plus accablé que d'habitude.

Ce soir-là, il y eut un petit incident à la réception. En rentrant, un client ivre m'a peloté la poitrine.

— Désolé, ma main est partie toute seule.

Il a eu un rire mauvais.

Sur le coup, je ne me suis pas rendu compte de ce qu'il faisait. Au moment où il posait la clé sur le comptoir, sa main se dirigeant droit sur moi a saisi un de mes seins. Il m'a fallu quelques secondes pour comprendre la signification de son geste. Ma poitrine en avait gardé une sensation désagréable.

J'ai rejeté la clé, poussé un cri. J'ai frotté ma poitrine plusieurs fois, comme si les doigts du client y étaient restés accrochés. En voyant ma réaction, il a ri de plus belle.

— Voyons, fillette, il ne faut pas avoir peur. Je n'avais pas de mauvaises intentions, tu sais. C'est une erreur, juste une erreur, je te dis.

Il se retenait au comptoir en titubant et me fixait de ses yeux injectés de sang. Son haleine qui empestait l'alcool se rapprocha de moi. Je me suis remise à crier tant que j'ai pu.

Ma mère s'est précipitée à mon secours. Les autres clients jetaient un œil par l'entrebâillement de leur porte. Un tel vacarme s'était déjà produit auparavant. Le soir où le traducteur avait loué la 202.

— Mais que se passe-t-il ?

— Qu'est-ce que c'est que ce chahut ?

— Vous ne voyez pas que vous nous avez réveillés avec tout ce bruit ?

Tout le monde disait ce qui lui passait par la tête. Ce soir-là déjà, on avait entendu les mêmes réflexions.

Je ne m'étais pas aperçue que mes cris s'étaient changés en pleurs. Je n'en finissais pas de pleurer, recroquevillée dans le petit espace sous le comptoir.

Je savais bien qu'il n'y avait pas de quoi en faire un drame. Un fêtard s'était seulement fourvoyé. Cela ne servait à rien d'en rajouter en criant aussi fort.

— Hum, mademoiselle ne comprend pas la plaisanterie. Ça refroidit l'ambiance, hein ? continuait-il d'une voix boudeuse.

— Je suis vraiment navrée. Ce n'est encore qu'une enfant, vous savez. Cela a dû lui faire un choc. Je vais lui parler, ne vous en faites pas. Allez, messieurs-dames, reposez-vous bien. Excusez-nous pour le dérangement.

Ma mère essayait de se tirer de ce mauvais pas en étant toute gentille.

— Tu vas continuer comme ça longtemps ? On t'a seulement tripoté la poitrine, non ? Ce n'est pas un viol, tout de même ! Voyons, ce n'est rien du tout. C'est comme si une mouche s'était posée dessus. On se débrouillera demain pour obtenir une compensation financière.

Un cadavre de blatte gisait au milieu de la poussière accumulée sous le comptoir. Mes larmes tombaient à chaque clignement de paupières. Je finissais par ne plus savoir pourquoi je pleurais. L'ivrogne et les autres clients devaient être retournés dans leur chambre, car le silence était revenu dans le hall. Seule ma mère continuait à pérorer.

J'ai pensé que je pleurais parce que j'avais envie de retrouver le traducteur. Je désirais le voir, sentir la tiédeur de sa peau. Je voulais savourer l'instant où, lorsqu'il m'apercevrait, un sourire timide viendrait s'installer sur son visage habituellement fermé. Je voulais, dans la maison de l'île, m'immerger seule avec lui dans notre cérémonie secrète.

Alors que le lendemain tous mes désirs allaient être exaucés, cette perspective ne m'était absolument d'aucun secours. Je voulais le voir

tout de suite, et ce sentiment seul suffisait à m'attrister.

La femme de ménage m'a trahie. Elle n'est pas venue à l'Iris ce matin à son heure habituelle.

— Il paraît qu'elle a une indigestion. Elle a téléphoné tout à l'heure pour s'excuser, a dit ma mère.

— Comment je vais faire pour le dentiste ? ai-je demandé craintivement.

— Cela peut attendre demain ou après-demain. En tout cas, aujourd'hui, il faut que tu restes, j'ai besoin de toi. Nous sommes complet. Mais enfin, comment peut-on se permettre d'avoir une indigestion un jour où nous avons tant de travail !

Ah non, pas demain ni après-demain. C'est aujourd'hui que je dois absolument me trouver à deux heures devant l'horloge fleurie. J'aurais voulu lui crier cela au visage, mais je ne pouvais rien faire d'autre que d'obéir en silence à ce qu'elle me disait de faire.

— Allez, ne traîne pas, et quand tu auras fini de ranger la salle à manger, tu viendras m'aider à faire les lits, au moins dans une chambre.

Les ordres de ma mère me donnaient toujours le cafard. Elle m'accablait, me rendait misérable.

J'ai lavé la vaisselle du petit déjeuner des clients. J'ai jeté des bordures de tranches de jambon marquées de dents, noyé sous la mousse des cuillères poisseuses de yoghourt, versé dans l'évier du café refroidi.

Il y eut encore des clients pour descendre à cette heure-ci. Une jeune femme en short et débardeur qui lui faisait une grosse poitrine, et un homme à lunettes de soleil. J'ai précipitamment rincé la mousse sur mes mains. Ils m'ont commandé un expresso et un thé citron. Je leur ai répondu qu'il n'y avait que du café allongé à l'américaine, et la femme a fait la moue tandis que l'homme reniflait. J'ai sorti le citron que je venais de mettre au réfrigérateur pour en couper une tranche.

Ils n'ont pas cessé de se plaindre : Vous n'avez donc pas de confiture de myrtilles ? Le fromage est trop dur, faites-nous réchauffer les toasts, le couteau est sale...

Il y avait une montagne de vaisselle sale dans l'évier. La tasse dans laquelle la femme avait bu était marquée d'une épaisse couche de rouge à lèvres rose. J'avais beau la frotter à coups d'éponge, elle n'en finissait pas de s'en aller.

Les clients sur le départ commençaient à s'agglutiner dans le hall. Quelque part ma mère a crié trois fois mon nom : "Mari, Mari, Mari !" L'air frais matinal avait déjà disparu et le soleil dardait ses rayons dans la cour. Les clients ne cessaient d'actionner la sonnette de la réception avec irritation.

J'ai projeté la tasse maculée de rouge contre le rebord de la bassine

à vaisselle. Elle s'y est brisée dans un bruit cristallin.

La femme de ménage s'était certainement servie de la maladie comme prétexte. Elle avait deviné qu'aujourd'hui j'allais voir l'homme de la lettre et essayait de m'en empêcher. M'en voulait-elle parce que j'avais évoqué mon coffret en perles devant ma mère ? Désirait-elle ainsi me punir ? À moins que, comme pour le vol, elle n'eût du plaisir à m'embêter.

Je n'avais aucun moyen d'annuler mon rendez-vous. Il n'y avait pas de téléphone dans la maison du traducteur. Quoi qu'il arrive, il me fallait absolument quitter l'Iris avant deux heures. Je voulais faire tout ce que l'homme désirait.

Le gros des départs étant réglé, j'ai téléphoné à la femme de ménage en cachette de ma mère.

— Comment va votre ventre ? lui demandai-je.

— Merci de t'inquiéter pour moi, me répondit-elle complaisamment, avec me sembla-t-il l'assurance de quelqu'un qui est arrivé à ses fins.

— Vous n'auriez pas bu trop de bière par hasard ?

— Peut-être bien que oui. Avec la chaleur qu'il fait, ça peut s'expliquer.

— Maman n'était pas contente.

— Oh, elle n'est jamais contente.

— Pourquoi utilisez-vous la maladie comme prétexte ?

— Comme prétexte ?

Elle émit un petit rire en cascade comme si elle ne pouvait pas s'empêcher de trouver ça drôle.

— Arrête de dire des bêtises. Pourquoi serais-je obligée de mentir pour ne pas aller travailler ? Ce n'est pas en faisant ça que je vais gagner ma vie.

— Ne faites donc pas semblant de ne pas comprendre.

Le bruit de l'aspirateur s'est arrêté. J'ai rapproché le récepteur de ma bouche, l'ai recouvert de ma paume.

— Je sais ce que vous avez derrière la tête. Vous voulez me clouer ici pour m'empêcher d'aller chez le dentiste, c'est ça ?

— Quelle idiote tu fais ! Je m'en moque de ton dentiste. Que tu y ailles ou pas, ça ne me regarde pas. Le dentiste, c'est le dentiste. Un simple den-tis-te.

J'entendis dans le récepteur un choc de glaçons suivi d'un bruit de déglutition. Comme d'habitude, elle se goinfrait d'une manière abjecte et en plus elle n'essayait même pas de me le cacher.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je feins d'être malade ? J'ai vraiment mal au ventre, tu sais. J'ai tellement mal que je suis incapable de faire le ménage dans les chambres. D'ailleurs, ta mère a si bien compris qu'elle m'a autorisée à rester chez moi.

Elle devait parler la bouche pleine, car j'avais du mal à comprendre ce qu'elle disait, mais je n'en ai pas tenu compte et lui ai dit brusquement :

— Je veux que vous soyez à l'Iris avant une heure et demie.

— Excuse-moi mais c'est impossible.

— Vous avez compris ? À une heure et demie. Dernier délai.

— Cela ne me regarde pas.

— Si vous n'êtes pas là, je dis tout à maman. Je vous ai déjà prévenue, il me semble. Vous allez perdre de l'argent, et pas seulement celui d'une journée, mais de toute une vie.

Le bruit de l'aspirateur avait repris. À la place, le silence planait à l'autre bout du fil.

J'avais peur de l'entendre me répliquer que je n'avais qu'à la dénoncer si j'en avais envie. Elle espérait la rupture. Il lui suffisait de révéler que je sortais avec un homme. Même si elle ne savait pas encore que cet homme était un excentrique rejeté par toute la ville.

Pas de problème, tout va bien, me répétais-je pour me calmer. Puisque j'avais brûlé toutes ses lettres, il n'y avait aucune preuve. Et ce qu'elle faisait était répréhensible. Je n'aurais qu'à retourner son sac pour que mon coffret fasse aussitôt son apparition.

Je n'aurais qu'à la faire se déshabiller pour qu'elle se retrouve en combinaison.

Je m'adressai donc au silence pour lui porter le coup de grâce :

— Vous savez à quoi vous vous exposez si vous n'êtes pas là à une heure et demie.

Ce jour-là, il y a eu tellement de travail qu'on ne savait plus où donner de la tête. On n'a même pas eu le temps de déjeuner. La moquette dans les chambres, pleine de sable, était longue à nettoyer, et ma mère, énervée, ne faisait que crier après moi. De nouveaux clients sont arrivés alors que le ménage n'était pas encore terminé. Toutes sortes de gens téléphonaient : compagnie d'assurances, société de location de plantes décoratives, agence de voyages, professeur de l'école de danse, clients qui annulent, réservent, ne retrouvent pas leur chemin... En plus, les toilettes du deuxième étage étaient bouchées, si bien qu'une odeur nauséabonde flottait dans l'hôtel. On a tout de suite appelé le réparateur, mais ça a pris un temps fou. Les clients à qui on ne donnait pas accès à leur chambre se pressaient autour de moi, me harcelaient de leurs récriminations. Les chambres qui sentaient mauvais, la chaleur incommodante, une coupure au pied sur les rochers, ils me faisaient grief de tout comme si c'était ma faute.

C'était à cause d'un slip féminin qui avait bouché la tuyauterie de la 301. La chambre du couple arrivé en dernier le matin même à la salle à manger. Un slip de forme indécente, bien dans le style de cette femme. Il avait absorbé les eaux usées, petite boule chiffonnée coincée

au fond des toilettes.

Il n'était pas loin d'une heure et demie. Le traducteur avait-il déjà quitté l'île ? Avait-il pris le bateau comme d'habitude, vêtu de son veston étouffant et de sa cravate nouée serré autour du col de sa chemise amidonnée ? Je ne quittais pas la pendule des yeux. Je ne pensais qu'à lui, tout en m'excusant auprès des clients.

La femme de ménage n'en finissait pas d'arriver. Je jetais un coup d'œil dans la cour à chaque fois que je croyais entendre du bruit à l'entrée de service, mais c'était un chat qui traînait.

— Aah, j'ai faim. Je n'en peux plus. Va donc nous préparer quelque chose, a dit ma mère. Je suis allée dans le fond réchauffer une boîte de curry. Pendant ce temps-là, des clients arrivaient. Je mangeais debout dans l'entrée. Le temps que je revienne de la réception, le curry avait complètement refroidi.

L'aiguille de la pendule allait dépasser la demie. La femme de ménage n'était toujours pas là. Avait-elle vraiment l'intention de me sanctionner jusqu'au bout ? Désormais, même en courant, je n'arriverais pas à l'heure. Malgré tout, j'étais là en train de manger. Cela me rendait malade. Je me suis forcée à avaler le curry froid qui restait dans mon assiette.

— Ne vois-tu pas que les nappes n'ont toujours pas été lavées ? Dépêche-toi, sinon elles n'auront pas le temps de sécher d'ici demain matin.

Se remplir l'estomac ne l'avait pas calmée. Elle a claqué la porte, est montée voir au deuxième comment ça se passait.

J'ai lavé les nappes. Les ai fait tremper dans de l'eau javellisée pour enlever les taches de beurre, confiture et jus d'orange, avant de les amidonner. Les ai étendues dans la petite cour pleine d'aèdes après les avoir passées à l'essoreuse. Quatre sur la perche du haut, trois sur celle du dessous, en faisant bien attention à ce qu'elles ne soient pas accrochées de travers, en les pliant à exactement vingt centimètres du bord et en les fixant avec deux pinces à linge. Pas dix ni trente centimètres. Pas une ni trois pinces à linge. Selon les instructions de ma mère.

Je ne savais pas moi-même pourquoi je ne laissais pas tomber les nappes afin de me précipiter à la rencontre du traducteur, ni pourquoi je me comportais d'une manière aussi craintive en présence de ma mère. L'idée de ne pas le voir et celle que ma mère apprenne tout m'étaient également insupportables. J'avais l'impression que l'air autour de moi se raréfiait à toute vitesse, devenant vite irrespirable. Il aurait suffi que la femme de ménage arrive pour que tout se passe bien.

Il m'était douloureux de regarder la pendule. Impitoyable, elle dépassa deux, puis trois heures. Plus les aiguilles avançaient, plus mon

ressentiment envers elle grandissait.

La silhouette du traducteur se détachait sur fond de nappe immaculée. Debout, face au garçon jouant de l'accordéon, au milieu de la place que rien ne protège des rayons du soleil. Des pièces brillent dans l'étui. La triste mélodie ne parvient pas aux oreilles des vacanciers. Il est le seul qui s'abandonne à la musique.

De temps à autre il jette un coup d'œil à sa montre. Penche légèrement la tête, cligne des yeux, ébloui, cherche à voir si je n'arrive pas en courant sur le front de mer. Alors que les rues débordent de monde, la seule silhouette que l'on n'y voit pas est la mienne. Il regarde alternativement sa montre puis l'horloge fleurie. Comme si sa montre pouvait ne plus marcher.

Il imagine plusieurs hypothèses. S'est-elle trompée de jour ? N'aurait-elle pas reçu ma lettre ? N'est-elle pas brusquement tombée malade ? Et il tend à nouveau l'oreille à l'accordéon.

Je tirais de toutes mes forces sur les nappes pour les défroisser. Je n'avais plus le courage de regarder l'heure. Le traducteur avait dû renoncer et retourner sur son île. J'espérais au moins de tout mon cœur qu'il n'aille pas penser que je ne l'aimais plus. C'est ce que je souhaitais. Et je me suis accroupie sous les perches de l'étendoir.

Depuis la veille il ne se passait que des choses tristes. À chaque fois que j'évoquais sa silhouette, la tristesse finissait toujours par l'emporter sur l'amour.

Je me demande combien de temps je suis restée sans bouger. J'ai entendu la voix de ma mère provenir de la cuisine. Chocs de vaisselle, grincements de chaises déplacées, bruits de pas, rires étouffés. C'était elle. La femme de ménage était arrivée.

Je me suis essuyé le visage à la nappe qui pendait devant moi, me suis précipitée vers la cuisine.

— Et comment vous sentez-vous ?

— Après une demi-journée de diète, ça va mieux.

— Il ne fallait pas vous forcer.

— Je voulais seulement voir comment ça se passait.

— Heureusement que vous êtes là. Il y a un tel remue-ménage aujourd'hui.

Elle était en train de nouer son tablier tout en conversant avec ma mère. Nos regards se sont brièvement croisés alors que je l'épiais à la porte de la cuisine. Elle m'a lorgnée du coin de l'œil comme pour mieux me signifier qu'elle avait respecté sa promesse et ne me laisserait pas la dénoncer sans rien faire.

— Maman, j'ai lavé les nappes. Est-ce que je peux vous laisser toutes les deux pour faire un saut chez le dentiste ? Je ne peux pas tenir davantage, ai-je débité d'une seule traite avant de me précipiter dehors, non sans avoir repoussé le regard de la femme de ménage.

VII

— Ma tenue est épouvantable... Ne ris pas.

J'ai rattaché mes sandales, tapoté ma jupe pour en faire tomber la poussière.

— Pas tant que ça, m'a gentiment répondu le traducteur.

— En tout cas, je n'ai pas arrêté de courir.

Ma voix était saccadée tellement j'avais du mal à reprendre mon souffle. Mon corsage était humide de transpiration, le devant de ma jupe qui s'était mouillé pendant la lessive n'avait pas eu le temps de sécher, et mes jambes étaient semées de traces rouges de piqûres de moustiques.

— Au contraire, tu es encore plus mignonne que d'habitude.

Il a passé son bras autour de mes épaules comme s'il voulait apaiser ma respiration.

Voilà, c'est ça, ai-je pensé. C'était ce geste de sa part que je désirais au fond de moi.

La place était toujours aussi animée mais le soleil déclinait. La moitié de l'horloge fleurie était dans l'ombre et les dalles menant aux remparts commençaient à disparaître sous l'assaut des vagues.

— J'ai trois heures de retard. Excuse-moi. Tu m'as attendue tout ce temps ?

— Ce n'est pas grave.

— Je n'arrivais pas à me libérer. Je ne pensais pourtant qu'à me précipiter vers toi. J'en devenais folle.

— Tu n'as pas fait l'impossible pour sortir, au moins ?

— J'ai dit que j'allais chez le dentiste. Alors nous avons à peu près le temps qu'il faut pour soigner une carie.

— Dans ce cas, allons chez un dentiste où il y a un monde fou.

Son visage était aussi serein que s'il n'avait pas attendu debout pendant des heures en pleine chaleur. Il n'était pas marqué par le soleil, sa cravate n'était pas desserrée.

Hors de l'île, il ne me faisait pas de reproches. Il acceptait tout. Alors que dans la pièce entourée de livres russes, il ne me passait rien.

Nous avons pris une rue s'écartant du front de mer et le ressac s'est fait soudain plus discret. De chaque côté se succédaient des boutiques de curiosités, cafés-restaurants, hôtels plus petits mais bien plus jolis que l'Iris, photographes vendant des pellicules et se chargeant du développement. Les menus du dîner n'allaient pas tarder à être affichés à l'entrée des restaurants. Les touristes qui revenaient de la mer se promenaient tranquillement tout en exposant leur peau rougie par le soleil à la fraîcheur du vent.

On apercevait parfois la mer entre deux bâtiments. Elle s'étirait en continuité avec le ciel. Une musique joyeuse commença à se faire entendre à partir du moment où nous avons dépassé l'atelier de réparation des bateaux à moteur. Des panneaux avec une flèche rouge se succédaient sur le trottoir, tandis que les arbres étaient maintenant décorés de drapeaux de tous les pays et de petites ampoules multicolores. Un groupe compact de cinq ou six enfants nous dépassa.

— Une fête !

Le terrain vague des entrepôts, d'habitude abandonné, avait été transformé en parc d'attractions. Manèges, autos tamponneuses, petit train, labyrinthe de miroirs, baraques foraines. Toutes ces attractions arboraient des couleurs criardes et certaines s'élevaient en l'air au rythme de la musique, tandis que d'autres attiraient le chaland avec leurs lumières éblouissantes. Le ressac comme le soleil couchant n'arrivaient pas jusque-là.

Nous y sommes allés main dans la main.

Un pierrot nous a tendu les tickets en nous souhaitant la bienvenue.

En face de nous se dressait une scène ronde semblable à un gâteau d'anniversaire, au milieu de laquelle se produisait une fanfare. Au début, j'ai cru qu'il s'agissait d'automates, mais en regardant avec plus d'attention, j'ai vu que c'étaient de vrais hommes. Le trombone m'a fait un clin d'œil. Ils tournaient en rond sur le podium tout en jouant de leur instrument.

La musique se prolongeait interminablement. Elle était en mineur, bien que débordant d'allégresse. C'était un curieux morceau, un peu comme la danse d'un paon fou.

— Papa m'y a souvent emmenée quand j'étais petite.

— Ça se bousculait autant qu'aujourd'hui ?

— Oui. Tout le monde attendait ce jour-là. C'était la fête.

Nous étions obligés de parler joue contre joue si nous voulions nous entendre.

Les gens formaient de longues queues devant les manèges. Des odeurs de nourriture flottaient çà et là. Le traducteur avait pour chaque attraction le même regard que s'il contemplait un étrange paysage. J'avais oublié la précipitation de l'Iris. Je ne transpirais plus, ma jupe était sèche.

— Si nous faisons un tour, sur n'importe lequel ?

— Je t'attends là, va t'amuser sur celui que tu veux.

— Ah non. Ce n'est pas drôle si je suis toute seule. Regarde. Ici personne n'est seul.

Nous sommes montés dans un avion qui avait la forme de Dumbo. Il était peint d'une jolie couleur bleu ciel, sa trompe pointait vers le haut et ses grandes oreilles plates étaient bien étalées. Nous avons pris place sur des petits sièges, les pieds sur les oreilles. Genoux pliés,

épaules rentrées, nous avons réussi tant bien que mal à nous y asseoir.

Le traducteur ne semblait pas très à l'aise. Il avait peut-être peur de froisser son veston, car il ne cessait de tirer dessus en divers endroits. Bientôt une sonnerie retentit, des câbles grincèrent, et l'avion s'éleva dans les airs. Surpris, le traducteur laissa échapper un cri.

— Ça commence seulement, lui ai-je dit en riant. Tu n'es jamais monté sur ce genre d'engin ?

— Non.

— Pourquoi ? Je n'arrive pas à croire que tu ne sois jamais allé dans un parc d'attractions.

— Je ne sais pas. C'est seulement que je n'en ai pas eu l'occasion... En plus je ne suis pas très à l'aise en hauteur.

L'avion s'est brusquement mis à tourner. J'ai poussé un cri de joie. Me suis fermement agrippée à la poignée tellement j'avais peur d'être éjectée. Il y avait des courants d'air, ma jupe se soulevait. Le peu de cheveux qui restaient sur le front du traducteur s'est dressé sur sa tête.

Il y avait un reste de clarté dans le ciel, mais à l'ouest, le soleil s'apprêtait à être aspiré doucement dans les ténèbres sous la ligne d'horizon. Une lune blanche flottait juste au-dessus des remparts.

Vue d'en haut, la mer semblait réduite. L'île y était allongée tranquillement, somnolente. Les lumières qui éclaboussaient l'intérieur du parc ne faisaient qu'une. Et en son centre, la fanfare continuait imperturbablement à jouer sa musique interminable.

— Dis, ça va ? C'est amusant, n'est-ce pas ?

Le traducteur n'a rien répondu, s'est contenté d'acquiescer, les yeux fermés.

On voyait le cap, le bateau. À l'endroit de l'Iris, les bâtiments se pressaient les uns contre les autres, si bien que je n'arrivais pas à le repérer. Tout tournait en même temps que nous.

À sa descente de l'avion, il chancelait.

— Tu ne te sens pas bien ? lui demandai-je.

— Ça va.

Il a remis ses cheveux en ordre et nous sommes repartis main dans la main à travers le parc.

Plus le soleil descendait, plus le nombre de visiteurs augmentait. Les enfants, des ballons ou des barbes à papa à la main, poussaient des cris stridents, tout excités. Des saltimbanques brisaient des chaînes entourant leur torse ou crachaient du feu. Un bébé voyant cela s'est mis à hurler de peur, tandis que des amoureux, indifférents aux regards, se serraient dans les bras l'un de l'autre ou s'embrassaient. Chaque rafale de vent soulevait du sol du pop-corn ou des moitiés de tickets. Un feu d'artifice fut lancé quelque part, un chien lâché par son maître courait partout, des flashes d'appareils photo clignotèrent.

La main du traducteur était douce. J'avais l'impression qu'elle allait engloutir la mienne. Avec moi, elles s'acquittaient de toutes sortes de tâches : caresser les cheveux, préparer le thé, dénuder, ligoter. À chaque fois, elles se transformaient en une créature différente.

Le bras qui m'enveloppait était-il celui qui avait tué sa femme ? Cela me tracassait de temps en temps. Je n'avais pas du tout peur. Je ne savais si elle avait été étranglée, poignardée ou empoisonnée, mais je pouvais imaginer la beauté de ses doigts sur le moment. Je pouvais me représenter l'expression de ses articulations comme le dessin de ses sombres vaisseaux sanguins sous la peau.

Nous avons mangé une glace à l'italienne, adossés à la rambarde d'un manège.

Il a observé un certain temps le cône en spirale partagé équitablement entre la vanille et le chocolat.

— Ça fond si on ne mange pas rapidement.

— Je trouve qu'elle a une forme intéressante.

— C'est juste une glace. Elle n'a rien de spécialement intéressant.

— Je n'en mange pas souvent, tu sais.

— Tu n'as qu'à croquer dedans d'un seul coup. Comme ça, regarde.

Je mangeai, bouche grande ouverte, sans me soucier de me salir le visage. Lui la tenait discrètement dans la main gauche pour ne pas briser le cornet et la portait jusqu'à sa bouche pour en lécher l'extrémité d'un air légèrement mal à l'aise. Lorsqu'une goutte de crème tomba sur son pantalon, il se précipita pour la frotter avec son mouchoir.

Manger une crème glacée aurait pourtant dû être bien plus facile que de me mettre nue pour me ligoter..., pensais-je tout en l'aidant à nettoyer la tache.

— On en mangeait toujours avec papa quand on venait ici. J'avais le droit à un seul tour de manège et à manger une seule chose. C'était convenu entre nous. Maman me le rappelait systématiquement au moment de partir. "Un seul, c'est compris ? Et n'essaie pas de ruser", disait-elle.

— Pour quelle raison ?

— Uniquement pour ne pas dépenser, je suppose. Mais papa m'accordait toujours une faveur supplémentaire en cachette. Et ce qui me plaisait le plus, c'était tout le temps que je passais à réfléchir à ce que j'allais choisir, tout en marchant dans le parc. Une pomme d'amour ou le stand de tir, ou alors le château hanté... J'avais l'impression qu'un bon génie m'avait proposé de réaliser un vœu. Et papa attendait patiemment près de moi qui hésitais. Indéfiniment, jusqu'à ce que je me décide.

Derrière nous passaient et repassaient une multitude de chevaux de bois. L'avion de Dumbo continuait à parcourir le ciel. Le soleil était

couché, le ciel outremer, mais l'éclat des décorations électriques était trop vif pour qu'on puisse voir les étoiles. Une baudruche poussée par le vent s'en allait, disparaissant vers la mer.

— Tu aimes ton père, a remarqué le traducteur.

— Mais il est mort, ai-je souligné en enlevant un grain de maïs collé à mon corsage. J'avais huit ans. Il en avait trente et un. Tout le monde pleurait en disant qu'il était bien trop jeune.

— Ah bon ?...

Il avait baissé les yeux sur la tache de son pantalon.

— Il était ivre, il s'est battu et a reçu un coup à la tête. Mais on ne sait pas exactement ce qui s'est passé parce qu'il n'y avait pas de témoin. En tout cas, on l'a découvert par terre près de la sortie de secours du cinéma, couvert de sang. Tout le monde y est allé de son petit commentaire : le sang jaillissait de son nez, de ses oreilles, par tous les trous de son visage, sa tête était fendue et sa cervelle avait giclé partout, alors qu'ils ne l'avaient même pas vu.

Il faisait des efforts pour essayer de finir sa crème glacée sans se salir les mains. Il fit une bouche en cul de poule, croqua l'extrémité de son cornet, tira la langue de toutes ses forces.

— En réalité, ce n'était pas aussi terrible que ça. C'est vrai qu'il était bouffi et plein de bleus, mais une fois nettoyé avec une serviette humide, il avait un regard étonnamment vif. Ses cils se dressaient, le blanc de ses yeux n'était pas trouble, et il avait des pupilles si transparentes qu'on aurait pu distinguer le fond de ses yeux. J'avais l'impression qu'il allait se tourner vers moi et me dire : "Ah, Mari, excuse-moi de t'avoir fait peur."

Une sonnerie a retenti, les chevaux de bois se sont arrêtés. Les gens se dirigeaient à regret vers la sortie. Ils croisaient des enfants impatients se précipitant pour monter sur le cheval qui leur semblait le plus beau et le plus impressionnant. Et bientôt, après une seconde sonnerie, la musique reprenait, les chevaux s'ébranlaient. La même chose se répétait. Rien ne venait troubler cette répétition. C'était comme si nous nous étions égarés dans un coin, poussés par le vent.

— Maman a fait tout ce qu'elle a pu pour essayer de retrouver le meurtrier. Pour lui extorquer des dommages et intérêts. En vain. Celui qui avait frappé papa n'était nulle part.

Je secouais la tête.

— Tu as déjà vu des cadavres ? lui ai-je demandé. "Quoi ?" a-t-il répliqué en s'essuyant la bouche avec son mouchoir.

— Des cadavres. Des cadavres humains.

— On appelle ça des corps, plutôt.

— Non. Je ne parle pas des malades qui ont épuisé leur vie et sont morts peu à peu. Mais de ceux qui brutalement voient tomber le couteau de la mort et se retrouvent transpercés sans avoir eu le temps

de fuir. Ce n'est même pas la peine de se demander pourquoi c'est tombé sur eux et non sur ceux de derrière ou d'à côté. C'est irrémédiable. Je veux parler des cadavres morts de cette façon.

L'homme a posé son mouchoir à l'envers sur ses genoux et l'a replié en prenant tout son temps. Il a passé plusieurs fois sa langue sur ses lèvres, comme s'il craignait d'avoir des restes de glace et de cornet collés autour de la bouche.

— Oui. Plusieurs fois, même.

— Lesquels ?

— Bombardements, suicide sur la voie ferrée, accident de la circulation, ce genre-là, quoi.

Il me donnait l'impression de ne pas trop vouloir me répondre. Il appuyait sur ses tempes pour tenter de démêler le fil d'une histoire compliquée comme s'il se demandait d'où elle provenait.

— Explique-toi un peu.

— Pourquoi ?

— Parce que.

Je pensais que sa femme devait être au nombre des cadavres.

— C'est vrai, il y a environ une dizaine d'années, j'ai vu un enfant mourir en tombant du bateau.

— Oui, raconte-moi cette histoire.

Je me suis rapprochée, me suis appuyée contre lui. Il a penché légèrement la tête pour mieux me permettre de poser la mienne, tandis que son bras m'entourait les épaules. La clôture a vacillé. En levant les yeux, j'apercevais un peu de barbe qui avait échappé au rasoir, des traces de coupures et la ligne volontaire de son menton.

— C'était un petit garçon adorable d'environ quatre ans. À la peau claire et aux cheveux frisés. Alors qu'il se tenait sagement assis à côté de sa mère sur un banc du pont, il a suffi d'un hasard malencontreux, peut-être a-t-il voulu voir les mouettes en train d'attraper des poissons, à moins qu'il n'ait été attiré par le ski nautique, il s'est mis à courir vers l'arrière du bateau, et en un clin d'œil est passé par-dessus le parapet et tombé dans la mer. Il n'avait pas spécialement échappé à la surveillance de sa mère. Il était sous le regard de tous ceux qui se trouvaient là. Et pourtant, il est tombé en décrivant une jolie courbe et dans une magnifique gerbe d'eau, comme s'il avait été kidnappé par un démon marin.

Sa voix faisait vibrer ses omoplates.

— Alors ?

Ma propre voix arrivait sur son cou.

— Pour être plus précis, je n'ai pas vu son cadavre. Je l'ai seulement aperçu ballotté par les vagues lorsqu'il a coulé. Il ne m'a pas semblé souffrir. Il avait plutôt l'air étonné. Un peu comme s'il réfléchissait courageusement à la raison pour laquelle il se trouvait là.

Sa mère criait son nom, des badauds s'étaient rapprochés et un membre de l'équipage a lancé une bouée mais tout cela ne lui a pas été d'une grande utilité. Bientôt une grosse vague l'a recouvert, des paquets d'écume blanche l'ont submergé et il a coulé.

— On a retrouvé son cadavre ?

— Non.

Il secouait la tête. Je sentais le moindre de ses gestes se propager à travers son épaule qui touchait ma joue. Sa voix passée au filtre de ses os me paraissait beaucoup plus profonde que d'habitude. On aurait dit qu'elle remontait du fond de la mer.

— Ah bon..., ai-je répondu.

Quelqu'un fit un faux mouvement, le sol fut éclaboussé de soda. Surpris, un pierrot qui vendait des baudruches fit un bond en arrière et chuta. Des rires fusèrent, aussitôt avalés par la musique de la fanfare. Le soleil était couché, un vent agréable soufflait par intermittence. Les drapeaux, les feuilles et les lampions qui éclairaient les stands se balançaient.

Je me représentais le garçon pourrissant lentement dans l'obscurité du fond de la mer. La chair déchiquetée comme celle d'un poisson gonflé d'humidité, les cheveux détachés du crâne avec la peau. Lèvres, paupières, oreilles, nez se désagrégeant à tour de rôle, avant que les globes oculaires ne finissent par se détacher. Doigts flottant au gré des ondulations provoquées par les poissons attirés.

Après un certain temps, le calme revient quand les poissons ont terminé leur banquet. Les os blancs luisent faiblement tout au fond de la mer où ne parviennent pas les rayons du soleil. Et je nous regarde, moi et le traducteur, tournés vers l'île. Avec deux trous à la place des yeux.

— Malgré tous ces gens autour de nous, j'ai l'impression que nous sommes seuls au monde, dis-je.

— Nous sommes toujours seuls tous les deux. Nous n'avons besoin de rien.

Il a passé la main dans mes cheveux. Ils étaient moites, mais toujours à peu près bien coiffés. De l'autre main, il avait saisi son pantalon, et frottait la tache avec énergie. Ce n'était pas ainsi que la saleté s'en irait, cela aggraverait plutôt la situation, pour autant ses doigts ne cessaient de s'activer. C'était d'un négligé difficilement acceptable au milieu d'une tenue impeccablement soignée. Je me demandais avec inquiétude si le tissu n'allait pas finir par se déchirer. Les doigts qui caressaient les cheveux étaient doux, tandis que les autres débordaient d'agressivité.

Les saltimbanques crachaient des flammes de plus en plus grosses. Des ânes avec des enfants sur le dos sont passés devant nous d'un pas nonchalant. Le mince croissant de lune tout à l'heure encore argenté

brillait maintenant d'une lueur orange.

VIII

Ce fut un été chaud. Le plus chaud que j'aie jamais vécu.

Dans la journée, il suffisait de quelques instants à l'extérieur pour que les intenses rayons du soleil provoquent des éblouissements. La lumière était tellement forte que la plage et même la mer avaient des reflets jaunes. Plusieurs personnes furent victimes d'insolation aux endroits réservés à la baignade et on entendait la sirène des premiers secours parvenir jusqu'à l'Iris.

À l'Iris, on entendait tout au long du jour les douches fonctionner quelque part dans les chambres. La végétation dans la cour était au plus mal, les cigales ayant élu domicile sur l'orme du Caucase ne cessaient de striduler désagréablement, des fissures apparaissaient sur la statue de la fontaine.

Le matin au réveil, un soleil toujours de la même couleur s'élevait au même endroit. La radio diffusait à répétition des bulletins météorologiques alarmistes. La conversation des clients à la table du petit déjeuner tournait autour de la chaleur non sans une certaine lassitude, mais ils se rendaient néanmoins à la plage. Un yoghourt que j'avais oublié de placer au réfrigérateur pourrit en une nuit. Ma mère et la femme de ménage prétextaient la chaleur pour boire de la bière à longueur de journée, travaillant le rouge aux joues. La température ne faiblissait même pas le soir venu, il n'y avait pas une goutte de pluie, pas un souffle de vent.

Rien ne laissait supposer la marche des saisons. Au point que l'on avait l'impression que l'été allait durer toute la vie.

Ce jour-là, le traducteur m'ordonna de lui mettre des chaussettes.

— Rien qu'avec la bouche, me dit-il.

Je n'ai pas très bien compris ce qu'il voulait dire. Troublée, ne sachant comment faire, j'ai promené craintivement mon regard dans la pièce en essuyant la transpiration sur mon front.

— Sans les mains.

J'ai précipitamment mis mes bras derrière mon dos. Je n'avais jamais senti à quel point ils pouvaient se révéler gênants.

J'avais terriblement peur. Pas qu'il me fasse du mal, mais de ne pas être capable d'exaucer son désir. N'allais-je pas finir par ne plus lui être d'aucune utilité ? Ne pas pouvoir me soumettre à un seul de ses ordres n'allait-il pas annihiler les mots d'amour qu'il avait écrits dans ses lettres ? Toutes sortes d'idées plus effrayantes les unes que les autres germaient dans mon esprit.

— Dis-toi que tu n'as plus de mains.

Il m'a donné un coup de pied dans le dos, j'ai perdu l'équilibre et

suis tombée à quatre pattes sur le sol.

Son geste, bien qu'extrêmement rapide, s'est fixé durablement dans un coin de mon regard. Il avait légèrement levé le pied droit, avant de lui faire décrire une courbe élégante, visant le milieu de mon dos. Ce fut un instant de grâce fugitive. Dans la mesure où nous nous trouvions sur l'île, il pouvait disposer de mon corps aussi librement que moi.

— Si tu veux essayer la transpiration, lèche.

Il pointait du bout de l'ongle mes seins qui pendaient sans défense.

Tous mes vêtements étaient abandonnés en tas sous le bureau. Dessus, comme d'habitude, était rangé son matériel. Le roman de Marie, les dictionnaires et le cahier. Je ne savais pas si la traduction avait avancé ou non. J'avais bien l'impression que quelques pages avaient été tournées, mais j'avais beau regarder, il me semblait aussi que c'étaient les mêmes caractères qui se pressaient sur les pages du cahier.

Il m'avait déshabillée avec habileté. Sa brutalité ne lui faisait perdre en rien son élégance, et il avait d'autant plus de distinction qu'il me couvrait de honte. Il me dénuda comme un parfumeur effeuille une rose, un joaillier force une huître pour y rechercher une perle.

J'ai léché la transpiration de mon visage en tirant la langue au maximum, au point que les muscles étirés de ma gorge me provoquaient des haut-le-cœur. Et pour les endroits que je n'arrivais pas à atteindre, je me suis frottée contre le tapis. Ça piquait. Et mon dos me lançait, à l'endroit où il m'avait donné un coup de pied.

— C'est bon.

Vu du sol, il était grand. Sa carrure et sa poitrine en imposaient. Mais il ne pouvait pas dissimuler les rides de son cou flasque. Elles bougeaient au rythme des paroles qu'il proférait.

— Allez, les chaussettes. Vite.

Toujours à quatre pattes, je me suis dirigée vers la chambre. Arrivée devant l'armoire, je me suis redressée pour essayer de l'ouvrir, ai reçu un autre coup de pied.

— Combien de fois faut-il te le répéter ? J'ai dit sans les mains.

Je me trouvais lamentable. Comment avais-je pu réitérer la même erreur, alors qu'il m'avait pourtant prévenue ? Non, je n'avais pas de mains. Je n'en avais jamais eu.

Dans ma bouche, la poignée de l'armoire avait un drôle de goût. Elle était dure et rugueuse. J'avais beau tirer, la porte ne s'ouvrait pas.

Derrière moi, il m'observait, les bras croisés. Je sentais son regard perçant sur mes fesses. Il en détaillait les moindres recoins. Il avait une connaissance bien plus profonde que la mienne des nuances de ma peau, son relief, l'emplacement des grains de beauté, les courbes subtiles.

La serrure grinça enfin, la porte s'ouvrit. Il s'en dégagait une odeur d'antimite. Elle était à moitié vide, n'y étaient accrochés que trois costumes, un manteau et quatre cravates. Tout était placé à intervalles réguliers, de manière à ce que les vêtements gardent leur forme et ne se froissent pas. L'un des costumes était recouvert d'une housse de pressing. J'ai tout de suite vu qu'il s'agissait de celui qui s'était taché de crème glacée au parc d'attractions.

J'ai cherché des chaussettes mais il n'y en avait pas. J'avais beau scruter le fond de l'armoire, il n'y avait là que l'étendue des ténèbres.

J'entrepris donc d'ouvrir un à un les tiroirs. Toutes les poignées étaient mouillées de salive. Il y avait une quantité de petits tiroirs. Mon corps, privé de l'usage de mes mains, était incroyablement démuni. Il était déséquilibré, pitoyable et disgracieux.

Il y avait des épingles de cravate, des chemisettes. Il y avait aussi des mouchoirs.

Tout était fortement imprégné d'odeur d'antimite. Seules les chaussettes n'étaient pas là. J'ai commencé à m'énerver. J'ai repoussé les mouchoirs, fourragé sous les chemises. Et tout cela uniquement avec le menton.

J'avais peur de mettre du désordre dans le contenu des tiroirs arrangé au millimètre près, mais j'étais encore plus effrayée à l'idée de ne pas pouvoir lui donner ce qu'il me demandait. Il n'essayait pas du tout de m'aider, ni de me trouver des excuses.

Dehors, tout était saturé par la lumière de l'été. Les rideaux pendaient toujours aussi mollement. La moitié de la pelouse était décolorée sans doute à cause de la chaleur, tandis que la terrasse était nettement partagée entre l'ombre et le soleil. Il n'y avait pas la moindre présence humaine, pas une stridulation de cigale, et le ressac non plus n'arrivait pas jusqu'à nous.

Je suis arrivée enfin au tiroir le plus petit qui se trouvait tout en bas. Je me suis couchée sur le ventre, ai tendu le cou, l'ai ouvert avec peine. Il y avait là montre de gousset, montre-bracelet, boutons de manchettes, étuis à lunettes et autres accessoires. Et tout au fond, j'ai trouvé quelque chose d'étrange. C'était un foulard de femme.

Un foulard en soie, rose pâle, à motifs floraux. Il était là, dissimulé au fond du tiroir. C'était le seul objet qui ne paraissait pas à sa place dans cette armoire. Il semblait avoir été placé là à l'écart du reste. Non seulement parce qu'il était féminin, mais pour une autre raison, et c'était ce qui m'avait alertée.

J'entrepris de le sortir. Je compris aussitôt. Le foulard était semé de taches sombres et le bord en était cruellement déchiré. J'ai tout de suite su que c'était du sang.

— Pas ça, a-t-il crié, en l'arrachant de ma bouche au moment où je relevais la tête sous le coup de la surprise.

Ça m'a brûlé les lèvres tellement le geste avait été brutal.

— Pourquoi tu ne m'écoutes pas ? Je t'ai dit des chaussettes, non ?

Il m'a frappée. A posé un genou à terre, m'a giflée plusieurs fois. Le bruit sec se répercutait dans le calme ambiant. Un liquide tiède s'est répandu sur ma langue, affluant aux commissures de mes lèvres. Je ne savais pas que le sang pouvait être ainsi, tiède et doux.

— Tu te mêles de ce qui ne te regarde pas... Tu n'es qu'une empotée. Une cochonne. Une chienne incapable.

Sa voix, rauque, qu'il ne contrôlait plus, tremblait de colère. Elle semblait sur le point de franchir ses limites, comme lorsqu'on avait refusé de nous servir au restaurant. Ses genoux, ses lèvres et l'extrémité de ses doigts étaient secoués de spasmes, tandis que des vaisseaux palpaient à ses tempes. La ligne continue qui le délimitait se déformait, se lézardait, livrant le passage à une colère qui ne demandait qu'à jaillir à l'infini.

— Je te demande pardon. Je ne savais pas que c'était si important pour toi. Je me demandais ce que c'était, et je voulais seulement le voir de plus près. Excuse-moi. Je ne le ferai plus. Je t'en supplie, pardonne-moi.

— Tu veux savoir ce que je fais à ceux qui n'obéissent pas à mes ordres ? Attends, tu vas voir.

Il m'a redressée à coups de pied dans les flancs, m'a allongée sur le dos, a passé le foulard autour de mon cou.

— Je vais te montrer ce dont je suis capable. Tu vas me le payer.

Il m'étranglait. Le foulard s'enfonçait profondément dans ma gorge sans trouver de résistance. Les os, les tendons et la chair mêlés produisaient un son désagréable, une sorte de chuintement. J'avais du mal à respirer. Je pouvais toujours essayer de le supplier, je n'avais plus de voix. Je me suis débattue, l'ai saisi aux poignets pour essayer de lui faire lâcher prise, en vain.

Je ne voyais pas son visage, mais aux articulations de ses doigts qui me serraient la nuque, ses gémissements, son souffle sur mes cheveux, je comprenais que sa colère n'était pas ordinaire. J'avais beau essayer de tenir le coup, il ne lâchait pas prise.

— C'est de ta faute. Pourquoi est-ce que tu résistes ? Pourquoi est-ce que tu n'écoutes pas ?

Il continuait à répéter la même chose comme s'il proférait une malédiction.

L'atmosphère étouffante qui saturait la pièce devenait de plus en plus épaisse. La mer, que j'apercevais par la fenêtre, s'éloignait de l'autre côté du ciel. Sa voix, pareillement, n'arrivait plus jusqu'à moi. La douleur au fond de mes yeux fut bientôt remplacée par une vague de chaleur. Ma difficulté à respirer, tout entière absorbée dans cette chaleur, se réduisit à la sensation d'avoir les yeux écrasés entre ses

maines alors qu'il était en train de m'étrangler.

Mes jolis petits yeux étaient enveloppés dans ce vieux foulard en lambeaux. Il en nouait et renouait les bords en faisant bien attention à ne pas les faire tomber. Dès qu'il était prêt, il les déposait sur sa paume et commençait à serrer lentement. Je goûtais pleinement la sensation des membranes qui éclatent, des lentilles qui se fendent et de la matière interne qui se répand. La chaleur de mon corps se transmettait à ses paumes à travers le foulard. Dans un chuintement, la rétine, l'iris ou le cristallin, qui avaient résisté jusqu'au bout, s'écrasaient et, pour finir, mes yeux perdaient leur forme première. Et de nouvelles taches faisaient leur apparition sur le foulard.

Après le bruit, les couleurs disparaissaient. L'obscurité s'étendait alentour. Comme au fond de la mer. Je ne m'étais pas aperçue que la douleur avait disparu. Des ténèbres glacées, plutôt agréables, pesaient sur mon corps. À tel point que j'avais envie de rester ainsi éternellement.

Les yeux du garçon tombé du bateau roulaient. Je voyais bien, alors que j'aurais dû ne plus avoir d'yeux.

Allais-je mourir ? J'en prenais conscience pour la première fois. Que sa femme avait certainement été tuée de cette manière.

— Oui, tu es douée.

Il serrait mes joues entre ses mains comme pour mieux me récompenser.

— Tu n'aurais pas souffert en faisant comme ça dès le départ.

Les chaussettes étaient pelucheuses, le talon usé, l'élastique détendu. Elles sentaient le champignon sec. Je les avais trouvées dans le tiroir à côté de celui du foulard.

C'était la première fois que je voyais ses pieds nus. Et pas seulement ses pieds. Jusqu'alors, je n'avais jamais rien vu de ce qui était dissimulé sous ses vêtements. Les battements de mon cœur se précipitèrent à la seule pensée que mes lèvres allaient le toucher à cet endroit.

— C'est une bonne bouche qui travaille bien.

Il était assis au bord du lit, les jambes croisées. Agenouillée, je lui ai mis la chaussette que j'avais à la bouche petit à petit à partir du bout des ongles. C'était un travail éreintant. Le contour de son pied était compliqué et la chaussette n'en épousait pas la forme aussi facilement.

Il n'était plus en colère. Je ne m'étais pas aperçue de ce qui l'avait amené à se calmer. Quand j'avais soudain repris conscience, le foulard, dénoué, avait glissé de mon cou. Il était affalé sur le lit, haletant. Il était encore plus exténué que moi. Ses cheveux étaient collés par la sueur, et j'apercevais un morceau de peau brûlante.

J'ai voulu inspirer un grand coup et, dans la précipitation, me suis mise à tousser. J'ai arrondi le dos, me suis frotté la gorge. Et j'ai cligné

des yeux pour vérifier s'ils étaient intacts.

Les fleurs du foulard étaient tordues tellement il l'avait serré autour de mon cou. Je me demandais pourquoi le bord en était effiloché comme si on avait tiré dessus pour le déchirer. Et les taches dont il était semé avaient souillé toutes les fleurs. Il n'y avait plus trace nulle part du foulard qu'il avait été. Simplement, le sang qui avait coulé de ma bouche l'avait coloré d'un rouge éclatant, plein de fraîcheur.

— Allez, tu vas faire la même chose avec l'autre, dit-il, et il croisa les jambes dans l'autre sens. Je ne m'étais pas aperçue qu'il avait mis de l'ordre dans ses cheveux et recouvert sa peau.

Ses pieds étaient propres et soignés. Des ongles coupés ras émanait une légère odeur de savon. Mais ils étaient irrémédiablement vieux.

La peau était blanche et desséchée, les talons fendillés et les petits doigts des deux côtés déformés par ses chaussures dures en cuir. Sur le cou-de-pied se découpaient de gros vaisseaux bleuâtres, ses chevilles étaient rugueuses. Les poils à la naissance des orteils me chatouillaient les joues. Je les ai léchés discrètement pour pas qu'il s'en aperçoive. J'ai eu l'impression d'embrasser ses pieds.

Mes lèvres étaient humides et élastiques. Elles pouvaient envelopper gentiment n'importe quel endroit d'un pied défaillant. Le sang qui avait coulé tout à l'heure de ma bouche les avait imprégnées d'une couleur encore plus vive qui se détachait nettement sur la couleur sombre de la peau.

Seules mes lèvres étaient en contact avec lui. Il était en veston sur le lit et j'étais complètement nue, à quatre pattes. J'eus néanmoins le sentiment d'une étreinte complète.

J'ai caressé son pied jusque dans les moindres replis. Comme il me l'avait dit lui-même, ma bouche était bonne et travaillait bien.

... Ces temps-ci, le bateau est toujours plein. Si l'on se débrouille mal, on ne peut ni s'asseoir, ni s'appuyer au parapet sur le pont. Les gens bavardent, bras et jambes nus. J'essaie de ne pas me faire remarquer et de trouver une place isolée le long de l'escalier. Personne n'a très envie de les occuper car elles sont loin des hublots et ne permettent pas de voir la mer. Il arrive parfois qu'un inconscient y dépose son sac, et dans ce cas, je le jette par terre avant de m'y asseoir.

Tout le monde prend soin de ne pas croiser mon regard. Ils se conduisent comme si je n'étais pas là.

Mais cela m'arrange. J'aime penser à toi sur le bateau plein de monde. Personne parmi tous ces gens ne sait ce que tu as fait à mes pieds. Personne non plus ne sait que ton sein gauche est légèrement plus gros que l'autre, que tu as l'habitude de toucher le lobe de ton oreille dès que tu es effrayée, ou que tu as un creux qui ressemble à

une fossette à la naissance des cuisses. Comme ton visage décoloré était beau au moment où, proche de l'asphyxie, tu as tenté de m'appeler à ton secours. Je suis le seul à tout connaître de toi. Sur le bateau, je rumine mon secret et j'en savoure la joie.

Tout de même, je me demande jusqu'à quand cette chaleur va durer. C'est la première fois qu'il fait aussi chaud depuis que je me suis installé sur l'île. Je me sens étrangement las et je pense à l'hiver avec regret. J'imagine comme ce serait bien de marcher avec toi dans une ville froide et triste désertée par les touristes à la fin de l'été.

Mais en hiver, le dernier bateau part avec une heure d'avance. C'est la seule chose qui me tracasse. J'espère que tu ne me trouves pas ridicule de m'inquiéter ainsi.

Tous les ans c'est la même chose, les demandes de traduction diminuent d'un coup. Ces jours-ci, je n'ai pas reçu une seule commande digne de ce nom. De toute façon, traduire le russe n'est pas un travail qui rapporte. Il n'y a pas tant de gens qui sont gênés de ne pas savoir cette langue.

Il y a deux ou trois ans, j'ai voulu essayer d'enseigner. J'ai pris sur mes économies pour faire paraître une annonce dans les journaux.

"Cours de russe. Conversation – Traduction. Débutants acceptés."

Je n'ai pas eu d'élèves. Pas un seul. À partir du jour qui a suivi la publication de mon annonce, j'ai passé mon temps à attendre. À l'heure du bateau, je sortais sur le perron. Je tendais l'oreille pour essayer de percevoir d'éventuels bruits de pas de l'autre côté de la crique. Mais ce fut inutile. Personne n'a gravi les marches aux coquillages. J'avais perdu l'argent de l'annonce.

Mais c'est depuis que je t'ai rencontrée que je connais la véritable signification de l'attente. Pendant que j'attends l'heure de notre rendez-vous devant l'horloge fleurie, je ressens un bonheur indicible. Je suis heureux, et pourtant tu n'es pas encore près de moi.

Je regarde les gens qui arrivent du front de mer, sursaute lorsque je crois te reconnaître dans une jeune fille qui te ressemble, détourne le regard dès que je m'aperçois qu'il s'agit de quelqu'un d'autre. Je continue patiemment à refaire la même chose. Je ne renonce jamais. Je referai avec joie la même erreur des milliers de fois si c'est pour te trouver, toi et personne d'autre. J'en suis au point où je suis incapable de faire la différence entre l'envie de te voir au plus vite et celle de continuer à t'attendre indéfiniment.

Le jour de la fête foraine, j'ai goûté le bonheur de t'attendre pendant trois heures et vingt minutes. Il m'arrive encore aujourd'hui de rêver de toi qui arrives en courant, transpirante, avec le soleil couchant dans ton dos.

Quand j'ai tellement envie de te voir que cela devient presque insupportable, je me tourne vers le personnage de Marie pour lui

demander secours. Je traduis le roman ligne après ligne dans mon cahier. Tourner les pages et voir les lignes se remplir m'apporte un certain apaisement.

Marie, dont les parents s'opposent à la liaison avec son maître d'équitation, est mariée de force à un homme de loi qui l'enferme dans une villa au bord d'un étang. Quant au maître d'équitation, incorporé dans l'armée, il est obligé de partir au loin. Un jour, Marie s'aperçoit qu'elle est enceinte. En l'apprenant, l'homme de loi la déshabille, la plonge dans l'étang glacé, et la force à avaler un abortif acquis frauduleusement.

Cette scène est magnifique. Lorsqu'il lui arrache ses vêtements au bord de l'étang, son corset, ses jarretelles et son soutien-gorge restent accrochés aux branches des bouleaux comme des fleurs blanches. Elle résiste, mais il la tire par les cheveux et la plonge dans l'étang. Ses cheveux d'or s'étalent à la surface de l'eau. L'eau recouvre de vert sa peau transparente. Elle se débat car elle ne sait pas nager, ouvre et referme la bouche dans un mouvement convulsif. Il y verse la poudre abortive. Elle tente de respirer, avale la poudre en même temps...

Je peux imaginer en détail comment elle souffre. Des herbes aquatiques qui s'enroulent autour de ses chevilles jusqu'à ses cris se répercutant entre les bouleaux. Bientôt, c'est toi, Mari, qui prends sa place.

Veux-tu venir déjeuner à la maison mardi prochain ? C'est moi qui ferai le repas. Grâce à de longues années de vie solitaire, je peux m'enorgueillir de bien savoir faire la cuisine. C'est une excellente idée. Je suis sûr que ce déjeuner te surprendra. Je me sens déjà tout joyeux.

Tu peux venir à onze heures ou midi, à l'heure qui te conviendra le mieux. Je t'attendrai à la maison. Essaie de t'éclipser de l'Iris. Je t'en prie.

J'espère que tu échapperas au coup de chaleur. Prends soin de toi.

À très bientôt, chère Mari.

IX

C'est sûr que ce ne fut pas un déjeuner ordinaire. Je me suis aperçue dès l'entrée que ce n'était pas pareil que d'habitude. L'atmosphère qui était palpable jusqu'alors dans cette maison avait bizarrement changé. Pas au point d'être déplaisante, mais j'eus l'impression que c'était irrémédiable.

Une cocotte bouillonnait sur la gazinière. La table était recouverte d'une nappe à rayures bleues, deux fleurs d'hibiscus flottaient dans un récipient en verre, et la vaisselle se bousculait sur la table au point qu'il n'y avait pas un seul espace libre. Une radio était allumée sur une dessertte supportant les boissons. Je ne savais pas le titre du morceau, mais elle diffusait de la musique classique.

Où avait-il trouvé ces fleurs ? Il n'y aurait pas dû avoir de décoration aussi délicate pour le visiteur dans cette maison. Et cette musique ? Aucune, d'aucune sorte, n'avait jamais eu lieu entre nous, sauf celle de l'accordéon devant l'horloge fleurie.

Mais ce qui m'étonna le plus, c'est que le traducteur n'était pas seul.

— Merci d'être venue. Tu as dû avoir chaud ? Viens par ici. Tu as réussi à trouver un bon prétexte pour t'échapper de l'Iris ? J'espère que tu as un peu de temps devant toi. Je t'apporte tout de suite une boisson fraîche.

Le traducteur, de belle humeur, parlait sans arrêt. Il avait enlevé son veston, était en chemise. Sa cravate était lâche, il avait enlevé ses boutons de manchettes et roulé ses manches.

— Je te présente mon neveu. Il est venu passer une semaine de vacances ici.

Le jeune homme qu'il désignait comme son neveu a quitté le canapé de la salle de séjour pour m'adresser un léger salut, le regard pudiquement baissé.

— Bonjour, ai-je dit sans que la gêne ne disparaisse. Il a repris sa place en silence, s'est installé confortablement sur les coussins, a croisé les jambes. Il était grand et mince, avec des cheveux qui ondulaient, si longs qu'ils lui cachaient les oreilles. Il portait un pantalon noir ajusté et un T-shirt blanc uni.

Il portait néanmoins autour du cou un pendentif d'une forme étrange qui jurait avec la simplicité de son habillement. C'était, la seule chose que l'on remarquait. On aurait pu le prendre pour un objet d'avant-garde, un porte-bonheur ou un talisman.

Le silence s'était installé entre nous. Le neveu n'avait dit ni "Enchanté" ni "Salut". Un solo de piano commença, le couvercle de la cocotte a chanté.

— Ah, mais oui. J'aurais dû te le dire plus tôt. Ce jeune homme, vois-tu, ne peut pas parler, à cause d'une maladie, dit alors le traducteur.

— Parler ?...

— Oui, c'est ça. Mais ce n'est pas grave. Que cela ne te préoccupe pas. Il ne peut pas parler, c'est tout. Ah, on dirait que ça déborde. Je vais voir à la cuisine. Attendez un peu ici, ce sera tout de suite prêt.

Après le départ du traducteur pour la cuisine, je me suis sentie assez mal à l'aise. Je n'avais aucune idée de la manière dont il fallait se comporter devant quelqu'un qui ne parle pas.

D'abord, j'avais du mal à réaliser le fait que quelqu'un d'autre que le traducteur fût assis sur le canapé. Savait-il dans quelle situation déshonorante je m'étais retrouvée sur ce sofa où ses hanches étroites s'enfonçaient et ses longues jambes pliaient avec élégance ? Cette incertitude ajoutait encore plus à mon trouble.

Le neveu m'adressa un léger signe de la main pour m'inviter à m'asseoir. Il semblait réticent à me regarder. Dès que nos yeux étaient sur le point de se croiser, il détournait aussitôt le regard vers un endroit sans aucun rapport, une égratignure du centre de la table, un coussin qui s'effiloçait ou l'extrémité de ses doigts. Puis il gardait la tête baissée pendant un certain temps, comme s'il voulait signifier que c'était ainsi qu'il voulait être depuis le début.

Docile, je me suis assise en face de lui. On entendait le traducteur s'activer dans la cuisine. Entre les bruits de vaisselle s'écoulait le son d'un piano. Bientôt il vint s'y mêler des instruments à vent.

"Chopin", dit le neveu. Ou plutôt il ne le dit pas. Puisqu'il ne parlait pas. Et pourtant, j'eus l'impression d'entendre sa voix.

"Premier concerto. Tu connais ?"

— Non, lui répondis-je.

Le pendentif était constitué d'un étui métallique plat ressemblant à un paquet de cigarettes, qui contenait un petit bloc de papier. Il en avait déchiré une feuille, sorti le petit crayon qui se trouvait avec, écrivait en se servant de l'étui comme support. Il avait effectué cette série de gestes avec tellement d'aisance que j'avais la sensation de mener avec lui une conversation tout à fait naturelle.

"Tu ne trouves pas que c'est un beau morceau ?"

— Si, je trouve.

En fait, j'étais tellement fascinée par cette étrange conversation que je n'écoutais pas plus Chopin que le reste, mais j'avais acquiescé pour me conformer à ce qu'il attendait de moi.

Le léger crissement de ses ongles au moment où il ouvrait le couvercle de l'étui. La blancheur immaculée de la feuille. La pointe du crayon qui courait sur le papier. La nonchalance avec laquelle il me tendait le mot. Tout cela remplissait le même rôle que la voix.

Il a rangé le crayon, fermé le couvercle de l'étui. J'ai toussoté tout en dessinant des motifs sans signification du bout de ma pantoufle sur le tapis. Le silence revenait. Le ressac semblait plus proche que d'habitude.

Il s'est levé prestement, s'est rendu dans la cuisine. Il s'est penché sur la desserte, a tourné le bouton de la radio pour régler la fréquence. C'était manifestement un vieux poste. Malgré sa forme imposante, le son était indistinct, l'antenne rouillée, l'une des poignées dépourvue de sa pellicule en plastique. Néanmoins, grâce à lui, la réception s'améliora.

Le neveu semblait venir souvent. Il n'était pas du tout oppressé par l'atmosphère de méticulosité extrême qui flottait dans la maison. Que ce soit pour ouvrir la porte ou régler la radio, il s'était comporté d'une manière tout à fait naturelle, comme s'il en avait l'habitude depuis de longues années.

Pas seulement les fleurs. La radio aussi. Je ne m'étais pas aperçue que le traducteur avait de telles choses chez lui. Pas dans l'armoire en tout cas. Je le savais, puisque j'avais fouillé dedans de fond en comble avec mon visage. Alors, dans le tiroir de son bureau ? Ou peut-être au fond des étagères à vaisselle ? Mais alors, pourquoi fallait-il mettre des fleurs ou brancher la radio aussi soudainement au seul prétexte de la visite de son neveu ? Pourquoi pour lui et pas pour moi ? Les questions arrivaient jusqu'à moi par vagues.

— Je vous ai fait attendre. Vous devez avoir faim. Venez dans la cuisine, je vous prie, nous dit le traducteur qui ne se rendait compte de rien.

— Allez, montre-lui sa place.

C'était la première fois que le traducteur parlait à son neveu. En plus, pour une sorte d'ordre qu'il n'avait pas encore proféré devant moi. C'était différent de "Tais-toi, putain" ou encore de "Rien qu'avec la bouche".

Conformément à ce qui lui avait été dit, le neveu tira sur la chaise du milieu de la table et me dit "Je t'en prie" avec les yeux. J'ai roulé en boule les trois feuilles de bloc-notes qu'il m'avait données avant de les glisser dans ma poche.

— Vous venez ici tous les ans ? demandai-je.

— Non, pas forcément, répondit le traducteur.

J'eus beau poser la question au neveu, il entreprit de répondre à sa place.

— Il me semble que ça fait trois ans qu'il n'était pas venu. C'est qu'il a beaucoup de travail malgré les vacances. Il lui faut faire des voyages d'études pour des séminaires, aider les professeurs, préparer sa thèse.

— Il fait quoi à l'université ?

— Architecture. Il est spécialisé dans le style gothique. Depuis tout petit, il a toujours aimé construire. Il s'amusait à édifier des maisons avec ses cubes. Tu aurais vu, des maisons incroyables que les adultes eux-mêmes n'auraient pas osé imaginer. Bientôt il s'est mis à collectionner des cartes postales d'églises du Moyen Âge et il a fini par en avoir toute une série. Que des cartes postales avec des églises. Il ne doit pas y avoir beaucoup d'enfants au monde qui aiment autant les bâtiments que lui les a aimés. On peut comprendre pour les voitures, les joueurs de base-ball ou les bandes dessinées. Dans ce sens, il a été un enfant un peu à part.

Il s'est essuyé les coins de la bouche avec sa serviette, a brassé avec sa cuillère ce qu'il y avait dans son assiette.

— Qu'a-t-il l'intention de faire après l'université ?

— Continuer ses études dans un centre de recherches.

Son neveu esquissa un geste en direction de son pendentif, mais il l'interrompit aussitôt.

— Ne t'inquiète pas. Mange tranquillement. Quand tu veux écrire, tu as les deux mains occupées, n'est-ce pas ? Mais nous, nous pouvons parler autant que nous voulons sans cesser de manger, dit-il alors qu'il monopolisait la parole.

Quand j'ai vu les plats alignés sur la table, je n'ai pas pu croire qu'il s'agissait de nourriture. Je me suis demandé si ce n'était pas un élément du décor, au même titre que les hibiscus ou Chopin.

Il n'y avait rien de solide. Tout était à moitié liquide comme dans les petits pots pour bébés. C'était suffisamment onctueux pour qu'on puisse en remplir une cuillère et la porter à sa bouche. C'est pour cette raison que nous n'avions ni fourchette ni couteau à notre disposition, seulement une cuillère. C'est que tout simplement, nous n'en avions pas besoin.

Et tous les plats avaient une belle couleur. Du vert profond dans un saladier. Quelque chose au goût d'épinard et de beurre râpait la langue. Du vermillon dans une assiette à soupe. J'ai tout de suite vu que c'était de la tomate, mais à cause des épices le goût en était sophistiqué. Le plus grand plat était plein d'un jaune éblouissant. On l'aurait dit rempli de peinture, si bien qu'au début j'ai hésité avant d'y goûter. Quand on y plongeait la cuillère, cela formait un tourbillon tandis qu'une vapeur tiède s'en dégageait. Je n'avais aucune idée de la chose qui, au terme de quelle préparation, pouvait donner un tel jaune. Cela avait une odeur de feuille morte mouillée par la pluie ou d'algue échouée sur la plage.

— C'est quoi, le gothique ?

J'avais posé une question à laquelle il ne pouvait pas répondre.

— Tu n'auras qu'à lui demander plus tard qu'il te montre des cartes postales. Et il y a aussi les croquis qu'il a faits au cours de ses voyages.

Il est également doué pour le dessin, tu sais. D'ailleurs, s'il vient passer ses vacances ici, c'est afin de pouvoir dessiner tranquillement.

Il s'était quand même interposé.

Son neveu, qui ne paraissait pas en prendre ombrage, continuait néanmoins à porter docilement sa cuillère à sa bouche. Il mangeait avec naturel, sans donner l'apparence de suspecter la nourriture. Il ne souriait pas, n'approuvait pas non plus, alors que la conversation tournait autour de lui. De temps à autre, son pendentif cognait contre la table, émettant un son bref.

Parmi tout ce qu'il y avait sur la table, seuls les verres d'eau annonçaient franchement la couleur. J'en ai redemandé. Le traducteur a pris le pichet sur la desserte pour me servir. Le concerto s'était tu, je le croyais terminé, mais il reprit. C'était un autre mouvement, semblait-il.

— C'est bon ? a-t-il demandé.

— Oui, ai-je acquiescé vaguement. Puis j'ai dit franchement : C'est une cuisine peu commune.

— Hier je suis allé faire les courses au marché, et le soir j'ai commencé à préparer, ça faisait longtemps que je n'avais pas été occupé à travailler de cette façon. Cela m'arrive tellement rarement, dit-il en se rengorgeant.

— Vous mangez toujours ce genre de choses, je veux dire de la nourriture écrasée, qui n'a plus aucune forme ?

— Avec mon neveu, oui...

Ils s'adressèrent un coup d'œil qu'ils furent les seuls à comprendre.

Je n'arrivais toujours pas à m'habituer à ce que quelqu'un d'autre s'immisce entre le traducteur et moi, à ce qu'il bavarde ou échange des regards avec quelqu'un d'autre que moi. Je me sentais embarrassée comme si l'on m'avait fait monter avec quelqu'un sur une grande roue instable. Je me sentais plus menacée par ce neveu placé entre lui et moi que par l'étrangeté de la nourriture.

Je me tenais immobile et silencieuse dans un coin de la cabine de la grande roue. À l'autre coin se trouvait le neveu baignant dans son silence. Seul le traducteur, au milieu, était heureux. Plus il manifestait sa joie, plus la cabine oscillait dangereusement.

— Il nous arrive parfois d'aller au restaurant. Mais il ne peut commander que de la soupe ou du stew, c'est tout. C'est pour cela que je me mets en quatre pour lui faire à manger. Dès que je reçois sa lettre m'informant de son arrivée, je sors le mixeur de son étagère dans la cuisine.

— Pourquoi ?

— Il n'a pas de langue.

Les glaçons ont cliqueté dans son verre. Son neveu a repoussé son assiette vide, l'a remplacée par une pleine à laquelle il n'avait pas

encore touché. J'ai compté le nombre de gouttes jaunes qui tombaient de l'extrémité de ma cuillère, en essayant de comprendre plus correctement le sens des paroles que je venais d'entendre.

— Quand il était enfant, il a eu une tumeur maligne à la langue, si bien qu'il a fallu l'enlever.

— Ça arrive, ce genre de choses ?

— Oui. Malheureusement, ça existe.

Et c'en fut terminé de cette histoire de langue.

Je regardais discrètement la bouche du neveu, en essayant qu'aucun des deux ne s'en aperçoive. De l'extérieur, on ne distinguait rien d'anormal. Les lèvres avaient une forme harmonieuse, le contenu de la cuillère coulait tranquillement dans la gorge.

Est-ce que moi-même j'en avais une ? Sans raison, soudain inquiète, je mordis discrètement ma propre langue.

Le traducteur ne cessait de bavarder. Surtout à propos de son neveu, dévoilant plusieurs anecdotes depuis l'époque où il était bébé jusqu'à tout récemment, fier de ses excellents résultats, tirant des plans sur son avenir. Il avait failli mourir à la naissance, étranglé par son cordon ombilical. Avait participé à une publicité pour du lait en poudre. S'était perdu dans un grand magasin. S'était retrouvé dans le journal, pour avoir sauvé un chaton de la noyade dans une rivière. Les histoires jaillissaient les unes après les autres comme des œufs d'araignée en train d'éclore. Chaque anecdote se ramifiant à l'infini au gré de ses propres souvenirs, histoires politiques et autres calomnies.

Mais son épouse décédée, celle qui était morte étranglée par un foulard, n'apparaissait nulle part. Elle seule manquait à l'appel, se découpant au fond d'un abîme de silence.

Je n'écoutais pratiquement pas. Toute mon énergie était accaparée par le souci de ne pas montrer que j'en avais assez. Le neveu continuait toujours à son rythme. Au point que je me demandais si on ne lui avait pas aussi enlevé les tympanes.

Le traducteur ne s'adressait pas forcément à nous. Il continuait simplement à faire éclore ses œufs d'araignée face au vide qui s'étalait devant lui. Je me suis dit qu'on ne pourrait sans doute pas l'arrêter tant que tous les œufs ne seraient pas éclos.

Je reposai ma cuillère après avoir plus ou moins réussi à manger la moitié de ce qu'il m'avait servi. Je ne voulais pas le décevoir, mais je commençais à avoir mal au cœur. Ma jupe adhérait à mes cuisses tellement je transpirais.

Ah, le contour de sa silhouette va encore se fissurer, ai-je pensé. Son cerveau, ses viscères, ses os et sa graisse vont se disperser dans toutes les directions. Son neveu ne sait sans doute pas lui non plus comment remettre tout ça en place.

Quand j'ai repris mes esprits, l'homme ne parlait plus. Il avait fait

éclore son dernier œuf. Son assiette inclinée, il essayait d'y récupérer un reste de pâte rosâtre. Sa cuillère raclait l'assiette. Des applaudissements jaillirent de la radio, le concerto était terminé. Les applaudissements n'en finissaient pas.

— Vous ne vous ressemblez pas, ai-je dit. Parce que je pensais que, de cette manière, la conversation viendrait peut-être sur sa femme.

Mais le traducteur n'a rien dit. Si disert tout à l'heure encore, il s'évertuait maintenant à ne rien laisser dans son assiette.

“C'est parce que nous ne sommes pas du même sang, tu sais”, répondit enfin le neveu.

Il pouvait écrire à toute vitesse sur sa feuille de bloc-notes, même sur une table encombrée. Son geste paraissait d'autant plus discret qu'il venait après la conversation intarissable du traducteur.

“La femme de mon oncle était la sœur de ma mère.”

Le papier glissait sans bruit sur la nappe.

— J'ai entendu dire qu'elle était morte.

Tout en m'adressant au neveu, je faisais attention à ne pas perdre de vue les réactions du traducteur.

Le neveu a déchiré une nouvelle feuille sur laquelle, déplaçant avec dextérité le petit crayon qui semblait difficile à manier, il s'est mis à écrire une phrase bien plus longue que les précédentes.

— Et si nous passions au dessert ? a proposé le traducteur. Il y a du sorbet à la pêche et de la mousse à la banane. Bien glacés dans le réfrigérateur. Mais avant il faut arranger un peu la table. Allez, tu veux m'aider ?

Obéissant, le neveu rangea dans l'étui la feuille sur laquelle il avait commencé à écrire afin de se mettre à débarrasser la table.

Ils travaillaient efficacement tous les deux, comme s'ils s'étaient réparti les tâches à l'avance. Un coup d'œil ou un simple geste leur suffisait à se comprendre. Je n'avais rien à faire.

Les hibiscus étaient frais au point d'étinceler. Il faisait toujours aussi chaud, mais, de temps à autre, un souffle de vent entraînait par la fenêtre au-dessus de l'évier pour sortir par la terrasse au sud. À chaque fois les pages du livre de Marie voletaient. Un nouveau concert avait débuté à la radio. Il s'agissait bien sûr d'un morceau que je ne connaissais pas.

Le sorbet à la pêche et la mousse à la banane étaient servis. Je me demandais ce que le neveu avait voulu écrire sur sa feuille. Comment pouvait-il s'entendre aussi bien avec l'homme qui avait tué sa tante ? Il y avait tout un tas de choses que je ne comprenais pas. La mousse dans ma bouche a fondu aussitôt et s'est mise à couler, onctueuse, au fond de ma gorge.

X

Dans mes rêves, le traducteur m'a étranglée plusieurs fois. Toujours avec le même foulard. Je me souvenais en détail de la manière dont il était détendu et des taches qu'il avait.

La douleur augmentait jusqu'à devenir insupportable, et au moment où je pensais qu'il suffirait d'un rien pour que je puisse plonger au fond de la mer, le neveu faisait soudain son apparition.

“C'est parce que nous ne sommes pas du même sang, tu sais.”

Il écrivait à toute vitesse sur les feuilles de son bloc-notes. Le traducteur renonçait facilement à m'étrangler pour tourner le bouton de la radio à la recherche de Chopin. Puis il nouait le foulard autour du cou du neveu. C'était un article bon marché, mais il lui allait bien. Il était aussi en harmonie avec son pendentif... Ce genre de rêve, quoi.

Il y a longtemps, j'ai déjà failli m'asphyxier. Puisque mon père était encore vivant, je devais être dans ma première ou deuxième année d'école.

Quand j'étais enfant, on m'avait formellement interdit d'entrer dans les chambres des clients.

— À l'Iris il y a le fantôme d'une femme qui s'est suicidée avec son amant autrefois. Elle n'apparaît pas aux clients qui paient leur chambre, mais s'attaque aux enfants désobéissants qui font des bêtises. Elle leur déchire le ventre avec ses ongles longs comme des griffes pour manger ce qu'il y a dedans.

C'est ainsi que ma mère me faisait peur. Je ne comprenais pas très bien la signification de l'expression “se suicider avec son amant”.

Je n'avais désobéi qu'une seule fois. Je ne sais plus pourquoi, mais un matin où je ne voulais pas aller à l'école, je m'étais cachée dans la 301. J'avais fait semblant de partir en disant “à tout à l'heure”, avant de revenir discrètement me cacher dans la chambre d'où je comptais réapparaître le plus naturellement du monde à l'heure de la sortie.

J'étais détendue, lisais les bandes dessinées et mangeais le chocolat que j'avais glissé à l'avance dans mon cartable, tout en faisant attention à ne pas faire de bruit. Bien sûr, je veillais aussi à ne pas faire tomber des morceaux de chocolat. Je sursautais de temps à autre en entendant la voix de ma mère, mais cela m'apportait plutôt un frisson de joie supplémentaire.

Ma seule erreur de calcul fut qu'en début d'après-midi, des clients sont soudain arrivés dans la 301. Aucune réservation pourtant n'était prévue pour ce jour-là. Je le savais parce que mon père m'avait appris à déchiffrer le registre à la réception. J'étais sûre que la 301 était libre. Néanmoins, des clients arrivaient alors qu'il restait à peine une

demi-heure avant la sortie des classes.

Je me suis cachée précipitamment dans le placard. Me cognant le coude dans la coiffeuse au passage et retenant le cri de douleur occasionné. Il s'agissait d'un couple composé d'une jeune femme et d'un homme d'âge mûr. La porte du placard était mal ajustée, je l'avais crue fermée correctement mais il restait un interstice entre la porte et le montant.

Sans prendre le temps de poser leurs bagages ni regarder dans la chambre, ils commencèrent aussitôt à se quereller. La femme, surtout, en voulait à l'homme. Elle lui disait qu'il était nul, négligent, prétentieux, répétait sans arrêt les mots les plus insultants. Pendant ce temps-là, l'homme baissait la tête, émettait des claquements de langue, donnait des coups de poing sur le lit.

Soudain je me suis aperçue que j'avais oublié mes chaussures. Elles étaient rangées convenablement le long du lit, le bout seul disparaissant sous le couvre-lit. Que faire s'ils les découvraient ? Ils trouveraient sans doute étrange qu'il y ait des chaussures d'enfant dans un endroit pareil et le diraient certainement à ma mère.

Ma poitrine me fit brusquement très mal. Mon cœur battait si vite que j'en avais des sueurs froides. En fait, j'aurais plutôt dû avoir peur qu'ils ouvrent le placard, et je ne sais pas pourquoi à ce moment-là c'étaient les chaussures qui me posaient le plus gros problème.

La femme a marché plein de fois près des chaussures. Si sa trajectoire s'était un tout petit peu décalée, elle aurait été à deux doigts de les piétiner. Je me faisais des reproches. J'avais été tellement préoccupée par mon cartable que j'en avais oublié mes chaussures. D'abord, j'avais fait l'erreur de les enlever. J'aurais mieux fait de ne pas m'inquiéter de salir ou non le couvre-lit.

Menteur, incapable, lâche... C'est fini. Tout est de ta faute. Je le savais depuis longtemps. Tu es comme ça. On n'y peut rien, tu es irrécupérable... Les insultes devenaient de plus en plus violentes.

Je me demandais, terrifiée, quand l'homme allait exploser de colère. Il la tuerait peut-être. C'était ce que je pensais. Les menaces de ma mère me revinrent en mémoire. Celle qui était devant mes yeux était certainement le fantôme aux ongles longs comme des griffes.

Je n'arrivais plus à respirer. J'avais l'impression qu'il n'y avait plus d'air à l'intérieur du placard. Quand la femme aurait dit tout ce qu'elle avait à dire, elle me tirerait de là et me couperait le ventre d'un grand coup d'ongle de son index. Je faillis crier. Puis je pris conscience du plus important. Tant qu'ils seraient dans cette chambre, je ne pourrais pas sortir. Je ne pourrais pas non plus demander du secours. J'allais devoir rester immobile toute la soirée dans cette boîte obscure.

J'étais tellement désespérée que je m'évanouis. Ce fut la première fois que je goûtai à la souffrance de ne pas pouvoir respirer. À l'instant

où je perdis connaissance, je me sentis infiniment bien. J'eus l'impression que mon corps était aspiré dans la mer. Comme lorsque le traducteur serrait le foulard autour de mon cou.

Quand je repris connaissance, ils étaient tous autour de moi. Mon père me tenait dans ses bras, mon grand-père essayait de m'apercevoir par-dessus son épaule, ma mère s'excusait auprès des clients. Ceux-ci ne se disputaient plus.

Mon père me fit boire une seule gorgée de whisky au flacon qu'il cachait toujours dans la poche arrière de son pantalon. Ce fut la seule et unique fois que l'alcool de mon père servit à quelque chose.

Moi, le traducteur et le neveu, allâmes tous les trois à la plage nous baigner. Je ne savais pas que le traducteur savait nager. J'avais même été incapable d'imaginer qu'il fut en possession d'un maillot de bain. Nous louâmes un parasol dans un petit coin de la plage envahie par la foule.

Il y avait de la brume à l'horizon, mais il faisait aussi chaud que d'habitude et les vagues étaient fortes. Des bandes d'oiseaux de mer planaient dans le ciel. On apercevait l'île au loin. L'oreille qu'elle formait était estompée par la brume.

Le traducteur passa de l'huile sur le corps de son neveu. Ses mains se déplaçaient tranquillement de la nuque vers le dos, de la poitrine jusqu'au bout des doigts. L'huile s'étalait facilement sur la peau du jeune homme. Il s'en dégagait une odeur sucrée. Tellement que c'en était écœurant.

Son pendentif se balançait sur sa poitrine nue, étincelant à chaque mouvement des mains du traducteur. Ses muscles étaient vigoureux, ce que l'on imaginait difficilement quand il était habillé. Son torse était épais, ses bras et ses jambes souples. Tout en lui était en harmonie, que ce soit la courbe de ses épaules avec celle de ses hanches, ses clavicules avec ses avant-bras, sa peau souple avec la couleur du sable. Je trouvais étrange qu'il ait un corps aussi bien proportionné alors qu'il ne pouvait manger que des aliments liquides.

Les mains du traducteur s'activaient sur ce corps. De la même manière que ma bouche s'était activée sur ses pieds. Avec ardeur, passionnément.

— Allez, au tour de Mari maintenant, dit-il.

— Non merci. Je déteste l'odeur de l'huile.

En fait, je ne voulais pas qu'il me touche avec ses mains qui venaient de toucher son neveu.

Ils sont entrés dans l'eau tous les deux. Je suis restée sous le parasol pour garder les affaires. Le neveu avait enlevé son pendentif. Il me l'avait tendu, d'un air qui voulait dire :

“Tu veux bien me le garder ?”

Les enfants poussaient des cris de joie en courant dans les premières vagues. Une bouée, sans doute lâchée par inadvertance, s'en allait dérivant vers le large. La mer en se retirant laissait le sable uniformément lisse, aussitôt recouvert d'innombrables empreintes de pas.

Les remparts étaient à moitié immergés. La surface plane de la mer formait des zigzags à cet endroit seulement. Plusieurs enfants avaient osé s'aventurer jusqu'à l'endroit le plus haut, d'où ils plongeaient l'un après l'autre. Dans une gerbe d'écume, dont le son n'arrivait pas jusqu'à moi. Les oiseaux de mer à leur tour, comme pour les imiter, plongeaient droit sur la mer pour attraper des poissons.

Des garçons avec une glacière en bandoulière marchaient en zigzaguant entre les parasols pour vendre des boissons. La famille d'à côté mangeait de la glace pilée qui débordait en cône de timbales en papier. Elle était arrosée de sirop d'une couleur tout aussi criarde que la cuisine préparée par le traducteur.

Ils avaient beau être perdus au milieu de la foule, il m'était très facile de les repérer. Ils nageaient l'un à côté de l'autre vers le large. Ils s'éloignaient tous les deux de la plage, le neveu d'une belle brasse qui correspondait bien à son physique, le traducteur d'une nage plus curieuse à laquelle il aurait été difficile de donner un nom.

Le maillot de bain du traducteur était d'un modèle ancien, qui devait sans doute sa couleur passée à une exposition trop prolongée au soleil. Il flottait presque debout, seule sa tête se découpait à la surface de l'eau, et il avançait en remuant les bras et les jambes à tort et à travers. Il éclaboussait tout autour de lui. Les gens s'écartaient en faisant la grimace. La distance entre lui et son neveu augmenta. Il agita les bras et les jambes encore plus frénétiquement pour ne pas se laisser distancer.

Alors que, lorsque nous étions seuls tous les deux, mon cœur palpitait dès que je voyais ses pieds sans chaussettes, en le découvrant maintenant en maillot de bain, mon cœur était simplement désolé. Ce n'était pas à cause de la peau grise, des muscles sans vigueur ou de la graisse flasque. Mais parce que tout cela n'était plus uniquement à moi.

Si comme d'habitude nous avions été seuls tous les deux, si le neveu étudiant n'avait pas été là, j'aurais sans doute passé de l'huile sur son corps.

— Rien qu'avec la langue, aurait-il ordonné sur le ton qui retenait prisonnier celui qui l'écoutait. C'est vrai que le neveu n'avait pas de langue et qu'il n'aurait pas pu s'exécuter.

Quel goût pouvait donc avoir l'huile de noix de coco ? Je me disais que ce serait bien si elle n'était pas trop douce à en engourdir l'intérieur de la bouche. Parce que je voulais goûter pleinement sa

nudité avec ma langue.

Je léchais ses épaules tavelées d'éphélides. J'introduisais ma langue entre les plis de son ventre. Je la faisais crapahuter sur ses flancs moites de transpiration, sous ses pieds pleins de sable. J'étais uniformément l'huile de manière à ne rien laisser à découvert.

Plus la chair au service de laquelle je suis est laide, mieux c'est. Cela me permet de me sentir vraiment misérable. Lorsqu'on me brutalise, lorsque je ne suis plus qu'un bloc de chair, naît enfin au fond de moi une onde de pur plaisir.

Finalement, j'ai regretté d'être venue. Je voulais seulement voir le traducteur. C'était mon seul désir, qui demeurerait inchangé.

Alors, la seule présence de son neveu avait suffi à me décevoir, comme si mon souhait n'avait pas été exaucé.

Le neveu parvint à la limite de la zone de baignade. Accroché à la bouée, il reprenait sa respiration. Le traducteur était encore à mi-chemin en train de barboter au milieu des éclaboussures. Au sommet de la tour de guet, un surveillant regardait à travers ses jumelles. Je me suis demandé avec inquiétude s'il n'allait pas croire à tort qu'il se noyait.

J'ai voulu ouvrir le pendentif que l'on m'avait confié. Il paraissait plus gros dans la main qu'accroché autour du cou. Le plaqué était écaillé par endroits, sans doute parce qu'il se cognait ça et là, mais ces égratignures ne détruisaient pas l'équilibre de l'ensemble. Elles servaient plutôt à lui attribuer de subtiles nuances.

Il s'est ouvert plus facilement que je ne le pensais. Il était plein à ras bord de feuilles de bloc-notes. Avec tout ça, il pouvait encore cracher tous les mots qu'il voulait.

— Tu es toute seule ?

Deux jeunes garçons m'interpellaient. Surprise, j'ai relevé la tête. On aurait dit des jumeaux tellement ils se ressemblaient.

— Si tu veux, tu peux venir te baigner avec nous.

J'ai secoué la tête.

— Tu peux nous accompagner sur le yacht. Il est au port derrière le cap.

— Si tu n'en as pas envie, que dirais-tu d'aller danser avec nous ce soir ? Tu es à quel hôtel ? On est au Dauphin. C'est le bâtiment de trois étages qui se trouve en face de l'embarcadère. Tu connais ?

Le traducteur parvenait enfin à la bouée. Ils étaient tous les deux l'un à côté de l'autre accrochés au cordage, se balançant au rythme des flots.

— T'en fais une tête ?

L'un d'eux m'a touché l'épaule.

“Je ne peux pas parler.”

Je leur tendais une feuille du bloc-notes, déchirée d'un mouvement

brusque, sur laquelle j'avais rapidement griffonné ces mots. Ils se sont regardés, ont haussé les épaules, se sont éloignés sans rien dire. Le stylo écrivait bien. L'encre bleue glissait sans baver.

Une vague plus grosse que les autres provoqua des cris de joie. Elle apportait des coquillages, morceaux de bois et autres débris de filets. Un crabe traversa à grand-peine la serviette de bain. Les remparts s'enfonçaient peu à peu dans la mer.

Entre les vagues, j'apercevais des bras. J'ai esquissé un geste pour leur répondre, que j'interrompis aussitôt. J'avais peut-être uniquement cru les voir à cause des reflets du soleil.

— Tu devrais te baigner toi aussi, c'est très agréable, disait le traducteur en s'essuyant.

— Oui, un de ces jours, lui répondis-je.

— L'eau est plus froide que je ne le pensais. Je me demande quelle distance ça fait aller et retour jusque là-bas. Il y a tellement longtemps que je n'ai pas nagé. Je ne m'aventure en mer que lorsqu'il vient, tu sais.

Il était toujours d'aussi joyeuse humeur. Mouillé, il faisait encore plus vieux. Ses cheveux étaient collés comme des algues sur la peau de son crâne, son maillot de bain pendait lamentablement. Il devait le savoir, car il se séchait soigneusement.

Le neveu a d'abord récupéré son pendentif pour le remettre à son cou. Comme si c'était pour lui plus important que tout. Je ne lui ai pas dit que j'avais utilisé une feuille. Sa respiration, haletante, était fraîche et sentait la mer.

Nous avons acheté trois sodas à un vendeur ambulant. Le soleil avançait, qui modifiait la forme de l'ombre du parasol. Le neveu releva ses cheveux d'un geste nonchalant, s'étendit sans faire attention au sable qui collait à son dos. Peut-être parce qu'il n'avait pas de langue, on avait l'impression qu'à chaque gorgée de soda, les bulles éclataient au fond de sa gorge. La première fois, je crus qu'il poussait un cri inarticulé. Mais ce n'était pas ça. Aucun son ne sortait de sa bouche, quel qu'il soit.

— Je me demande ce que les gens croient que nous sommes l'un pour l'autre ? ai-je dit.

— Ils doivent nous prendre pour un père et ses enfants ?

“Ou peut-être un frère et une sœur avec leur intendant.”

Il écrivait facilement, même allongé.

— C'est une merveilleuse idée, a fait remarquer le traducteur. Vous êtes un frère et une sœur qui ont perdu leurs parents quand ils étaient petits. Vous êtes en pension, et vous vous retrouvez uniquement pendant les vacances. Et vous passez l'été dans votre villa au bord de la mer. Moi je suis votre intendant. Un intendant qui exécute vos ordres les plus déraisonnables, qui se couvrirait de honte avec joie

pour vous, qui vous a juré une fidélité inconditionnelle.

Et il a terminé son soda en hochant la tête, apparemment satisfait de ses élucubrations.

— Sans doute que personne ne peut deviner notre véritable lien.

J'apercevais les jumeaux qui m'avaient adressé la parole un moment plus tôt en train d'inviter une autre fille. Nous ne nous étions pas rendu compte que le nombre de parasols avait augmenté. Il y avait des gens qui nageaient jusqu'à la naissance du cap.

— Oui, c'est plus amusant comme ça.

Le traducteur enfouissait dans le sable sa bouteille vide.

“Qu'est-ce qu'on fait pour déjeuner ?”

Le neveu avait tendu le papier au traducteur, mais je l'avais déchiffré d'un rapide coup d'œil.

— Tu as déjà faim ?

Il secoua la tête.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Tout est prêt à la maison. Il y a de la pâte de mullet préparée avec du potage aux brocolis. Tu adores ça, n'est-ce pas ?

Il a remis en place ses sandales de plage, fait tomber le sable qui collait à ses épaules et tripoté la chaîne de son pendentif pour le remettre d'aplomb. Comme un véritable serviteur.

— Mari, tu viens toi aussi, n'est-ce pas ?

Il s'était tourné vers moi. Il arborait un sourire gentil, comme s'il voulait me signifier que bien sûr il ne m'oubliait pas.

— Excusez-moi, mais j'ai promis à maman de rentrer à l'Iris avant midi.

Je lui ai donné mon soda entamé avant d'aller me baigner. J'ai fait la planche, ai dénoué mes cheveux. Ils se sont aussitôt étalés à la surface de l'eau.

J'aurais voulu devenir Marie. J'aurais voulu qu'il empoigne ces cheveux, me tire et me fasse sombrer au fond de l'eau. Et j'aurais voulu qu'il me fasse avaler une potion inconnue et amère.

XI

La femme de ménage a recommencé. Avec mon maillot de bain cette fois-ci.

En rentrant de la plage, je l'avais mis à sécher avec les nappes dans la cour. Ma mère me reprocha violemment le désordre de mes cheveux.

— Je t'ai pourtant dit de ne pas aller nager en mer. Apporte-moi vite le séchoir, la brosse et l'huile de camélia. Avec tout le travail qu'il y a à faire aujourd'hui. Ne traîne pas.

Elle a remis mes cheveux en place en un instant.

Le soir, quand je suis allée dans la cour pour rentrer la lessive, mon maillot de bain avait disparu. Sans laisser de traces.

Ce jour-là, la femme de ménage avait bien travaillé, elle avait même fait des heures supplémentaires. Elle avait ciré le hall, désherbé la cour, fait les vitres de la salle à manger. Et elle n'avait cessé de me parler. Elle ne me posait que des questions idiotes.

— Qu'est-ce que tu ferais si ta mère te disait qu'elle se remariait ?

— Si tu reprends l'hôtel, tu me garderas, hein ?

— Tu savais que j'avais été le premier amour de ton père ?

— Ça se passe bien avec ton amoureux ?

Je lui répondais à moitié, dédaignant ses questions, mais elle continuait quand même son petit manège sans y prêter attention.

Peut-être était-elle trop contente d'avoir réussi à subtiliser mon maillot. Au moment de partir, lorsque ma mère lui a offert une canette de bière, elle l'a glissée joyeusement dans son sac. Dans ce sac où elle avait dû fourrer mon maillot encore humide.

Le jour suivant il s'est produit un phénomène anormal à la plage. Il s'y est échoué une grande quantité de poissons morts.

Dès l'aube, toute la ville était en émoi. La nouvelle s'est aussitôt propagée jusqu'à l'Iris. C'est le livreur de lait qui nous l'a appris.

— On peut dire qu'il y a du remue-ménage en ville. Faut voir ces cadavres de poissons qui recouvrent tout, de la place centrale jusqu'à la plage pas loin d'ici. Je vous jure que c'est pas agréable. Ils sont tous là à s'exclamer, les fonctionnaires, la police, les gens du syndicat d'initiative, les badauds, et je me demande où tout ça va nous mener. J'ai l'impression qu'on ne va pas pouvoir se baigner de sitôt. C'est terrifiant, vous savez. C'est peut-être les prémices de quelque chose d'encore pire.

J'y suis allée voir avec la femme de ménage. En arrivant sur le front de mer, on a tout de suite senti une odeur de poisson pourri. C'était exactement comme l'avait dit le laitier. En une nuit, l'aspect de la mer

avait complètement changé. On aurait dit qu'une mer de nature différente de celle de la veille avait surgi de nulle part.

Quoi qu'il en soit, il y avait d'innombrables cadavres de poissons. Là où auraient dû se trouver comme d'habitude les douches, le glacier, la tour de guet, on ne voyait rien d'autre que des poissons, à perte de vue. Il n'y avait pas de vagues, la mer était grise, et tous les parasols étaient restés pliés.

Le soleil brillait fort, mais à défaut de gouttes d'eau ou de voiles, la lumière ne se reflétait que sur des écailles de poissons. Ils étaient gros, petits, longs et minces, plats ou rayés, certains la bouche ouverte, d'autres sans nageoires... Il y en avait de toutes sortes, les uns sur les autres, et certains avaient le ventre en l'air, tandis que d'autres étaient à moitié enfouis dans le sable. Et tous étaient morts. Pas un n'avait le moindre soubresaut.

La femme de ménage a laissé échapper un cri.

— Dis donc, Mari-chan. Regarde-moi un peu ça. Je me demande ce qui a bien pu se passer.

Les gens rassemblés sur la digue discutaient du phénomène qui s'étalait sous leurs yeux, prenaient des photos. Il y avait même une équipe de télévision qui tournait. Certaines personnes étaient descendues sur la plage, qui soulevaient un poisson, les observaient de près.

— Avec ça, tous les clients vont partir. Qu'est-ce qu'on va faire ? C'est affreux. Ta mère va encore être de mauvaise humeur, tu vas voir.

Elle disait que c'était affreux, mais elle avait plutôt l'air contente. Accrochée à mon bras, elle se collait à moi.

L'endroit où la veille le traducteur, le neveu et moi, avions bu notre soda était lui aussi recouvert de cadavres. Les vagues apportaient de nouveaux poissons à chaque fois qu'elles venaient s'écraser sur le rivage. Alors qu'ils étaient manifestement morts, on aurait dit que de nouvelles créatures surgissaient indéfiniment du fond de la mer.

— Il n'y avait pourtant rien d'anormal hier soir. Ce ne serait pas quelqu'un qui serait venu les abandonner là pour embêter tout le monde ?

— Non, c'est impossible. Il s'est certainement passé quelque chose d'anormal.

— Avec cette chaleur, c'est pas étonnant que les poissons eux non plus ne tiennent pas le coup.

— Mais non, il ne s'agit pas de ça. C'est une malédiction. Celle des hommes qui sont morts en mer.

Les gens avaient chacun leur explication. Chaque coup de vent apportait une odeur pestilentielle. Tout le monde se bouchait le nez. La femme de ménage est venue poser son visage sur mon bras. La puanteur était telle que je me suis demandé si ma cervelle n'était pas

en train de pourrir. Néanmoins, personne ne semblait vouloir s'en aller de là.

Il a fallu deux jours entiers pour que les poissons, chargés à la pelleteuse dans des camions, soient emportés quelque part. Pendant deux jours, il y a eu un incessant va-et-vient de bennes débordant de poissons sur le front de mer. Des spécialistes expliquaient à la télévision que la chaleur épouvantable ayant élevé la température de la mer, une marée rouge s'était produite, tuant par manque d'oxygène une énorme quantité de poissons. Des personnes qui n'étaient pas d'accord avec cette explication faisaient remarquer que les eaux rejetées par l'usine de pâte à papier étaient extrêmement polluées. Les fournisseurs de l'Iris, les amis du club de danse de ma mère, vaguement inquiets, apportaient leur lot des rumeurs qui se propageaient en ville. En tout cas, personne n'avait envie de manger tous ces poissons.

Même après que les camions eurent tout déblayé, il y eut pendant un certain temps des cadavres de poissons un peu partout en ville. Les voitures passaient dessus, leur peau se fendait et ils s'écrasaient, devenaient tout plats. Les intérieurs se collaient à l'asphalte, leur mucus visqueux servant d'adhésif. Les gens qui par mégarde marchaient dessus sursautaient, effrayés, comme si cela devait leur porter malheur.

— Tu te débrouilles bien, lui dis-je, et il baissa la tête, intimidé.

“Je ne suis pas si doué que ça. Mon oncle en rajoute.”

Il avait pris son pinceau dans sa main gauche, afin de se servir de son pendentif de la droite.

Le matériel de peinture avait beaucoup servi. Dans la boîte en bois se bousculaient palettes, pinceaux et tubes de peinture. Des tubes neufs en côtoyaient d'autres presque vides, complètement plats.

Je l'avais aperçu de l'arrêt du bus, en regardant distraitemment vers la plage en contrebas. Il peignait, assis sur un rocher qui pointait légèrement au-dessus de la mer. Je le reconnus à son geste pour renvoyer ses cheveux en arrière et à son pendentif.

Je descendis les marches de la digue, et, m'étant approchée du rocher par-derrière, lui dis bonjour, mais il ne parut pas autrement surpris de me voir. Il se contenta de me faire un signe avec les yeux.

— Je suis venue à l'arrêt d'autobus accueillir des clients, mais personne n'en est descendu.

Il ne s'arrêta pas de manier son pinceau. Il avait peint la mer, les remparts et la ville qui s'étendait au loin. Le tableau semblait déjà assez avancé. L'île était bien là elle aussi.

— Ils ont pourtant téléphoné de la gare pour confirmer qu'ils prenaient le bus de trois heures et demie. Ils ont dû le rater. Le

prochain est dans cinquante minutes.

Il était silencieux. Mais ce n'était pas désagréable. Il se taisait parce qu'il ne pouvait pas parler, mais il comprenait et j'étais habituée à son silence.

— Ton oncle ?

“On lui a demandé un travail urgent. Il traduit une autorisation d'importation pour du caviar.”

M'apercevant qu'il ne pouvait pas peindre si je lui parlais, je décidai de me taire pendant un moment. Je m'assis sur un endroit plat en biais derrière lui, de manière à ne pas le gêner. Mes jambes qui pendaient étaient à deux doigts de toucher la mer.

Les poissons avaient disparu et la plage avait retrouvé son aspect habituel, mais il n'y avait pas beaucoup de monde qui se baignait. Le ministère de la Santé avait donné son feu vert après avoir procédé à la vérification de la qualité de l'eau, mais cela n'avait servi à rien. Les gens, dégoûtés, n'avaient pas très envie de s'en approcher. À l'Iris aussi on avait eu pas mal d'annulations. Ma mère était de mauvaise humeur, comme l'avait prévu la femme de ménage. Alors qu'il faisait toujours aussi chaud, on aurait dit que l'automne était soudain tombé sur la ville.

La mer qu'il peignait était bleu ciel, avec des petites crêtes blanches par endroits. Elle devenait de plus en plus transparente à chaque coup de pinceau. Alors qu'il ne soignait pas particulièrement les détails, on avait vraiment l'impression que les remparts, recouverts de coquillages, luisaient d'humidité. Et l'île, une fois peinte, était comme une oreille aux aguets à la surface de l'eau.

Il pressait plusieurs tubes de peinture sur la palette, trempait le pinceau dans l'eau d'un gobelet en carton afin de les mélanger jusqu'à obtenir la couleur qui lui convenait. Il regardait successivement le sketch-book, la palette puis le paysage. Il se retournait de temps à autre comme s'il se préoccupait de moi, sans lâcher son pinceau. À cause de la surface inégale du rocher, la boîte de peinture, le gobelet en carton, et nous aussi, tout avait un petit air penché, dans un sens ou dans l'autre.

“Là tu vas recevoir des embruns. Viens t'asseoir par ici.”

Il m'avait passé une feuille de bloc-notes avant de pousser du pied son sac à dos pour me faire de la place auprès de lui.

— Merci, ai-je dit en lui obéissant.

“Tu n'es pas obligée de retourner à l'hôtel ?”

— Ma mère me grondera si je ne ramène pas les clients. Je peux attendre ici ? Je ne te dérangerai pas.

Il acquiesça avant de reporter son regard sur son sketch-book.

Je me mis à réfléchir à ce que faisait le traducteur. Feuilletait-il son dictionnaire ? Y cherchait-il des mots avec sa loupe ? Notait-il de son

écriture appliquée le vocabulaire relatif au caviar ? Pendant ce temps-là, avait-il relégué dans un coin le livre de Marie ?

— C'était comment dans l'île le jour où les poissons sont morts ? ai-je questionné.

“Il n'y a rien eu de particulier. Simplement, la côte était toute noire.”

— Ah bon ?

Il arrivait encore que selon la direction du vent flotte une odeur qui rappelait celle de ces derniers jours. J'avais l'impression que chaque grain de sable était imprégné de l'odeur nauséabonde de la mort.

Un couple allongé sur des chaises longues était en train de prendre un bain de soleil. Un garçon faisait de la planche à voile. Des enfants ramassaient des coquillages au bord de l'eau. C'étaient les seules personnes qui se trouvaient là. Il n'y avait plus de vendeurs de boissons ni de maîtres nageurs. Les flaques au creux des rochers grouillaient de bernard-l'hermite, de crabes incroyablement rouges et de vers aux formes écoeurantes. Le bruit des vagues stagnait au fond du silence qui régnait autour de lui.

— Pourquoi vit-il tout seul sur cette île si peu pratique ? ai-je commencé, voyant qu'il reposait son pinceau dans le gobelet en carton. Il n'a ni le téléphone, ni la télévision, tu sais. Il n'a pas de famille, pas d'amis, personne pour venir le voir... Sauf toi, bien sûr.

“Il t'a, toi.”

La réverbération du soleil sur le papier blanc était si forte que j'avais du mal à déchiffrer.

“Il n'est pas du genre à être aimé par tout le monde. Et toi, tu lui suffis.”

— Il t'a parlé de nos relations ?

“Non. Mais il suffit de vous voir pour le comprendre.”

Il se servait d'un Conté pour souligner d'ombre les remparts. La peinture avait séché, la couleur de la mer prenait peu à peu de l'épaisseur. Un crabe a tenté d'escalader la boîte, mais il manqua son coup, retomba dans la mer.

Connaissait-il vraiment quelque chose de nos relations ? Alors que moi-même j'avais parfois la sensation que le souvenir de ce que le traducteur me faisait la grâce de me donner n'était peut-être qu'illusion.

— Il t'aime, tu sais.

J'étais gênée de lui parler avec tant de franchise.

— On le voit bien dans son comportement avec toi. À son air inquiet quand il te regarde, aux gestes furtifs qu'il a parfois envers toi.

“Il me considère sans doute comme son fils.”

— Non, il s'agit de quelque chose de différent. De plus aveugle, inconditionnel, irrationnel. Jusqu'à ce que tu viennes, je n'imaginais

pas qu'il était capable de se donner ainsi à quelqu'un d'autre.

J'aurais dû être la seule que le traducteur voulait. Si tu ne t'étais pas immiscé entre nous... Mais je ne pouvais pas lui dire ça.

“Il m'a substitué à ma tante qui est morte jeune.”

Son écriture coulait comme un élégant motif ininterrompu. Il avait beau écrire, il ne connaissait pas la fatigue.

“Il m'aime aveuglément à sa place. C'est comme ça qu'il expie.”

— Quelle faute ?

“En fait, non, ce n'est de la faute de personne. Il s'agit d'un hasard malheureux. C'est tout.”

— Pourquoi est-elle morte ?

“Son écharpe est restée coincée dans la porte du train.”

J'ai relu trois fois la feuille de bloc-notes. Je n'arrivais pas à relier correctement les mots entre eux.

“Mon oncle était sur le point de partir pour Moscou à l'invitation de l'université. Le train n'était pas encore arrivé. Elle était sur le quai avec moi, bébé, dans les bras. Au moment où il s'appropriait à nous prendre en photo, un train arrêté de l'autre côté a démarré. Personne ne s'était aperçu que son écharpe était coincée.”

— Et que s'est-il passé ?

Plus il écrivait, plus le silence était long. Le bout de son stylo glissait entre les vagues. Il toussota, donna un coup de talon sur le rocher, se rongea un ongle. Cette conversation singulière, plutôt que de parler avec des mots, me permettait d'entendre avec acuité les divers sons qu'il produisait.

Après le silence, sa main m'apportait forcément sa feuille de bloc-notes. À cet instant-là seulement l'extrémité de nos doigts se touchait. Sa main était maculée de peinture.

“Ma tante a été traînée sur le quai. C'est à ce moment-là seulement que tout le monde s'est aperçu qu'il se passait quelque chose. Mais il n'y avait rien à faire. Ma mère s'est mise à crier, et j'étais toujours dans les bras de ma tante, qui s'éloignait de plus en plus vite tout en s'étranglant. Elle est morte en se cognant la tête contre le pilier du bout du quai. Lorsque le train s'est enfin arrêté, il était trop tard. Elle avait une fracture du crâne et la colonne vertébrale brisée. Son écharpe s'était si profondément enfoncée dans son cou que la peau était déchirée. Elle m'avait gardé serré dans ses bras pour mieux me protéger. Grâce à ça, je n'ai même pas eu une égratignure.”

Il avait écrit tout cela d'une seule traite, le dos rond, penché sur sa feuille. Il n'avait ni réfléchi ni hésité un instant. Un peu comme s'il voulait me faire comprendre qu'il avait toutes les phrases en tête parce qu'il l'avait déjà expliqué à plusieurs reprises. Grâce à sa belle écriture bleue, les mots “brisée” ou “déchirée” ne me firent pas un effet trop horrible.

“Bien sûr, je ne me souviens de rien. C’est ma mère qui m’a tout raconté.” A-t-il ajouté.

— Et lui, ton oncle, il n’a rien pu faire pour lui porter secours ?

“Non. Il lui a seulement crié de lâcher le bébé pour détacher son écharpe. Je me demande ce que je serais devenu si ma tante l’avait fait. Mais cette supposition est idiote. En tout cas, le fait est que les relations entre ma mère et lui se sont détériorées. Pas parce que cette écharpe était un cadeau qu’il lui avait fait pour son anniversaire, mais parce que, instinctivement, il a voulu me sacrifier.”

Je me rappelai le foulard caché tout au fond de l’armoire. Le moment où il l’avait enroulé autour de mon cou. Il se pouvait qu’il recèle encore des fragments de chair de sa femme.

Le quai obscur, la grosse pendule ronde, le flash de l’appareil photo, l’odeur de lait, les talons hauts qui font la culbute, la douleur insupportable au niveau du cou, le métal froid du pilier. La scène flottait comme un mirage au-dessus du morceau de papier.

“Je ne suis pas sûr que le souvenir de ma mère soit vraiment exact. Je suppose que tout le monde a paniqué. Ce qui est certain, c’est que nous en avons tous gardé une blessure indélébile. C’est indéniable. Alors qu’il s’agit d’un petit courant d’air de rien du tout qui a accroché son écharpe.”

— Je l’ai vu, ce foulard. Il était soigneusement rangé.

“C’est un souvenir, même si c’est l’arme qui l’a privée de sa vie. Finalement, mon oncle a disparu. Quand j’ai commencé à comprendre, on ne savait pas où il était. Je l’ai retrouvé par hasard l’année où je suis entré à l’université. Il était très content de me revoir. Il m’a gâté au point que je ne savais plus où me mettre. Comme tu l’as vu. Alors que, sur le coup, il a pensé que je pouvais bien mourir.”

— Mais il connaît très bien ton enfance.

“Oui, tous les épisodes que je lui ai racontés. Il parle comme s’il les avait vus de ses propres yeux. En les embellissant ou en les exagérant parfois. C’est peut-être aussi une façon de se disculper. Pour effacer cet instant qui appartient au passé. Il sait bien que c’est inutile, mais il ne peut pas s’en empêcher. Dès qu’il me voit, il devient comme ça. Je ne peux rien faire d’autre que d’être le plus discret possible. Quand nous sommes tous les deux, je pense au fond de moi que c’est une bonne chose que je ne puisse pas parler.”

Lui restait-il des feuilles de bloc-notes dans son pendentif ? Je commençais à m’inquiéter. Est-ce qu’un incident n’allait pas survenir, qui le ferait tomber à la mer ?

Je n’arrivais pas à m’expliquer pourquoi je m’inquiétais de la sorte. Peut-être avais-je envie d’en savoir plus sur le traducteur ? À moins que je ne fusse charmée par le geste qu’il avait pour me tendre les feuilles ?

Les rayons du soleil déclinant illuminaient son profil. Une ombre légère s'était posée au coin de ses yeux, ses lèvres qui ne formaient pas de mots restaient obstinément fermées, sa chaîne était humide de la transpiration qui coulait le long de son cou.

Soudain l'idée m'est venue que lui aussi allait vieillir comme le traducteur. J'essayai d'imaginer la peau pleine de rides, les muscles flasques, les cheveux clairsemés, en vain. J'avais beau me concentrer, il n'y avait pas une ombre sur son corps.

J'ai regardé ma montre. Il restait à peine dix minutes avant l'arrivée de l'autobus.

— Quand repars-tu ? lui demandai-je. “Demain.”

Sa réponse avait été brève.

— Ah bon... Ton oncle va certainement se sentir triste.

“Non, il se contentera de retourner à sa vie habituelle.”

— Tu reviendras l'année prochaine ?

“Je ne pense pas que je pourrai revenir de sitôt. Cet automne, je dois partir poursuivre mes études en Italie.”

Après avoir vérifié que la peinture était sèche, il a refermé son sketch-book, rangé ses pinceaux, jeté à la mer le contenu de son gobelet en carton. L'eau trouble, tombée à nos pieds, fut aussitôt dispersée par les vagues. Dans un bruit tellement clair que j'ai cru à tort qu'il avait parlé.

— Tu trouves ça bizarre, n'est-ce pas ?

Il interrompt le rangement de son matériel pour me regarder d'un air interrogateur.

— Enfin, nous avons presque cinquante ans d'écart. On ne peut pas trouver ça normal.

“Moi je ne trouve pas ça bizarre. J'étais heureux de te voir à ses côtés. Et moi aussi j'ai été content de faire ta connaissance, tu sais.”

Sur le coup, je me suis demandé comment réagir, et j'ai baissé la tête pour l'aider à fermer ses tubes de peinture.

“Tu es la première à qui j'ai parlé en dehors de mon oncle depuis qu'il est venu ici.”

— Mais je suis inquiète de temps en temps. Parce que nous n'avons pas d'avenir. Je pense que l'automne ne viendra peut-être pas. Je me demande si tout ne va pas finir avec l'été.

“Ne t'en fais pas, ça ira”, écrivit-il pour me consoler.

“Le vent ne soufflera plus. Parce que ce jour-là il a disparu au loin après avoir traversé le quai. Ne t'inquiète pas.”

Il a refermé ma main sur sa dernière feuille. Les mots qu'il avait ajoutés débordaient de ma paume. J'eus soudain l'impression que nous venions de nous assurer de notre lien, non de celui que je pouvais avoir avec le traducteur.

Nous avons voulu nous redresser et nous nous sommes retrouvés dans les bras l'un de l'autre. Nous risquions de tomber à la mer en remuant un peu trop sur les rochers glissants. J'ai voulu essayer de me rappeler s'il a voulu me secourir parce que je perdais l'équilibre ou si c'est lui qui a tendu les bras en premier, mais je n'ai pas réussi. J'avais l'impression que le mouvement des vagues s'était arrêté.

Nous nous sommes embrassés. Nos lèvres se sont jointes sans aucune hésitation, comme si nous échangeions un signe convenu entre nous que nous répétions depuis toujours. J'avais toujours la feuille dans la main. Son pendentif appuyait sur ma poitrine, froide à cet endroit-là. Son haleine était différente de celle du traducteur.

La 202 était plongée dans la pénombre. Les vitres étaient brouillées par la vapeur sortant de l'usine de transformation voisine. On percevait le faible bruit des machines à mélanger le surimi.

Les lits étaient convenablement faits. Sur la table de nuit étaient posés le téléphone et la Bible, la boîte de mouchoirs en papier devant le miroir, et, sur le réfrigérateur, le décapsuleur et les verres ébréchés. Tout était en place. Les clients qui devaient y dormir le soir avaient téléphoné le matin pour annuler leur réservation.

— Enfin, puisqu'on ne peut pas nager, on n'y peut rien, m'avait expliqué la femme sur un ton de reproche.

Il ne s'est pas pressé. Il n'était pas anxieux, même si l'on entendait des voix dans le hall ou des bruits de pas montant l'escalier. Il a pris tout son temps pour me caresser. Le sketch-book et la boîte de peinture étaient abandonnés sous le lit.

Il n'avait pas pu répondre lorsque sur les rochers je lui avais proposé de venir à l'Iris. Parce que son pendentif était coincé entre nos poitrines.

Je l'avais emmené à l'hôtel avec deux groupes de clients descendus de l'autobus. Ce fut une périlleuse aventure. Il s'est comporté comme un jeune homme muet voyageant pour dessiner. J'ai donné la clé de la 204 à un groupe, celle de la 305 à l'autre, et à lui, celle de la 202. Sur le registre se trouvait toujours l'annulation à l'encre rouge dans la colonne de la 202. C'était la chambre que le traducteur avait utilisée avec la prostituée.

Les enfants, excités, chahutaient en poussant des cris stridents, les adultes les grondaient, tandis que l'autre groupe cherchait un restaurant, un plan étalé sur le comptoir, si bien que ce désordre lui permit de monter discrètement jusqu'à la chambre.

Non seulement l'haleine, tout en lui était différent du traducteur. Il ne m'a pas attachée, ni frappée. Il ne m'a rien ordonné non plus. Il m'a traitée d'une autre manière. Sa large poitrine m'empêchait de respirer, ses doigts glissaient sur mon corps comme s'il y traçait des caractères,

ses hanches étaient dures sur mes cuisses.

Le lit grinçait. Tellement fort que je me demandais avec inquiétude si on n'allait pas l'entendre d'en bas. Quelqu'un se gargarisait dans la chambre au-dessus. La sonnerie retentissait à la réception. Il avait chaud. Sa chaleur suffisait à me remplir.

J'ai compris que c'était fini lorsqu'il a laissé échapper un cri. C'était bien un cri. Un embryon de voix jusque-là dissimulé au fond de sa poitrine, débordant de ses lèvres entrouvertes.

— Tu veux bien me montrer ta langue ? lui demandai-je. Je voudrais que tu me montres la langue qu'on t'a enlevée.

Il a remis son T-shirt et son pantalon restés sur le lit voisin, et en dernier, son pendentif.

“Pourquoi ?”

— Comme ça.

Il m'a prise par les épaules pour me rapprocher de lui, a ouvert prudemment la bouche.

Dedans c'était l'obscurité. Il n'y avait manifestement pas de langue. Seulement une cavité noire. D'épaisses ténèbres, à donner le vertige si on les fixait trop longtemps.

À ce moment-là, on entendit une voix irritée dans le hall.

— Mari. Dis-moi, Mari, où te caches-tu ?

C'était ma mère. Ensuite il y eut un bruit de pas précipités dans les escaliers, qui traversèrent le palier, suivirent le couloir, s'approchèrent.

Je ramassai aussitôt le sketch-book et la boîte de peinture avant de l'entraîner vers le placard où nous nous sommes cachés. La boîte de peinture a cliqueté. Je me suis agrippée à lui, le corps tendu.

Ma mère a frappé à la porte de la 201 voisine.

— Je suis venue faire la couverture.

À l'intérieur du placard, la voix semblait toute proche. Je me suis collée encore plus fort à lui. Il m'a serrée entre ses bras.

— Excusez-moi de vous avoir dérangés.

Cette fois les pas s'arrêtèrent devant la 202. Elle sortit le trousseau de clés de la poche de son tablier, choisit le bon passe, l'introduisit dans la serrure.

Les battements de mon cœur s'accéléchèrent, ma respiration se fit difficile. Comme lorsque je m'étais cachée pour ne pas aller à l'école. Comme lorsque le traducteur avait serré le foulard autour de mon cou. Une odeur de vernis émanait du placard, il y avait des phosphènes devant mes yeux.

Ma mère a inspecté la chambre. Elle est passée devant le placard, a vérifié la fermeture de la fenêtre, tiré les rideaux. Je n'avais pas pu m'empêcher de l'épier à travers l'interstice, tout en pensant que ce serait plus rassurant de fermer les yeux. Le sol vibrait à chaque foulée

de ses pieds gonflés. J'avais peur. De tout. D'être surprise par ma mère, d'avoir séduit le neveu, de ce que celui-ci m'avait fait et de ce que le traducteur n'était pas au courant.

Ma mère a posé la main sur le lit, là où nous étions allongés un moment plus tôt, pour arranger le couvre-lit. Ses doigts ont rampé sur la table de nuit, là où il avait posé son pendentif, pour vérifier s'il y avait de la poussière. Je me suis demandé avec inquiétude si elle n'allait pas remarquer qu'il y restait peut-être un peu de la chaleur de son corps. Mais ce fut encore pire à l'idée qu'un de mes cheveux était peut-être tombé. Avec elle, il en suffisait d'un seul pour qu'elle sache aussitôt que c'était moi.

Les battements de nos cœurs ne faisaient qu'un. Son souffle mouillait le lobe de mon oreille. Ses cheveux étaient imprégnés de l'odeur de la mer.

Ma mère a inspecté la chambre encore une fois pour vérifier qu'elle n'avait rien oublié avant de sortir sur un petit claquement de langue. Ses pas se sont éloignés le long du couloir.

Les forces me quittant soudain, je me suis accroupie. Écroulée plutôt, glissant de ses bras. La lumière passant à travers l'interstice de la porte n'était pas suffisante et faisait paraître encore plus sombre l'intérieur du placard. Levant les yeux vers lui, j'apercevais une vague silhouette, mais ne distinguais ni son expression ni le mouvement de ses doigts. J'avais l'impression qu'à chaque fois que je clignais des yeux, il s'enfonçait encore plus profondément dans l'obscurité.

J'ai pensé m'être égarée dans ses ténèbres. Être tombée dans une cavité humide et tiède où ne parvenaient ni lumière ni son, un endroit où se trouvait la langue qu'il aurait dû avoir sur le quai dans les bras de sa tante.

XII

Le jour suivant, le neveu a quitté l'île comme prévu. Sans me dire au revoir, sans me laisser de message.

J'avais la vague impression qu'il passerait peut-être par l'Iris entre le moment où il descendrait du bateau et celui où l'autobus arriverait. Parce que nous n'avions pas eu le temps d'échanger un seul mot dans la précipitation qui avait suivi notre furtive sortie du placard, tout occupés que nous étions de ne pas nous laisser surprendre par ma mère.

Mais cela n'a pas eu lieu. Ne firent leur apparition dans le hall de l'hôtel en fin de matinée qu'un couple de vieillards qui avaient réservé trois mois plus tôt et un représentant en chiffons dépoussiérants synthétiques. Je n'ai même pas eu le temps de m'apercevoir que l'heure du dernier autobus était passée. Le nombre de feuilles de bloc-notes dans ma poche n'augmenterait plus. Nous nous retrouvions à nouveau seuls tous les deux, le traducteur et moi.

La ville baignait dans un calme étrange. Il y avait peu de monde sur la plage où l'on ne remarquait que les mouettes, et les terrasses des restaurants étaient à moitié vides, même à midi. Tout le monde, au guichet de vente des tickets d'accès aux remparts, chez le loueur de bateaux, le vendeur de glace pilée au sirop, ou à la société des taxis touristiques, semblait désœuvré et rêveur. Certains vendeurs de souvenirs avaient entrepris de fermer leur boutique alors qu'on était encore en pleine saison. Le soleil qui éclairait le front de mer paraissait d'autant plus éblouissant que celui-ci était désert.

Ce jour-là pour une fois il y avait des nuages. On était en plein midi et l'on se serait cru à l'aube. On ne voyait nulle part le soleil, tandis que plusieurs couches de nuages gris-bleu recouvraient le ciel. La mer était de la même couleur.

Cette couleur faisait paraître les gens sinistres. Elle n'était pourtant pas belle, mais pure, et dominait l'ensemble du paysage, ondoyant comme une respiration. Le ciel perçait à grand-peine en une mince ligne qui ceinturait l'horizon mais semblait sur le point de disparaître sous le poids des nuages qui l'assaillaient. Une mouette posée sur un rocher levait la tête vers le ciel d'un air incertain, comme si elle hésitait à s'envoler.

Nous étions sur le pont en train de regarder la mer. Les gens qui ces jours-ci encore se bousculaient pour accéder au parapet avaient disparu. L'économe de la maison de repos qui revenait semble-t-il de faire des courses sommeillait, la tête posée sur l'encadrement d'un hublot. Le cafetier avait quitté son comptoir et fumait une cigarette à

la proue. Il n'y avait que quelques touristes qui donnaient l'impression d'avoir pris le bateau parce qu'ils n'avaient rien d'autre à faire pour tuer le temps.

— Il est reparti, n'est-ce pas ? questionnai-je alors que je le savais.

— Oui, répondit le traducteur.

Je ne sais pas pourquoi j'étais mal à l'aise d'entendre sa voix revenir aussitôt, sans pause silencieuse après ma question pendant laquelle le pendentif s'ouvrait, une feuille était déchirée et le stylo se mettait en route. Je gardais en moi le rythme des conversations échangées avec le neveu.

— Une semaine, ça passe en un clin d'œil.

— Il ne pouvait pas rester très longtemps. Il est venu sans le dire à sa mère.

— Pourquoi ?

— À cet âge, on ne dit pas toujours la vérité à sa mère.

— Les gens qui viennent chez toi sont tous des adeptes du secret, on dirait.

— Oui, tu as raison. Ils ont tendance au secret, comme s'ils pensaient qu'après avoir parlé ils allaient être engloutis dans la mer en même temps que l'île.

Nous nous sommes regardés en esquissant un sourire.

Les moteurs vibraient sous nos pieds. Le vent était plus fort que d'habitude. Humide, il rendait la peau moite. Mon chignon, serré, ne se défaisait pas, mais ma frange était tout emmêlée sur mon front. Le traducteur a tendu la main plusieurs fois pour la démêler, mais c'était inutile parce que le vent ne cessait pas.

— Quand viendra-t-il la prochaine fois ?

— Ça, je me le demande. Je l'apprends toujours à la dernière minute.

Savait-il qu'il allait poursuivre ses études en Italie ? Je n'en ai pas parlé. Je ne lui ai pas dit que je l'avais rencontré sur les rochers. Si je voulais garder secret ce qui s'était passé à l'Iris, je devais lui cacher tout ce qui s'était passé ce jour-là.

Le traducteur portait le même veston marron à larges revers que le jour où nous étions allés au parc d'attractions. Sa cravate, que je me souvenais avoir vue en fouillant dans l'armoire, était à pois. Il n'y avait plus aucune trace de crème glacée sur son pantalon.

— Il fait un drôle de temps, ai-je remarqué.

Les nuages s'amoncelaient, il menaçait de pleuvoir. La mer était calme malgré le vent, et rien ne venait la troubler en dehors du bruit des moteurs et de l'écume du sillage du bateau. Il n'y avait ni yacht ni bateaux de pêche au large.

— Tu crois qu'il va pleuvoir ?

— Oui, sans doute. Et beaucoup, certainement.

— Ça fait plus d'un mois qu'il n'est pas tombé une goutte, tu te rends compte ? J'ai complètement oublié ce qu'est la pluie.

Appuyée au parapet, je scrutais l'horizon en me demandant d'où viendrait la première goutte. Mais seul un voile bleuâtre tombait des nuages, qui ne recouvrait pas uniquement la mer, mais aussi mes mains et les joues du traducteur. J'avais l'impression que les nuages allaient continuer à peser sur nous de plus en plus jusqu'à nous engloutir.

— Ne t'inquiète pas, tu vas t'en souvenir très vite.

Il avait passé son bras autour de mes épaules.

Dans ce cas-là, il était toujours aussi craintif et mal à l'aise. Il se comportait comme si le plus infime rapprochement de nos corps était quelque chose d'extrêmement délicat. Alors que même son neveu, lorsqu'il m'avait embrassée sur les rochers, avait été beaucoup plus sûr de lui. Alors qu'il m'avait déjà vue dans des postures autrement plus compromettantes.

Je me suis retournée mais on ne distinguait déjà plus la ville. Les remparts étaient cachés depuis le matin par la marée haute. La mouette qui hésitait depuis tout à l'heure se décida enfin à s'envoler, mais elle se confondit aussitôt avec les nuages et disparut. Toutes sortes de choses, morceaux de bois, algues, boîtes de conserve, éclats de plastique, fil à pêche, sacs en vinyle, étaient aspirées dans le sillage du bateau.

À l'intérieur, l'économe qui s'était réveillé avait essuyé la vitre de sa main afin de jeter un coup d'œil dehors avant de se rendormir aussitôt. La moitié de son visage portait la marque du hublot. Un couple d'âge mûr avec une caméra vidéo passa devant nous puis s'approcha du cafetier assis sur le coffre des pompes.

— Combien de minutes restez-vous dans l'île ? Nous voudrions y faire un petit tour, lui demanda la femme.

Le vent fit que la réponse du cafetier ne parvint pas jusqu'à nous. Quand le couple fut reparti, il alluma une deuxième cigarette tout en jetant des coups d'œil dans notre direction comme s'il était préoccupé par notre présence. Je lui ai rendu son regard et il baissa précipitamment les yeux en tirant sur sa cigarette.

Le bateau a lentement amorcé sa courbe vers la gauche. La corne de brume a résonné au loin en tremblant. L'île F. était en vue. Elle avait vraiment la forme d'une oreille. Allongée dans l'espace restreint où les nuages tentaient de se mêler à la mer.

Du sofa, je regardais le traducteur en train de travailler. Il était assis bien droit à son bureau, le stylo-plume à la main, en train d'écrire sur son cahier les mots correspondant au texte russe qu'il suivait du bout du doigt de l'autre main. De temps à autre, il feuilletait un

dictionnaire, réfléchissait en fixant un point dans l'espace, effleurait la monture de ses lunettes de presbyte.

On lui avait demandé semble-t-il de traduire une lettre écrite en russe arrivée dans le service de chirurgie cérébrale d'un hôpital universitaire. Il disait que c'était difficile parce qu'il y avait beaucoup de mots techniques, il avait sorti le dictionnaire médical qui se trouvait tout en bas des rayonnages et rangé dans le tiroir tout ce qui concernait le roman de Marie.

— Tu as tous les dictionnaires qu'il faut, ici, ai-je souligné, et il m'a montré sa bibliothèque d'un air satisfait en disant :

— Exactement. Philosophie, logique, mécanique, musique, art, ordinateur, cinéma, etc. J'ai tous les dictionnaires qui permettent d'analyser le monde.

Ils étaient épais et majestueux, mais assez abîmés. Les caractères au dos étaient à demi effacés, les reliures effilochées. Pas d'avoir été beaucoup utilisés, plutôt d'être restés longtemps en place serrés au fond des étagères.

À chaque fois qu'il feuilletait le dictionnaire médical, celui-ci produisait un bruit indescriptible de feuillets à moitié collés qui se détachent. J'avais l'impression qu'il aurait suffi de tirer un peu fort pour qu'ils se délitent. Mais le traducteur s'en servait avec élégance. Le mouvement de ses doigts ressemblait à celui qu'il avait pour défaire un à un les boutons de mon corsage ou fureter dans mon buisson à la recherche de mon petit grain souple.

J'ai bu le thé qu'il avait préparé. Il était bon. Il en restait encore plein dans le pot.

Après que nous étions descendus du bateau, le vent avait soufflé de plus en plus fort. Les branches des pins qui poussaient sur les coteaux autour de la crique s'inclinaient vers l'ouest. Les vitres des fenêtres tremblaient sans arrêt, et une fois il y eut même un coup de vent plus violent que les autres qui faillit aspirer la maison vers le ciel.

Il ne pleuvait pas, mais les nuages avaient fini par tout envahir. La lumière gris-bleu qui en émanait s'infiltrait jusque dans la pièce et tirer les rideaux n'aurait pas suffi à la chasser.

— Dis, c'est difficile ? lui demandai-je à mi-voix entre deux coups de vent.

Il ne changea pas de position, ne s'arrêta pas d'écrire.

— Tu écris d'abord sur le cahier avant de recopier au propre ?... Tu en as encore pour longtemps ?

Il s'est retourné, m'a fait signe de me taire en posant l'index sur ses lèvres avant de continuer son travail. Je me suis tue, comme il me l'avait ordonné.

Depuis que le neveu n'était plus là, la pièce avait repris son aspect initial. Il avait été le seul à descendre du petit train bringuebalant.

Alors, le traducteur avait retrouvé sa prudence, les hibiscus et la radio avaient disparu de la circulation, et l'atmosphère s'était chargée de toutes sortes de prémonitions.

J'ai tenté de me souvenir de lui assis sur ce même sofa mais ça n'a pas marché. J'avais l'impression que nos lèvres qui s'étaient touchées sur les rochers, comme l'unique cri qu'il avait laissé échapper sur le lit de l'Iris, appartenaient à un passé lointain datant d'avant ma rencontre avec le traducteur. Le pressentiment de la corde sortie d'on ne sait où, de la douleur fulgurante et des ordres donnés. Ma poitrine en était pleine. Même le rythme de notre conversation qui m'avait tellement fascinée avait été emporté au loin avec le vent.

Le traducteur a souligné une ligne de sa lettre et toussoté en suivant plusieurs fois du bout du doigt le même endroit du dictionnaire. Puis il s'est redressé, a rectifié sa position, a pris son temps pour écrire chaque caractère, sans négliger un seul trait, de manière à ce qu'ils ne débordent pas du quadrillage du cahier.

Il allait certainement se tourner vers moi avec la même obstination. Il suffisait de patienter encore un peu, le temps qu'il termine la traduction de sa lettre. Son corps rabougri de vieillesse ne retrouvait sa vivacité que lorsqu'il s'occupait de moi. Les doigts qui tenaient le stylo empoignaient ma poitrine, les lèvres pensives s'immisçaient entre mes côtes, les pieds cachés sous le bureau écrasaient mon visage.

J'ai avalé une gorgée de thé. Je ne le quittais pas des yeux. La terrasse grinçait. Un pot de fleurs vide arrivé là on ne sait comment roulait sur la pelouse. Pourtant la surface de la mer était toujours aussi calme.

Quel serait son premier mot lorsqu'il se tournerait vers moi ? Je ne pensais qu'à ça. Sale cochonne ? Lèche par terre ? Ouvre ton entrejambe ?

Il a pris tout un tas de photographies. Il enclenchait le flash, réglait l'ouverture de l'objectif, changeait la pellicule. Je ne savais pas qu'il était si doué pour utiliser un appareil photo.

J'ai exécuté pour lui toutes les poses possibles et imaginables. Au point de m'émerveiller moi-même de ce qu'un être humain puisse en faire autant. Il a fallu plus de corde que d'habitude. Mais il en avait préparé beaucoup.

Il m'a d'abord mise nue. Dans tous les cas, c'était ce qu'il y avait de plus important. Enlever mes derniers sous-vêtements suffisait à me faire prendre conscience de ma laideur.

Puis il m'a ligotée dos à la chaise. Celle sur laquelle il travaillait tout à l'heure encore. Solide, en bois, avec du cuir à l'endroit où l'on s'assoit. Après m'avoir liée au dossier les bras dans le dos, il y a ligoté la moitié supérieure de mon corps. Je me suis retrouvée obligée de la transporter partout. Elle était très lourde, me faisait tituber. Dès que je

menaçais de perdre l'équilibre, la corde qui mordait mes seins m'arrachait des gémissements. Mais sans y prêter attention, il m'ordonna d'aller fermer à clé la porte de la cuisine. De ranger les tasses à thé. D'enlever le couvre-lit dans la chambre.

— Tu dois être habituée. Tu l'as tellement fait à l'Iris.

La chaise dans mon dos se cognait partout, resserrant à chaque fois les liens. En utilisant tout ce qui me restait, menton, bouche, flanc et jambes, j'ai tourné la clé, porté les tasses, replié le couvre-lit. Près de moi, il passait son temps à appuyer sur le déclencheur. Il a pris mon visage grimaçant de douleur, le thé renversé dégoulinant sur ma poitrine, et le moment où, déséquilibrée par les ressorts, j'ai failli tomber.

Après m'avoir fait faire tout un tas de choses de ce genre, il a attaché mes jambes aux pieds de la chaise. Je ne pouvais plus bouger. Mes articulations pliaient d'une manière qui n'était pas naturelle, j'avais les mains et les pieds glacés, insensibles.

J'avais l'impression d'être moi-même une chaise. Ma peau était devenue cuir, ma graisse, coussin, mes os, bois. Il me semblait que la modification avait déjà commencé au niveau de mes doigts.

L'homme s'est assis sur la chaise. Il souriait d'un air satisfait, les bras posés sur les accoudoirs, les jambes croisées. Je le supportais tout entier avec mon corps déformé.

— C'est lourd ? a-t-il questionné, au-dessus de moi. Je n'ai pas pu lui répondre, ni même hocher la tête.

— On y est bien assis.

Il caressait lentement le dossier et les accoudoirs. Était-ce la chaise ou mon corps ? Je n'arrivais pas à faire la différence.

Il n'y eut pas que la chaise, je me suis transformée en toutes sortes d'objets. Table, boîte à chaussures, pendule, lavabo, et boîte à ordures. Il m'attachait les bras et les jambes, les hanches, la poitrine et le cou aux endroits les plus pratiques pour le faire. Et ils y adhéraient comme s'ils connaissaient le meilleur angle pour s'y adapter. Les poignets aux poignées, les reins aux portes, les doigts aux boutons, un peu de cette manière.

Les liens remplissaient leur rôle. Ils fabriquaient des formes fidèles aux images de l'homme. Pas une seule fois ils ne se coupèrent ni se relâchèrent.

Mon corps était rouge un peu partout du frottement des liens. Ils n'allaient pas jusqu'à occasionner des blessures, mais les douleurs, elles, étaient bien réelles. Lancinantes, pulsatives, elles s'étendaient sous la peau à mon corps tout entier. À l'instant où elles se fondaient en une seule, j'étais précipitée dans les abîmes de la jouissance. Dans l'entrée je lui présentais ses chaussures, au lavabo, je recueillais ses crachats.

Lorsqu'il ouvrit la porte du fond de la cuisine, je n'avais aucune idée de ce qu'il y avait derrière et de ce qui allait suivre. Il s'agissait d'un petit espace obscur, sans fenêtre. Dont les quatre côtés étaient recouverts d'étagères jusqu'au plafond. L'air y était trouble, sec, il y régnait une odeur pulvérulente, de poussière, farine et poudre à lessive mêlées.

C'était l'arrière-cuisine. Les réserves s'entassaient sur les étagères, et celles qui n'y avaient pas trouvé place s'empilaient sur le sol. Boîtes de conserve, riz, spaghettis, chapelure, pommes de terre, huile, condiments, légumes secs, préparations instantanées, biscuits, chocolat, eaux minérales, vins... En quantité et variétés incroyables. Je me demandais, désorientée, combien d'années lui seraient nécessaires pour manger tout cela à lui tout seul. Les étagères, ployant ça et là sous la charge, menaçaient de s'effondrer d'un moment à l'autre.

— Allez, entre.

La voix de l'homme saturait la pièce, n'en sortait pas. Quand nous fumes tous les deux à l'intérieur, il n'y eut plus aucun espace libre. Il décrocha une botte d'oignons qui pendait du plafond pour m'y accrocher à la place. Les oignons, avec leur peau craquante couleur caramel, avaient l'air délicieux.

— Mets-toi à plat ventre sur le sol, m'indiqua-t-il. Il m'a transformée en crevette, a passé une chaîne sous les liens de mes poignets, l'a accrochée au plafond. Il déployait une énergie impressionnante. Alors qu'il avait été incapable de manger correctement sa glace à l'italienne, alors qu'il ne connaissait pas d'autre nage que la sienne, si disgracieuse, il se montrait expert dans l'art de me suspendre dans les airs. Il m'a soulevée avec beaucoup de facilité.

Les flashes m'éblouissaient. Le bruit du vent s'était éloigné, mais il était toujours extraordinairement rude. Le tremblement de toutes les portes et fenêtres de la maison arrivait jusque dans l'arrière-cuisine.

L'objectif se rapprochait de mon cou aux muscles étirés, de mon sexe que je ne pouvais pas dissimuler, de mes plantes de pied couvertes de sueur. Je ne voyais pas le visage de l'homme caché derrière l'appareil photo. Mais je savais à l'expression des doigts qui le manipulaient qu'il me méprisait au plus haut point. Mon corps tournait insensiblement. La chaîne grinçait en se frottant au crochet. Cela renforçait d'autant la douleur.

En suspension dans l'air, je me suis inquiétée soudain, réalisant que désormais je ne pouvais plus échapper à l'homme. Mes poignets menaçaient de se déchirer. La scène se réalisait maintenant dans mon champ de vision brouillé par la transpiration. La peau se délitait, la chair se fendillait, et la chaîne finissait par me rompre les os. Un bruit

clair de cassure se produisait en même temps que je tombais sur le sol. J'avais, je ne sais pourquoi, une inquiétude pour mes bras que je déplaçais discrètement devant mes yeux, et découvrais qu'il n'y avait plus rien au-delà des poignets. Des gouttes me tombaient lourdement dessus. Levant les yeux, j'apercevais la tête de la femme du traducteur accrochée à la chaîne. Le foulard en question était enroulé autour de son cou...

Seule la lumière qui s'échappait de la cuisine éclairait le dos de l'homme. Je sentais la présence d'une certaine humidité dans l'air. Peut-être qu'il s'était enfin mis à pleuvoir.

Les sachets de cacahuètes, boîtes d'asperges en conserve et autres flacons de sel me regardaient. Sans voix, les yeux baissés, tapis dans le silence. Les oignons attendaient sagement sur le sol.

L'homme changea de pellicule. Il les sortait l'une après l'autre de sa poche de veston. Soudain, il y eut le bruit de quelque chose qui bougeait dans un coin. Il a repoussé du pied un sac de riz, faisant apparaître une petite cage dans le fond. Elle contenait une souris prise au piège. Une toute petite souris, presque un bébé.

— La pauvre.

Elle avait la queue coincée, et grattait la cage pour essayer de s'échapper. Elle couinait de douleur.

— Elle mérite une punition.

Sa queue était sans doute innervée. Elle aurait certainement beaucoup plus mal encore si, à force de se débattre, elle finissait par se déchirer. Dans ce cas, il y aurait obligatoirement du sang, même en petite quantité. De quelle couleur était le sang des souris ?

Le traducteur a pris la cravache. Elle se trouvait entre deux montagnes de boîtes de soupe à la pomme de terre et de paquets de corn-flakes. Je ne m'étais pas aperçue de sa présence parce qu'elle avait caché son jeu, se faisant passer pour de la nourriture alors qu'elle n'avait absolument rien de commun avec tout ce qui était là.

L'homme m'a frappée avec. Elle était longue et souple. Le velours enroulé autour de la poignée luisait de transpiration absorbée. Celle du maître d'équitation que Marie avait aimé était certainement du même genre. Lorsqu'il la brandissait, elle évoluait dans les airs en décrivant une courbe magnifique. Tellement belle que j'en oubliais qu'elle était destinée à me faire mal. Il lui imprimait de subtiles inclinaisons qui ne laissaient jamais la même empreinte. Elle ondulait dans l'espace restreint, sans rien toucher d'autre, ni les provisions, ni les murs, ni la chaîne. Et elle m'atteignait à chaque coup.

Plus que la douleur, c'était le bruit qui capturait mon cœur. Pur et strident, il avait des accents d'instrument à cordes. La cravache atteignait toujours son but sur un quelconque endroit de mon corps, faisant se convulser les organes et les os pelotonnés dessous. Je

n'arrivais pas à croire que mon corps puisse produire des sons aussi fascinants. On aurait dit que la source cachée dans la cavité au plus profond de mon corps frémissait.

La souris se débattait. Plus elle bougeait, plus le piège se refermait sur sa queue. Son petit dos était tout affaissé. Ses yeux étaient noirs et humides. Elle ne cessait de couiner, en frottant ses dents les unes contre les autres.

La cravache s'est courbée encore une fois. La douleur a couru de l'omoplate vers le flanc. J'ai poussé un cri de jouissance après la disparition des résonances du bruit produit par la source. Il est venu recouvrir les couinements de la souris.

XIII

Quand nous sommes sortis de l'arrière-cuisine, la tempête faisait rage au-dehors. La pluie cinglait les vitres des fenêtres, le vent faisait des tourbillons, et les vagues de la mer démontée venaient s'écraser jusque dans la crique. Il faisait noir. Seuls les embruns produits par l'écrasement des vagues sur les rochers se dispersaient dans les ténèbres. Le grondement de la mer mêlé au bruit du vent retentissait dans toute l'île. Le traducteur a allumé l'électricité dans la pièce.

La souris était morte noyée dans une bassine. Elle y flottait, dos rond, pattes pendantes, bouche béante. Elle n'avait pas beaucoup souffert. Lorsque le traducteur l'avait plongée dans l'eau, la tenant par la queue, elle avait bien agité les pattes au début, mais elle s'était tout de suite calmée. Elle était immergée, les yeux grands ouverts, comme si elle réfléchissait à quelque chose d'important. Et lorsqu'il l'avait lâchée, elle était remontée d'un coup à la surface.

Quelque chose pointait hors de la poche de ma jupe abandonnée sur le sol. Il s'en empara, l'observa un long moment. Je frottai mes poignets enfin libres. La cravache n'avait pas laissé trop de traces. Ma peau était seulement un peu rouge. Mais quand je fermais les yeux, je pouvais revoir aussitôt les courbes qu'elle traçait.

— Tu l'as vu ? me dit-il.

— Quoi ? ai-je répliqué.

— Tu l'as vu ? répéta-t-il sur le même ton. J'ai réalisé qu'il parlait de son neveu. Il avait à la main les feuilles de bloc-notes que celui-ci m'avait données.

— Oui, je l'ai rencontré, lui répondis-je sans réussir à quitter des yeux le paquet de feuilles tout chiffonné parce qu'il était resté longtemps dans ma poche.

— Quand ?

— La veille de son départ.

— Il ne m'en a rien dit...

— Par hasard. Je l'ai aperçu qui peignait sur les rochers en face de l'arrêt de bus.

— Je n'étais pas au courant. Je ne savais pas que vous vous étiez rencontrés sans moi.

— Pas longtemps, tu sais.

— Mais il en reste toutes ces feuilles...

Il fronçait les sourcils, pensif, tandis que ses dents du fond grinçaient. C'était sa manière à lui d'essayer de saisir la situation.

Une feuille puis deux glissèrent de sa main. J'ai entraperçu l'écriture familière de son neveu. Mais je n'arrivais pas à me souvenir

clairement de ce qui était écrit dessus.

— Sans doute qu'il a pensé lui aussi qu'il n'y avait pas de quoi t'en faire un compte rendu détaillé. Nous avons juste un peu parlé. Il peignait, et moi j'attendais l'autobus. C'est tout.

— Il a écrit au sujet de ma femme. Il décrit minutieusement comment elle est morte.

— C'est moi qui le lui ai demandé.

— Pourquoi ne m'en avoir rien dit ?

— Il n'y a pas de raison particulière.

— Il y avait une seule raison de ne pas me le dire. La nécessité de me tenir à l'écart.

— Il est parti. Il n'est plus là. Alors ça n'a plus aucune importance.

— Pas de tromperie.

C'était la combienième fois que je l'entendais parler sur ce ton depuis notre première rencontre à l'Iris ? Je réfléchissais. Cela me tétanisait toujours autant, et je ne pouvais plus bouger.

Un coup de vent encore plus violent qui s'était formé haut dans le ciel a plongé droit sur l'île. Il y eut des fracassements, s'agissait-il des pins dans les coteaux ou de la rambarde sur la terrasse ?

— Je le vois à son écriture. Nous avons tant parlé feuille après feuille. C'est comme avec la voix. On sait tout de suite dans quel état d'esprit et sur quel ton il parlait.

La pluie était venue se mêler aux bourrasques de vent. La mer était si sombre que malgré tous les efforts il était impossible de distinguer la ville. Le paquet de feuilles est tombé de sa main.

— Je t'ai trahi, me suis-je entendue dire calmement. J'avais l'impression de mentir alors que je lui disais la vérité. Il m'écouta attentivement, sans bouger.

La sirène a retenti. Elle s'est prolongée longtemps, indéfiniment.

— Le bateau s'arrête. Tu ne pourras pas rentrer, me dit-il.

Nous nous sommes aimés toute la soirée de cette manière qui n'appartenait qu'à nous. Je n'avais plus aucun moyen de retourner à l'Iris. Il n'y avait plus de bateau, plus de téléphone, plus d'amis sur qui compter, nous étions seuls tous les deux.

Curieusement, je n'ai pas pensé à ma mère. Ni au prétexte pour le lendemain. J'avais l'impression qu'il n'y en aurait pas. Je croyais que la tempête ne s'arrêterait jamais et que nous serions tous les deux éternellement retenus sur l'île. Cette pensée romantique me troubla encore plus.

Il m'a infligé un châtiment. Un châtiment incroyable, qui ne serait venu à l'idée de personne. Il m'a entraînée dans la salle de bains, m'a coupé les cheveux.

La pièce était froide. L'aérateur tournait. C'était étroit, mais haut de

plafond, si bien que le moindre bruit résonnait au-dessus de nos têtes. Les carreaux étaient écaillés par endroits, l'intérieur de la baignoire complètement rayé.

— Qu'est-ce que tu as fait !

Il avait la même paire de ciseaux que celle qu'il avait utilisée la fois précédente pour découper ma combinaison. Comme cette fois-là, il m'effraya en découpant l'air plusieurs fois dans un bruit aigu. Mes tympanes vibrèrent d'autant plus longtemps du fait de la résonance.

Je savais à quel point ils coupaient bien. Ma combinaison s'était fendue dès que les lames en avaient effleuré l'ourlet. Sans y opposer aucune résistance. Il m'avait dénudée aisément, sans recourir à la force.

— En voilà des façons, séduire un garçon qui m'est si cher...

Il m'attrapa par mon chignon. Mes cheveux qui jusqu'alors avaient réussi tant bien que mal à garder leur forme se dénouèrent d'un seul coup et recouvrirent mon visage.

— Je vais te faire comprendre. Attends un peu. Tu vas voir.

Il m'a encore une fois attrapée par les cheveux, m'a traînée sans ménagement. Mon cuir chevelu a crissé.

— Arrête ! ai-je crié. Mes pieds cognaient la cuvette, mes hanches la baignoire. J'avais l'impression que ma peau allait être entièrement arrachée à mon crâne.

— Je t'en prie, arrête. Tu me fais mal, j'ai mal...

Les lames, froides, effleuraient ma tête. Mes cheveux tombaient en masse devant mes yeux. Toute trace d'huile de camélia en avait disparu depuis longtemps, et ils étaient rêches. Il actionnait sans cesse les ciseaux. Mes cheveux tombaient à n'en plus finir. Il ne s'arrêta pas, même lorsqu'il devint évident que je n'avais plus rien sur le crâne. Il ne me pardonnait pas.

— Excuse-moi. Je ne le ferai plus. Excuse-moi, répétais-je sans arrêt. Il ne répondait pas. J'ai réalisé que c'était parce que je voulais être châtiée que je lui avais avoué ce qui s'était passé entre son neveu et moi. Peut-être même que c'était pour cette raison que je l'avais invité à l'Iris.

Il y avait des cheveux partout, sur mes lèvres, mes seins, mon pubis. J'avais beau essayer de les enlever, ils y restaient accrochés. Ses mains à lui ainsi que le veston dont il était si fier étaient souillés eux aussi. Derrière la fenêtre on ne voyait rien d'autre que l'obscurité. Des gouttes de pluie roulaient sur les vitres.

Les ciseaux échappèrent à ses doigts, tombèrent sur les carreaux. Il a plié les genoux, essoufflé, a toussé. Nous sommes restés longtemps immobiles. Je voulais me toucher la tête pour voir comment c'était, mais je n'en avais pas le courage et mes mains ne faisaient que trembler.

La douche s'est ouverte en grand. De l'eau très chaude m'est tombée dessus. Mes cheveux s'en allaient comme à regret vers la bonde, en se raccrochant aux aspérités des carreaux et au porte-savon. Je n'arrivais pas à croire que jusqu'à tout à l'heure encore ils poussaient sur mon crâne. Ils m'apparaissaient comme des vers parasites longs, fins et noirs. Enlacés, grouillant, cherchant désespérément un moyen de fuir, mais à la fin prenant courageusement le parti de couler.

Il s'est tourné vers moi pour m'arroser avec la douche. J'ai reculé jusque dans le coin de la salle de bains, baissant la tête, mais il m'a poursuivie sans relâche avec le pommeau de la douche. Je ne pouvais ni ouvrir les yeux, ni parler. L'eau pénétrait par mon nez et mes oreilles, si bien que je n'arrivais plus à respirer.

— Alors, comment trouves-tu ça ? Je vais la faire plus chaude.

Il tourna le mélangeur. Les cheveux qui n'avaient pas réussi à s'en aller formaient un tas qui bouchait la bonde. Toute respiration était interrompue. J'étais une souris qui se noyait.

À une heure avancée de la nuit, il se produisit une panne d'électricité. Toutes lumières éteintes, le bruit du vent semblait de plus en plus proche. La pluie ne donnait pas l'impression de vouloir faiblir. L'homme enleva ses vêtements mouillés. Il faisait trop noir pour que je puisse voir quel veston et quelle cravate il avait mis. J'étais toujours nue. On a mis des bougies sur le bureau, la table basse et celle de la salle à manger. Le repas qu'il avait préparé était orange et, là encore, semi-liquide. Il l'a versé dans une assiette plate qu'il a posée par terre. À quatre pattes, le cou tendu, j'en ai lapé le contenu. Cela n'était pas facile et ça coulait souvent de chaque côté de ma bouche, salissant mon cou d'orange. L'homme se contentait de m'observer, sur le sofa, sans rien dire, sans même boire une goutte d'eau.

Je fixais consciencieusement la bibliothèque en essayant de ne pas me faire remarquer. Je distinguais ma silhouette se reflétant sur la vitre. Ma tête qui s'y détachait, d'une pâle lueur laiteuse, était à la fois pitoyable et comique. On aurait dit celle d'un poussin aux plumes ébouriffées. Mes cheveux coupés court, inégaux, se dressaient en tous sens sur ma tête, en touffes hirsutes par endroits. J'ai cligné des yeux pour voir s'il s'agissait bien de moi. Je me suis aussi léché les lèvres.

— On mange vite, dit l'homme. Les flammes des bougies tremblaient. Ma mère ne pourrait plus me faire de chignon. Ni lustrer ma chevelure à l'huile de camélia.

Des restes de cheveux coupés tombaient en pluie sur mon assiette. Ils y formaient des motifs noirs éparpillés sur fond orange. Je les attrapais avec ma langue pour les avaler.

La longue nuit se poursuivait. J'avais l'impression qu'il y avait une éternité que, sur le pont du bateau, j'avais vu des nuages aux nuances crépusculaires. Une nouvelle nuit était venue sans que le crépuscule

n'ait eu lieu. Le monde extérieur, mer, ville, horloge fleurie, l'Iris, tout avait disparu, balayé par la tempête.

L'homme m'infligea toutes sortes de misères et d'humiliations dans lesquelles je m'immergeai. Tout se déroula à la lumière des bougies. Seule nous voyait la souris flottant à la surface de la bassine.

Nous fûmes les seuls à prendre le premier bateau du matin. La tempête s'était calmée. La mer était encore houleuse, mais la pluie avait cessé, la crique avait retrouvé son calme, et le soleil matinal tentait une percée à travers les nuages.

J'avais la tête sous un foulard. Celui-là même qui avait étranglé sa femme. Les mouchoirs du traducteur étaient tous trop petits, les serviettes du cabinet de toilette bien trop laides. Je n'avais pas trouvé d'autre tissu adéquate pour dissimuler ma tête.

— Cela ne fait rien, je peux y aller comme ça, avais-je dit, mais il était allé chercher le foulard.

Il l'avait déplié et enroulé autour de ma tête sans tenir compte de mes hésitations.

— Mais, c'est...

Il avait habilement caché derrière mon cou la bordure effilochée. Quant aux taches de sang, de loin elles pouvaient passer pour des motifs abstraits.

— Il te va très bien, tu sais, me dit-il.

Le pont était mouillé. Nous nous tenions par la main pour ne pas glisser. Ma blessure aux poignets était encore visible.

Il m'a offert un cacao au comptoir. Tiède et très sucré. Le marchand était le même que celui de la veille, celui qui fumait des cigarettes à la proue du bateau. Il avait les yeux bouffis, et on eut beau lui donner de l'argent, il garda la tête baissée, boudeur.

— Merci, lui dis-je, et il jeta un coup d'œil à ma tête recouverte du foulard.

La couleur de la mer était trouble. Beaucoup d'ordures flottaient, sans doute charriées par le fleuve. Il n'y avait pas d'oiseaux de mer, seuls les nuages se déplaçaient dans le ciel.

— La rambarde est mouillée.

Il l'essuya avec son propre mouchoir.

— Dis, qu'est-ce que je vais dire à maman ?

— Tu n'auras qu'à lui expliquer que tu es allée faire un tour sur l'île et que tu n'as pas pu rentrer. C'est la vérité. Mais n'oublie pas d'ajouter que tu as passé la nuit à la maison de repos. Tu as compris ?

— Et mes cheveux ?

— Tu n'as qu'à garder le foulard sur ta tête. Ne t'inquiète pas. C'est très mignon, ta mère va adorer, j'en suis sûr.

J'ai posé la main sur ma tête. Le toucher n'était pas le même à l'endroit des taches de sang. Un brusque coup de vent est venu le

soulever par-dérrière. Il l'a serré plus fort, a caché dessous une mèche de cheveux qui dépassait.

On commençait à distinguer la ville. On découvrait d'abord le clocher de l'église, de la mairie, et les remparts. Ces derniers, qui ne s'étaient pas écroulés malgré la tempête, arboraient toujours la même silhouette flottant au-dessus de la mer. La vitesse du bateau décru, il fit résonner sa corne de brume tandis qu'il amorçait sa courbe vers la droite. Nos mains se serrèrent un peu plus. Le marchand de café lavait la tasse dans laquelle j'avais bu mon cacao.

La ville grandissait à vue d'œil. Un attroupement s'était formé sur le quai. On aurait dit que les touristes qui voulaient embarquer n'avaient pas cessé d'attendre et faisaient la queue. Le bateau fit seulement un quart de tour, se présenta par l'arrière, et la poupe s'approcha du ponton. Cette fois-ci, la trompe résonna beaucoup plus bas.

— Ici, ça ira.

— Je t'accompagne jusqu'à l'horloge fleurie.

— Il faut que je me dépêche. C'est l'heure des check-out.

— Je t'écirai.

— J'attendrai.

Il m'a caressé la joue, puis a refermé doucement sa main comme s'il voulait garder précieusement la sensation de cette caresse.

On a entendu une rumeur. Au loin, quelqu'un criait mon nom.

— Mari, Mari, Mari !

J'avais bien entendu. Les gens rassemblés sur le quai levaient les yeux vers nous. Ce n'étaient pas des passagers attendant le bateau. Il y avait un serveur avec son tablier. Un chauffeur de taxi. Une femme sur le retour en chemise. Ils échangeaient des regards dans un murmure continu. Une voiture de police et une ambulance étaient arrêtées devant la salle d'attente. Je remarquai l'accordéoniste derrière le groupe. Il avait comme d'habitude son instrument autour du cou mais n'en jouait pas.

— Mari, je suis là, Mari !

C'était ma mère. Elle criait. Pourquoi ne cessait-elle donc pas de crier mon nom ? Cela me paraissait curieux.

Il y eut un choc, les machines s'arrêtèrent. Deux jeunes hommes que je ne connaissais pas sont arrivés en courant sur le pont. Ils m'ont dit quelque chose d'un ton brutal. Leur voix était forte, et pourtant je n'en compris pas un seul mot. Ils criaient à tour de rôle. C'était le calme plat dans mes oreilles. Aucun son n'y parvenait. On aurait dit que mes tympans s'étaient brusquement volatilisés.

Le traducteur repoussa ma main, courut sur le pont. Il s'enfuyait en titubant. L'un des deux hommes se lança à sa poursuite, tandis que celui qui restait me tenait dans ses bras. Il n'arrêtait pas de me parler, mais je n'entendais toujours rien.

Le traducteur trébucha, se cogna au cendrier, fut maîtrisé par le marchand de café surgissant derrière lui. Mais il réussit à s'en libérer, continua sa fuite vers l'avant du bateau. Tout se déroulait dans le silence.

Il était sur le point d'être rattrapé lorsqu'il se jeta à la mer. Sans me dire adieu, sans m'adresser un sourire, il posa un pied sur le parapet, se recroquevilla, tomba.

Mes tympanes ont réintégré leur place à l'instant où s'est élevée une gerbe d'eau.

— Vous n'êtes pas blessée ? me demanda gentiment le jeune homme en me regardant.

— Il a sauté. Sortez le canot.

Il y eut un bruit de cavalcade.

— Jetez une bouée.

— Où sont les gilets de sauvetage ?

— Attendez qu'il remonte. Ne vous affolez pas.

Les voix se chevauchaient.

— Et ça...

Le jeune homme voulut toucher mon foulard. J'ai repoussé sa main, me suis accroupie.

— Mari, comme tu as dû avoir peur. Ça va maintenant. Tu n'as plus à t'inquiéter. J'étais plus morte que vive à l'idée que tu aies été kidnappée. Ah, comment il t'a arrangée ! Tu n'as pas mal, au moins ? Quel type épouvantable. Heureusement tu es sauvée. Heureusement, vraiment. C'est ça le plus important. N'est-ce pas, monsieur l'inspecteur ? Je vous remercie infiniment. On va sans doute la faire examiner à l'hôpital. Vous allez l'y faire emmener en ambulance, n'est-ce pas ?

Ma mère continuait à jacasser. Sa voix ininterrompue me ligotait. Mais seul le bruit de l'homme plongeant dans la mer se répercutait à l'infini au tréfonds de mes oreilles.

Le cadavre du traducteur est remonté trois jours plus tard. Il fut retrouvé par la compagnie des plongeurs de la police. Son corps gonflé par les gaz de putréfaction était à moitié nu, ses vêtements déchirés. Sa tête avait doublé de volume, si bien qu'il était presque méconnaissable.

Il avait déjà été condamné. Quatre ans et demi plus tôt, il avait agressé un horloger à cause d'un problème concernant un article. Il l'avait frappé à la tête avec une horloge à vendre, lui infligeant une blessure qui avait nécessité trois semaines pour une complète guérison. À cause de cela, il fut facilement identifié à partir de ses empreintes digitales.

Je ne suis restée qu'une nuit à l'hôpital. Les médecins m'ont examinée de fond en comble, aucune égratignure, pas la moindre hémorragie interne ne leur échappa, ils consignèrent tout dans le dossier. Personne ne s'était aperçu jusqu'alors que j'avais le crâne couvert de multiples petites coupures sans doute provoquées par les lames des ciseaux. Le frottement de l'oreiller révélait une douleur cuisante.

L'interrogatoire sur les circonstances fut rigoureux. Il fut mené par un inspecteur femme. Elle se faisait parfois accompagner d'un psychiatre ou d'un conseiller. Mais j'étais incapable de dire quoi que ce soit d'autre que "je ne me rappelle plus". Ils interprétèrent cela à tort comme un effet du choc que j'avais reçu. Dans la mesure où le suspect était mort, on aurait beau faire toute la lumière sur cette affaire, ça ne profiterait pas à la victime. Cela ne ferait au contraire que raviver la souffrance psychologique d'une petite fille. Ce fut leur conclusion.

Le soir de la tempête, il y eut un grand remue-ménage à l'Iris parce que je ne rentrais pas, si bien qu'un avis de recherche fut déposé à la police. On a pensé au départ que j'avais été emportée par une grosse vague, engloutie par une brusque déferlante. Au matin, le marchand de café témoigna de ce qu'il m'avait vue prendre le bateau avec un individu suspect. C'est la femme de ménage qui m'a tout raconté. Elle parlait avec excitation, comme si elle n'arrivait pas à réprimer sa curiosité et se disait en même temps qu'il fallait être compatissante.

Mais en ce qui me concernait, plus rien n'avait d'importance. Le traducteur était mort. C'était la seule chose vraie.

Il fallut plus de dix mois pour que mes cheveux retrouvent leur longueur d'origine. Je ne repris jamais ma place à la réception. Je travaillais derrière, à l'abri des regards de la clientèle. Mes cheveux

eurent beau redevenir comme avant, ma mère ne les nouait plus. L'huile de camélia s'était volatilisée, la bouteille était vide.

La seule chose que j'avais demandée à la police, c'était d'essayer de retrouver le cahier avec la traduction du roman dont l'héroïne s'appelait Marie. Mais on eut beau chercher, on ne le retrouva pas. On ne découvrit qu'une quantité incroyable de pellicules ayant servi à me prendre en photo.

Personne ne vint réclamer le cadavre du traducteur qui fut incinéré avant d'être enterré dans la fosse commune du cimetière de la ville. Jusqu'au bout, le neveu ne se montra pas.

Ouvrage réalisé par l'Atelier graphique Actes Sud.

Achevé d'imprimer en février 2002

par l'imprimerie Hérissé à Évreux pour le compte d'ACTES SUD

Le Méjan

Place Nina-Berberova

13200 Arles.

N°d'éditeur : 4530

Dépôt légal

1^{re} édition : avril 2002

N°imprimeur : 91833

BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

HÔTEL IRIS

Mari est réceptionniste dans un hôtel appartenant à sa mère. Un soir, le calme des lieux est troublé par des éclats de voix : une femme sort de sa chambre en insultant le vieillard élégant et distingué qui l'accompagne, l'accusant des pires déviances. Fascinée par le personnage, Mari le retrouve quelques jours plus tard, le suit et lui offre bientôt son innocente et dangereuse beauté.

Cette étonnante histoire d'amour, de désir et de mort entraîne le lecteur dans les tréfonds du malaise dont Yôko Ogawa est sans conteste l'une des adeptes les plus douées.

Yôko Ogawa est née en 1962. Remarquée dès son premier roman, pour lequel elle obtient en 1988 le prix Kaien, sa renommée ne cesse de croître ; et, en 1991, elle remporte le prestigieux prix Akutagawa pour la Grossesse. En français, huit de ses textes sont déjà disponibles chez Actes Sud, parmi lesquels Parfum de glace (mars 2002).

DIFFUSION :

Québec : LEMÉAC ISBN 2-7609-2264-2

Suisse : SERVIDIS

France et autres pays : UD (F7 8337)

Dép. lég. : avril 2002 (France)

ISBN 2-7427-3731-6